Tout Esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se void gueri ;
Et dans mon livre si cheri,
Apprend à se haïr soy-mesme.

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes ſur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ſes CARACTERES.

Par M. COSTE.

TOME PREMIER.

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE,

AVEC LES CARACTERES

OU

LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ses CARACTERES.

Par M. COSTE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MICHEL-ETIENNE DAVID, Quai des Augustins, à la Providence, & au Roi David.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT

Sur l'Edition publiée à Amsterdam en 1731, & à Paris en 1733.

L'*Ouvrage de la Bruyere fut d'abord généralement applaudi ; & le tems ne lui a rien fait perdre de cette premiére réputation. La plûpart des réflexions dont cet Auteur a rempli son Livre des* Caractères de ce siécle, *sont si raisonnables, & exprimées d'un style si vif & si précis, que bien des gens qui en ont senti toute la beauté, prennent souvent plaisir à les citer en conversation, & à peu près, dans les mêmes termes dont il s'est servi pour les exprimer.*

La Bruyere s'est sur-tout attaché à nous peindre les hommes d'après nature ; & tous les jours, & par tout Païs, à Londres *comme à* Paris, *en* Hollande

comme en France, *on découvre des Originaux qui justifient la justesse & la vérité de ses* Caractères. *Rien n'est plus agréable qu'un tel spectacle ; & rien, à mon avis, ne pourroit être plus utile, pour qui liroit dans le dessein de s'instruire, & de se corriger.*

Quoi qu'il en soit de cette derniére réflexion, que j'ai peut-être jettée ici trop légérement, il est certain que peu de tems après que cet Ouvrage eut été rendu public à Paris, il fut réimprimé dans les Païs Etrangers : & il seroit difficile de compter les différentes Editions qu'on en a faites en Flandres & en Hollande.

Mais ce grand nombre d'Editions qui font honneur à la Bruyere, a insensiblement défiguré plusieurs endroits de son Livre. Comme l'Auteur, génie original, excelle à peindre ses pensées vivement & délicatement par des traits naturels & hardis tout ensemble, il est presque impossible de deviner l'expression à laquelle l'Imprimeur en a substitué une autre, moins propre, ou plus foible. Avec un peu d'attention, on voit le défaut de ces endroits corrompus, mais on ne sauroit les corriger.

I. ON *ne pouvoit rétablir sûrement*

la

la plûpart de ces endroits, qu'en consultant & comparant ensemble quantité d'Editions précedentes. Et c'est ce que j'ai fait avec toute l'exactitude qu'on peut apporter dans cette espece de travail, naturellement trop vétilleux pour ne pas donner à l'Esprit un certain dégoût, qui de tems en tems doit lui faire perdre nécessairement un peu de son attention.

II. En *corrigeant l'Exemplaire qui devoit servir de copie à l'Imprimeur, j'ai eu soin de le bien ponctuer. La Bruyere s'étoit fort négligé sur cet article; & des Critiques, peut-être trop délicats, s'en étoient plaint publiquement. Mais dans le fonds, quelque petit que soit ce défaut, il n'étoit pas inutile d'y remédier, s'il est vrai qu'il ait empêché certains Lecteurs de comprendre aisément la pensée de l'Auteur.*

III. Enfin *Vous trouverez dans cette Edition quelques Remarques où l'on justifie la traduction de plusieurs Passages des Caractères de* Theophraste, *qu'on pouvoit soupçonner d'avoir été mal rendus. Certains Censeurs de Livres se sont mis dans l'esprit que la Bruyere n'avoit traduit Theophraste que d'après*

quelque Verſion Latine. Je ne ſai ſur quoi ils fondent ce préjugé : car pourquoi un Gentilhomme de M. le Prince n'auroit-il pas pû lire & entendre cet Auteur en Grec, tout auſſi bien qu'un Docteur, qu'un Profeſſeur en Théologie, en Philoſophie, ou en Belles-Lettres? J'ai lû le Livre de Theophraſte; & après l'avoir comparé exactement avec la Traduction qu'en a donnée la Bruyere, je montre en peu de mots qu'à l'exception de quelques petites mépriſes qui pourroient échapper aux plus habiles dans la Langue Grecque, cette Traduction exprime très-fidélement le ſens & les beautés de l'Original. Heureuſement, dans toute cette Critique je n'ai eu à faire qu'à Caſaubon *& à* Duport, *deux des plus ſavans & des plus judicieux Commentateurs de Theophraſte, qui ne s'accordent pas toujours enſemble. Si pour défendre la Bruyere j'euſſe été obligé d'entrer en lice avec des Auteurs vivans, je crois que j'aurois évité le combat, parce que je hais à mort les diſputes Litteraires, qui preſque toujours ſont accompagnées de debats pleins d'aigreur & de malignité, auſquels le Public ne prend aucun intérêt.*

Luc-

——Luctantis acuto ne secer ungui, Horat.
Displicet iste locus, clamo, & diludia posco. Ep. L. I. E. XIX. 16.

D'ailleurs, comme la plûpart des nouveaux Commentateurs de Theophraste n'ont guéres fait autre chose que répéter ce que Casaubon & Duport avoient déja dit, j'ai été dispensé fort naturellement d'avoir rien à démêler avec eux.

AVERTISSEMENT

Sur l'Edition de Paris en 1739.*

IL ne me reste qu'à marquer en peu de mots les avantages de cette Edition sur celle qui fut imprimée à Amsterdam en 1731. & réimprimée à Paris en 1733. page pour page, mais en plus beaux caractères. Le peu de Remarques que j'avois inserées dans l'Edition d'Amsterdam sur quelques Passages de la Traduction Françoise de Theophraste *& sur l'Ouvrage même de* la Bruyere, *ayant attiré la curiosité de plusieurs Personnes à qui les Editions précedentes étoient connues depuis long-tems, je me suis fait une affaire d'examiner tout l'Ouvrage avec une nouvelle application; & par-là je me suis insensiblement engagé à re-*

* L'Edition qu'on donne présentement (en 1749.) a été faite sur un Exemplaire de cette Edition de Paris revû par M. Coste, où l'on a corrigé un très-grand nombre de fautes, qui s'y étoient glissées.

retoucher mes Notes sur Theophraste, à en faire de nouvelles qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir cet excellent Auteur, & à critiquer même quatre ou cinq endroits des Mœurs de ce siécle. *Enfin, on verra dans cette Edition que sur un reproche, très-bien fondé en apparence, qu'on m'a fait de n'avoir imaginé* deux Objections contre la Bruyere, que pour avoir le plaisir de les détruire, & par une vaine affectation de débiter des pensées assez communes dont tout Lecteur de la Bruyere auroit pû s'aviser aussi bien que moi, j'ai été forcé d'avouer malgré la résolution que j'avois prise de ne pas paroître entrer en lice avec aucun Auteur vivant, que ces deux Objections avoient été publiées très-sérieusement par un Ecrivain actuellement en vie, que d'abord j'avois fait semblant de les imaginer moi-même, & d'y répondre comme pour prévenir la témérité de quelques-uns de nos jeunes Censeurs qui fourmillent aujourd'hui dans la République des Lettres, mais qu'en effet j'avois voulu me-*

* Tom. I. Chap. V. De la Societe'. Note 1. pag. 270. dans le même Chapitre, Not. 2. pag. 284.

menager l'Ecrivain qui s'étoit hazardé de les communiquer au Public, & le désabuser lui-même, ou tout au moins, ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à son jugement. A Paris, en 1739.

COSTE.

CLEF

CLEF
DES
CARACTERES
DE
LA BRUYERE.

PAge 135. *Un Magistrat.* M. Poncet de la Riviere, mort Doyen des Conseillers d'Etat, qui prétendoit être Chancelier, & qui avoit fait un mauvais Livre *des Avantages de la Vieillesse.*

136. *Certains Poëtes.* Corneille le Jeune dans sa *Berenice*, dont les quatre premiers Vers sont un pur galimathias.

Dans les bouillans transports d'une juste colère
Contre un Fils criminel excusable est un Pere ;
Ouvre les yeux .... & moins aveugle voi
Le plus sage Conseil l'inspirer à ton Roi.

137. *L'on n'a guéres vû.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoise qui a paru enfin en 1694. après avoir été attendu pendant plus de quarante ans.

139. *On se nourrit des Anciens.* Mr. de Fontenelle, Académicien, Auteur des *Dialogues des Morts* & de quelques autres Ouvrages.

Ibid. *Un Auteur Moderne.* Mr. Charles Perrault, de l'Académie Françoise, qui a voulu prouver par un Ouvrage en trois Volumes *in*-12. que les Modernes sont au-dessus des Anciens.

140. *Quelques habiles.* Despreaux & Racine : le premier, Poëte Satyrique & Historien du Roi : le second qui a fait des Tragédies & des Comédies, qui a aussi travaillé à l'Histoire du Roi. Il est mort. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

142. *Bien des gens.* L'Abbé Dangeau, de L'Académie Françoise, Frere du Marquis Dangeau.

143. *Un bel Ouvrage.* Le présent Livre des *Caractères.*

144. *Arsene.* Le Marquis de Treville, ou l'Abbé de Choisi.

145. *Theocrine.* L'Abbé Dangeau, ou de Brie. Ce dernier est Auteur d'un petit Roman du Duc de Guise. Il a traduit quelques Odes d'Horace qui ne répondent pas au génie de ce Poëte.

146. *Il n'y a point d'Ouvrage.* Les Cartes de l'Abbé Dangeau.

147. *Un Auteur sérieux.* Allusion aux différentes applications que l'on fait des Caractères du présent Livre.

149. *Capys.* Boursault, Auteur de la Comédie d'Esope & de quelques autres Ouvrages.

150. *Damis.* M. Boileau Despreaux.

Ibid.

Ibid. *Le Philosophe consume.* La Bruyere, Auteur du présent Livre.

153. *Il n'a manqué à Molière.* Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de Moliére, étoit fils d'un Valet de Chambre-Tapissier du Roi, il naquit à Paris, environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la Troupe des Comédiens de Monsieur, & parut sur le Théâtre au petit Bourbon. Il réussit si mal la premiére fois qu'il parut à la Tragédie d'Héraclius, dont il faisoit le principal Personnage, qu'on lui jetta des Pommes cuites qui se vendoient à la porte, & il fut obligé de quitter. Depuis ce tems-là, il n'a plus paru au sérieux, & s'est donné tout au Comique, où il réussissoit fort bien. Mais comme il ne paroissoit qu'à ses propres Piéces, il faisoit toujours un Personnage exprès pour lui. Il est mort presque sur le Théâtre, à la Représentation du *Malade Imaginaire*, le 17 Février 1673.

155. *Deux Ecrivains.* Le P. Malebranche, qui pense trop, & Mr. Nicole du Port-Royal, qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de Novembre 1695.

156. *H** G**.* Le Mercure Galand, fait par le Sieur de Visé.

157. *D'Amphion.* Lulli, ou Francine, son Gendre. Le premier étoit originairement Laquais, ensuite Violon. Il a porté la Musique à sa derniére perfection, & a donné les plus beaux Opera, dont il a supprimé la plus grande partie des Machines, faites par le Marquis de Sourdiac de la Maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.

158. *Ils ont fait le Théâtre.* M. Mansard,

Architecte du Roi qui a prétendu avoir donné l'idée de la belle Fête donnée à Chantilly.

159. *Les Connoisseurs.* Mr. Quinaut, Auditeur des Comptes, qui a fait les plus beaux Vers de plusieurs Opera.

161. *Le Poëme Tragique.* Il parle contre l'Opera.

162. *Ce n'est point assez.* Les Comédies de Baron.

Ibid. *C'est le propre de l'efféminé.* L'Homme à Bonne-Fortune, Comédie de Baron le pere, Comédien fort célébre; laquelle Piéce on prétend être le Portrait de ses Avantures. Il a renoncé au Théâtre, & s'est jetté dans la dévotion.

165. *Dans le Cid, dans Polyeucte & dans les Horaces.* Le Cardinal de Richelieu se déclara, & s'anima contre Corneille l'aîné, Auteur de la Tragédie du Cid, comme contre un Criminel de Leze-Majesté.

169. *Tout Ecrivain.* Les Romans.

170. *L'on a cette incommodité.* Les Jésuites & les Jansénistes.

171. *L'on écrit.* Le Pere Bouhours, & le Pere Bourdaloue, tous deux Jésuites.

172. *Il y a des esprits.* Mr. Menage.

174. *Je conseille.* L'Abbé de Villiers qui a été autrefois Jésuite.

Ibid. *Un homme né chrétien.* Le Noble, natif de Troyes, ci-devant Procureur Général au Parlement de Mets, qui a fait quantité d'Ouvrages d'esprit & d'érudition, entr'autres, *l'Esprit de Gerson*, qui a été mis à l'Index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison, d'où il est enfin sorti, après

après avoir fait Amende honorable.

175. *Il faut éviter le ſtyle.* Varillas & Maimbourg.

185. *Votre fils eſt begue.* Mr. de Harlay, Avocat Général, fils de Mr. le Premier Préſident : Madame de Harlay, fille de Mr. le Premier Préſident, Religieuſe à Sainte Eliſabeth.

Ibid. *Xantus.* M. de Courtenvaux, fils de M. de Louvois.

Ibid. *Craſſus.* M. de Louvois & ſes enfans.

186. *Il apparoît.* Le Cardinal de Richelieu.

187. *V** C**. L'Auteur du Pyrame.* Pradon; Vignon, Peintre; Colaſſe, Muſicien, qui battoit la meſure ſous Lulli, & a compoſé des Opera.

Ibid. *Après le mérite perſonnel.* L'Archevêque de Rheims, Frere de M. de Louvois, élu Proviſeur de Sorbonne après la mort de M. de Harlay, Archevêque de Paris.

Ibid. *Quelques-uns.* Feu M. de Harlay, Archevêque de Paris.

188. *Philemon.* M. le Comte d'Aubigny, frere de Madame de Maintenon, ou Mylord Strafort, Anglois d'une grande dépenſe, mais très-pauvre d'eſprit, & qui a toujours un magnifique Equipage.

189. *Ce n'eſt pas qu'il faut.* M. de Mennevillette, qui a été Receveur Général du Clergé, où il a gagné ſon bien. Il a fait ſon fils Préſident à Mortier, qui a épouſé Madame de Harlay, petite-fille de feu M. Boucherat, Chancelier. Sa fille a épouſé le Comte de Tonnerre.

Ibid. *Un homme à la Cour.* L'Abbé Boileau, fameux Prédicateur.

Ibid

Ibid. *Une personne humble.* Le P. Mabillon, Benedictin, Auteur de plusieurs beaux Ouvrages.

191. *On l'a regardé.* M. de Turenne.

192. *Fils. Petit-fils.* M. le Duc de Chartres, ensuite Duc d'Orleans, & Régent du Royaume.

194. *Mopse.* L'Abbé de S. Pierre, de l'Académie Françoise.

195. *Celse.* Le Baron de Breteuil qui a été Ambassadeur auprès du Duc de Mantoue.

196. *De la brouillerie des deux Freres, & de la rupture des deux Ministres.* Qui arriva entre M. Pelletier & Mrs. de Louvois & de Seignelai, au sujet de la protection à donner au Roi Jacques, que M. de Louvois piqué secrettement contre lui pour lui avoir refusé sa Nomination au Chapeau de Cardinal pour l'Archevêque de Rheims, son frere, vouloit abandonner, & ne point charger la France de cette Guerre qui ne pouvoit être que très-longue & très-onéreuse. M. de Seignelai, au contraire, soutenoit que le Roi ne pouvoit se dispenser de cette protectoin qui lui étoit glorieuse & nécessaire; & le Roi approuva cet avis, que M. de Louvois combattoit. Cependant, on envoya en Irlande peu de Troupes pour le rétablissement de ce Prince, & M. de Cavois pour y passer avec elles: mais, ne s'y étant pas trouvé le plus fort, il ne put empêcher que le Prince d'Orange ne passât la Boyne, où il y eut un grand Combat le 10 Juillet 1690. dans lequel le Roi Jacques ayant été abandonné par les Anglois & Irlandois, fut obligé de se sau-

ver

ver à Dublin, & de repasser en France. Ce fut dans ce Combat, que le Maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de sabre & de pistolet, que deux François, Gardes du Roi Jacques qui passerent exprès les Rangs pour l'attaquer, lui donnerent, lesquels furent tués sur le champ. Le Prince d'Orange fut si surpris de cette mort, que la tête lui en tourna, & qu'il devint invisible quelques jours, ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa mort, dont la nouvelle répandue en France causa pendant trois jours des joies extravagantes, & qui à peine cesserent par les nouvelles du rétablissement de sa santé, & du Siége de Limeric, où il se trouva en personne. Depuis ce tems-là, le Roi Jacques n'a pu se rétablir. Il est mort à S. Germain en laie, le 16 Septembre 1701.

Ibid. *Menippe.* Le Maréchal de Villeroi.

198. *La fausse Grandeur.* Le Maréchal de Villeroi.

Ibid. *La véritable Grandeur.* M. de Turenne Maréchal de France, enterré à S. Denis, & tué en Allemagne d'un coup de canon, le 27 Juillet 1674.

204. *Lise.* La Présidente d'Osambray, femme de M. de Bocquemart, Président en la seconde des Enquêtes du Palais.

209. *A juger de cette femme.* Mlle. de Luines, sœur de M. de Luines, Correcteur des Comptes.

210. *Le rebut de la Cour.* Le Baron d'Aubigné.

211. *Est-ce en vûe du secret.* Madame de la Ferriere, femme du Maître des Requêtes.

Ibid.

Ibid. *Et Dorinne.* Mlle. Foucaut, fille de M. Foucaut, Conseiller aux Requêtes du Palais.

Ibid. *Lelie.* La fille du Président Brisu.

Ibid. *Claudie.* La Duchesse de Bouillon, ou de la Ferté.

212. *Messaline.* Madame d'Olonne.

Ibid. *Bathylle.* Pecourt, Danseur de l'Opera. Raillerie sur les Dames qui s'amourachent de Farceurs.

Ibid. *Cobus.* Le Basque, Danseur de l'Opera, ou Beauchamp.

Ibid. *Dracon.* Philibert, Joueur de la flute Allemande, dont la femme avoit empoisonné son premier mari, afin de l'épouser; ce qui ayant été découvert, elle fut pendue & brûlée.

312. *Cesonie.* Mlle. de Briou, fille du Président en la Cour des Aydes. Elle a épousé le Marquis de Constantin, qui ne vêcut que trois ans avec elle.

Ibid. *Quelques Femmes.* La Duchesse d'Aumont, fille de Madame la Maréchale de la Mothe, & Madame la Maréchale de la Ferté.

214. *Qu'est-ce qu'une Femme.* Madame la Duchesse.

217. *La dévotion vient.* La Duchesse d'Aumont & la Duchesse de Lesdiguieres.

220. *Quelques Femmes.* La Duchesse d'Aumont.

224. *Il y a telles Femmes.* Madame la Présidente de Bocquemart, qui a conservé son nom d'Osambray.

226. *Combien de filles.* Mlles. Baré, Bolot & Hamelin.

229. *Glycere.* Madame de la Ferriere, petite-fille de feu M. le Président de Novion.

Ibid. *Venouze.* Vincennes.

230. *Canidie.* La Voisin empoisonneuse, qui a été pendue & brûlée.

231. *Je ne comprends pas.* Le Président de Bocquemart.

232. *Le mari de Madame L***.* La Présidente d'Osambray.

255. *Drance.* Le Comte de Tonnerre, Premier Gentilhomme de la Chambre de feu MONSIEUR, de la Maison des Comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portoient autrefois pour armes un Soleil au-dessus d'une Montagne. Mais, depuis que l'an 1123. un Comte de cette Maison rétablit le Pape Calixte II. sur son Trône, ce Pape a donné pour armes à cette Maison deux Clefs d'Argent en Sautoir, qu'elle porte présentement; & quand un Comte de cette Maison se trouve à Rome lors de quelque Couronnement de Pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son épée, & dit: *Etsi omnes, ego non:* Ceci est une pure Fable. Cette Maison est fort illustre & fort ancienne, & ceux qui en sont présentement sont très-fiers, & traitent les autres de petite Noblesse & de Bourgeoisie. L'Evêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied, la Famille de Harlay, de Bourgeois, & étant allé pour dîner chez M. le Premier Président, qui l'avoit sû, il le refusa en lui disant, qu'il n'appartenoit pas à un petit Bourgeois de traiter un homme de sa qualité: &, comme cet Evêque lui répondit, qu'il

qu'il avoit renvoyé son carosse, M. le Premier Président fit mettre les chevaux au sien, & le renvoya ainsi; dont on a bien ri à la Cour. Après la mort de M. de Harlay, Archevêque de Paris, il a eu le Cordon bleu. Depuis, le Clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'Oraison funébre aux grands Augustins, où l'on devoit faire un Service solemnel, il s'en excusa, disant qu'il trouvoit le sujet trop stérile, dont le Roi étant averti le renvoya dans son Diocése. Il est mort. L'Abbé de Tonnerre de la même Maison, a été fait Evêque de Langres, en 1695. C'est un fort bon sujet qui a beaucoup de bonnes qualités, & qui n'a pas les hauteurs de ses freres.

260. *Aronce.* M. Perrault.

Ibid. *L'on voit des gens.* Contre les Précieuses.

264. *Arrias.* M. Robert de Chatillon, fils de M. Robert, Procureur du Roi au Châtelet, où il est lui-même Conseiller. Cette Avanture lui est arrivée.

266. *Theodecte.* M. le Comte d'Aubigné.

272. *Il faut laisser parler.* L'Abbé de Vassé.

275. *Cleon.* Monnerot de Seve.

Ibid. *Eutiphron.* M. du Buisson, Intendant des Finances.

276. *Theodeme.* L'Abbé de Robbe.

Ibid. *L'on voit des gens.* Feu M. de Harlay, Premier Président.

277. *Parler & offenser.* C'est la maniére de M. l'Abbé de Rubec, neveu de M. l'Evêque de Tournay.

282. *L'on sait des gens.* Mrs. Courtin & de Saint Romain, intimes amis très-longtems,

tems, & enfin devenus ennemis.

284. *Cleante.* L'Oiseau, ci-devant Receveur à Nantes, qui a épousé Mlle. de Soleure de Beausse, assez jolie personne, & séparée d'avec lui.

286. *C** H**.* Vedeau de Grammont, Conseiller de la Cour en la seconde des Enquêtes, a eu un très-grand procès avec M. Hervé, qui étoit Doyen du Parlement, au sujet d'une Bêche. Ce procès, commencé pour une bagatelle, a donné lieu à une Inscription en faux de titre de Noblesse dudit Vedeau, & cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement, sa robe déchirée sur lui; outre cela, condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti à une prison à Pierre Ancise, où il est; ce qui a ruiné absolument ledit Vedeau qui étoit fort riche. Il avoit épousé Mlle. Genou, fille de M. Genou, Conseiller en la Grand'Chambre.

287. *J'approche d'une petite Ville.* La Ville de Richelieu.

292. *Théobalde.* Boursault.

298. *Cydias.* Perrault, de l'Académie, qui a fait le Poëme des Arts. Il s'étoit opposé à la Bruyere pour être reçu Académicien: ce qui fait qu'il le drappe par-tout où il le rencontre.

304. *Un homme fort riche.* M. de Louvois, ou M. Fremont.

305. *Deux Marchands.* Un Marchand à Paris, qui avoit pour Enseigne *les Rats* (*) qui a marié sa fille à M. d'Armenonville.

306.

(*) Je crois qu'il se nommoit *Brillon.*

306. *Un homme eſt laid.* M. le Duc de Ventadour.

Ibid. *N*** avec un Portier.* M. de S. Pouanges.

307. *Clitiphon.* M. le Camus, le Lieutenant Civil, le Premier Préſident de la Cour des Aides, le Cardinal le Camus, & le Camus, Maître des Comptes.

310. *Arſure.* Madame Beliſany, ou de Courchamp.

Ibid. *Creſus.* M. de Guenegaud, fameux Partiſan du tems de M. Fouquet, que l'on tenoit riche de plus de quatre millions. Il a été taxé à la Chambre de Juſtice en 1666, & enfin eſt mort malheureux dans un grenier. Il avoit bâti l'Hôtel Salé au Marais.

311. *Champagne.* Monnerot, fameux Partiſan, dont le fils eſt Conſeiller au Châtelet & grand Donneur d'avis à M. de Pontchartrain. Ledit Monnerot eſt mort priſonnier au petit Châtelet, & n'a pas voulu payer la Taxe de 2000000 livres, à quoi il avoit été condamné par la Chambre de Juſtice en 1666. Comme il avoit ſon bien en argent comptant, il en jouïſſoit, & faiſoit groſſe dépenſe au petit Châtelet. Il a laiſſé de grands biens à ſes enfans qu'ils cachent encore.

Ibid. *Sylvain.* M. Gorge, fameux Partiſan, qui a acheté le Marquiſat d'Antragues, dont il a pris le nom. Il eſt natif de Nantes, a fait fortune ſous M. Fouquet, & enfin a épouſé Mlle. de Valencé, fille du Marquis de ce nom.

Ibid. *Dorus.* Feu M. de Guenegaud.

312. *Periandre.* M. de Langlée, qui a gagné beau-

beaucoup de bien au jeu. Il eſt Maréchal des Camps & Armées du Roi : ou M. Puſſort, Conſeiller d'Etat, oncle de M. Colbert.

313. *Si certains morts.* M. Laugeois, fils de M. Laugeois, Receveur des Conſignations du Châtelet, qui a acheté la Seigneurie d'Imbercourt dont il porte le nom.

315. *Ce garçon ſi frais.* Feu M. le Tellier, Archevêque de Rheims.

Ibid. *Chryſippe.* Laugeois, Fermier Général, dont le fils a épouſé la fille du Préſident Couſin, couſine de M. de Pontchartrain : & la fille le fils de M. le Maréchal de Tourville.

316. *Ergaſte.* Le Baron de Bauvais, grand donneur d'avis, a épouſé Mlle de Berthelot, fille de Berthelot des Poudres, Fermier Général.

317. *Brontin.* M. de Pontchartrain à l'Inſtitution des Peres de l'Oratoire, dont on a fait courir les Méditations.

318. *Il y a une dureté.* M. Pelletier de Souſy.

319. *Fuyez.* M. de Pontchartrain.

Ibid. *Un homme avide.* M. de Louvois.

320. *Un homme d'un petit génie.* Thomé de Liſſe, & Tirman.

321. *Il y a même des ſtupides.* Nicolas d'Orville, fils de Madame Nicolle. Il étoit Tréſorier de France, à Orleans, de ſi peu d'eſprit, qu'un jour étant interrogé qui étoit le premier Empereur Romain, il répondit que c'étoit Veſpaſien. Il n'a pas laiſſé que d'amaſſer du bien à deux filles qui ont été mariées, l'une, à Salomon de Gueneuf, Tréſorier de France, à Orleans : l'au-

l'autre, au Sieur Bailli de Montorond. Ce d'Orville étoit Receveur des Gabelles à Orleans.

322. *Quel est le fruit.* M. Boucherat, Chancelier de France.

Ibid. *L'on ouvre.* Les Marchands.

Ibid. *Le Marchand.* Boutet, à la Tête Noire, rue des Bourdonnois. Son pere a acheté le Marquisat de Franconville sans pareil, qui lui a attiré une infinité de procès, pour les Droits honorifiques, & qui s'est ruiné à les soutenir.

323. *Les hommes pressés.* Feu M. Racine.

325. *Tel avec deux millions.* M. de Seignelay.

Ibid. *Il n'y a rien.* Le Noir, André, le Vieux, Doublet.

328. *Les Fauconnets.* Il y a un bail des Fermes sous ce nom. Les Berthelots & autres s'y enrichirent.

329. *Oronte.* M. de la Ravoie, Maître des Comptes, homme de Fortune qui a épousé Mlle. Valiere, fille d'une Interessée, très-jolie personne.

330. *Le Mariage.* M. Doujat Hervé de Grammont.

Ibid. *Epouser une veuve.* Le Duc d'Atri, le Comte de Marsan.

331. *Clearque.* M. du Buisson.

Ibid. *L'Avare.* M. de Morstein, qui avoit été Grand Trésorier de Pologne, & qui s'étoit venu établir à Paris, où il est mort. Il étoit fort avare.

Ibid. *Triste condition.* Banse, le fils.

334. *L'on ne reconnoît plus.* M. de Courcillon de Dangeau ou Morin, qui avoit fait en Angleterre une grande fortune au jeu,

d'où

d'où il eſt revenu avec plus de douze cens mille livres, qu'il a perdu depuis, & eſt à préſent fort petit Compagnon, au lieu que dans ſa fortune il fréquentoit tous les plus grands Seigneurs.

335. *Mille gens.* Le Préſident des Comptes, Robert, qui avoit apporté beaucoup d'argent de ſon Intendance de Flandre, qu'il a preſque tout perdu au jeu, enſorte qu'il eſt fort mal dans ſes affaires, & a été obligé de reformer ſa table, & la dépenſe qu'il faiſoit, & ſe réduire au petit pied. Encore ne ſe peut-il paſſer de jöuer.

338. *Quelqu'un de ces Paſtres.* M, de Gourville, Intendant de feu M. le Prince, qui non content du Château de S. Maur, quelque beau qu'il fût, & dont M. le Prince s'étoit contenté, a fait beaucoup de dépenſe pour l'embellir.

Ibid. *Ce Palais.* M. Bordier de Rainci.

339. *Eumolpe.* Feu M. de Seignelay.

340. *Giton.* Barbeſieux.

343. *L'on s'attend au paſſage.* Vincennes.

344. *Dans ces lieux.* Les Thuilleries.

347. *A qui l'on conteſte le premier.* M. Robert, Avocat.

Ibid. *Vous moquez-vous.* M. de S. Pouange, ou M. de la Briffe, Procureur-Général.

348. *Il y a un certain nombre.* M. de Meſmes, fils du Préſident à Mortier, & actuellement Premier Préſident, a épouſé en 1695. la fille de M. Fedeau de Brou, Préſident au Grand Conſeil, dont il a eu trois cens cinquante mille livres. On veut que la mere lui ait encore aſſuré deux cens mille livres après ſa mort.

349.

349. *Un homme de Robe.* M. le Premier Président, ou M. Talon.

Ibid. *Les Crispins.* Mrs. Malo, ou M. Charpentier. Les premiers ſont trois freres.

Ibid. *Des Sannions.* Mr. de Leſſeville, mort fort riche, & qui a laiſſé deux enfans; l'un Conſeiller aux Requêtes du Palais, & l'autre au Grand Conſeil, dont il eſt mort Doyen. De ces deux branches ſont venus Mrs. de Leſſeville, qui ſont preſque dans toutes les Cours Souveraines, y en ayant un Maître des Requêtes, un autre Conſeiller au Parlement, l'autre au Grand Conſeil, & l'autre en la Chambre des Comptes. Ils vivent tous de fort bonne intelligence, portant les mêmes Livrées, qu'ils renouvellent tous enſemble. Ils ont pour Armes trois Croiſſans d'Or en Champ d'Azur. La branche cadette a chargé ſon Ecu d'un Lambel. M. le Clerc de la Neuville eſt de cette famille.

351. *Un autre.* Le feu Préſident le Coigneux, qui aimoit fort la chaſſe, dont il avoit un fort gros équipage à ſa Terre de Mort-Fontaine, où il alloit quand le Palais le lui pouvoit permettre. Il n'étoit pas riche. Il épouſa en ſecondes nôces la veuve de Galand, fameux Partiſan, qui lui apporta de grands biens, dont il a depuis ſubſiſté. Il ne s'étoit pas même mis en dépenſe d'une robe de chambre pour ce mariage; enſorte qu'étant obligé, ſelon l'uſage de Paris, de ſe rendre à la toilette de ſa nouvelle femme, qu'il apprit être des plus magnifiques, il fut obligé, par l'avis de ſon Valet de chambre, d'y aller en Robe de Palais, & en

Robe

Robe rouge fourrée, ſuppoſant qu'il ne pouvoit rien montrer de plus agréable aux yeux de cette Dame, qui ne l'avoit épouſé que pour ſa Dignité, que la Robe qui en faiſoit la marque ; ce qui fit rire l'Aſſemblée. Il a épouſé en troiſiémes nôces Mlle. de Navaille, dont il a eu un fils, qui, bien qu'unique, ne ſera pas riche.

Ou Jacquier, Sieur de Rieux Montirel, Conſeiller de la Cour, fils de Jacquier des Vivres, fort entêté de la chaſſe.

Ibid. *Menalippe.* M. de Nouveau, Surintendant des Poſtes.

352. *Quel eſt l'égarement.* M. le Préſident de S. Vallier.

Ibid. *Quelques-uns.* M. Noblet, fils du ſieur Noblet, Commis de M. Jeannin de Caſtille, qui a mangé plus de 30000. écus en dépenſes ſourdes. Ce Noblet étoit Maître d'Hôtel chez feu MONSIEUR. Il a vendu ſa Charge, & pour lui donner de quoi vivre, ſa mere a été obligée de lui ſubſtituer ſon bien.

Ou M. Peinville.

353. *Narciſſe.* M. Garnier Seigneur de Montereau, frere de Madame de Brancas, Préſident à Mortier au Parlement de Mets, fils de Mr. Garnier, Tréſorier des Parties Caſuelles, qui avoit laiſſé huit enfans qui hériterent chacun d'un million. Ils furent tous taxés à la Chambre de Juſtice à 100000. écus chacun qu'ils payerent.

354. *Voilà un homme.* Feu M. le Prince de Mecklembourg.

356. *Scapin.* M. d'Halogni, Maréchal de Rochefort, porte trois Fleurs de Lys d'Ar-

*** gent

gent en Champ de Gueules. M. le Comte d'Haſtain porte trois Fleurs de Lys d'Or dans un Champ d'Azur au chef d'Or. Le Sieur de S. Meſmin à Orleans, porte quatre Fleurs de Lys d'Or en Champ d'Azur, & M. de Goulaine de Bretagne, mi-partie de France & d'Angleterre ; ce qui fut accordé à un de cette Race, pour avoir négocié l'accommodement des deux Couronnes à la ſatisfaction des deux Rois, qui lui donnerent pour récompenſe chacun la moitié de leurs écus, dont il compoſa ſes Armes.

Ibid. *Theramene.* M. Terrat Chancelier de feu MONSIEUR.

359. *Le bel & le judicieux Uſage.* C'eſt un uſage à Paris, que les nouvelles-mariées reçoivent les trois premiers jours leurs viſites ſur un lit, où elles ſont magnifiquement parées, en compagnie de quelques Demoiſelles de leurs amies, & tout le monde les va voir, & examine leur fermeté & leur contenance ſur une infinité de queſtions & de quolibets, qu'on leur dit dans cette occaſion.

368. *N***. M. d'Aubigni, frere de Madame de Maintenon.

Ibid. *Il y a dans les Cours.* Le Marquis de Caretti, Medecin empirique.

369. *De Courtiſans.* M. de Langlée.

373. *Un homme de la Cour.* M. le Duc de Bouillon : Son Château eſt Sedan.

Ibid. *Il doit tenir.* M. de Tonnerre, Evêque de Noyon.

379. *Vient-on de placer quelqu'un.* Cela eſt arrivé à feu M. de Luxembourg, quand il en-

entra dans le Commandement des Armées.

382. *La Couture.* La Couture étoit Tailleur d'habits de Madame la Dauphine, lequel étoit devenu fou, & qui, ſur ce pied, demeuroit à la Cour, où il faiſoit des contes fort extravagans. Il alloit ſouvent à la Toilette de Madame la Dauphine.

383. *On fait ſa brigue.* M. le Marquis de Vardes, revenu de ſon exil de vingt années, avoit fait une groſſe brigue pour être Gouverneur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, à quoi il auroit réuſſi, s'il ne fût pas mort.

Ibid. *D'Artemon.* M. le Duc de Beauvilliers.

385. *Il faut avouer.* Différente maniére d'agir du Cardinal de Richelieu, & du Cardinal Mazarin. Le premier ſavoit refuſer ſans déplaire. Le ſecond faiſoit plaiſir de mauvaiſe grace.

386. *L'on remarque dans les Cours.* Feu M. de Villeroi, Archevêque de Lyon, qui en étoit auſſi Gouverneur, ou M. le Chevalier Haute-Feuille, Ambaſſadeur de Malthe.

Ibid. *Menophile.* Le Pere la Chaiſe, Jéſuite & Confeſſeur du Roi.

387. *Voyez un heureux.* M. le Chancelier Boucherat.

388. *Un homme qui vient.* M. de la Riviere.

389. *Il faut des Fripons.* Des-Chiens, Brunet, Monnerot, Salaberi.

390. *Timante.* M. de Pomponne, diſgracié depuis la Paix de Nimegue, & privé de ſa Charge de Sécretaire d'Etat, qu'on lui a

rendue depuis ; ou M. de Luxembourg ; disgracié & revenu depuis en faveur. Il est mort en 1694.

Ibid. *Que d'amis.* M. le Maréchal de Villeroi, est fils du Duc de Villeroi Gouverneur de Louis XIV. qui l'étoit de M. Daluceau, Gouverneur de Lyon, fils de M. Villeroi, Sécretaire d'Etat de la Ligue, dans lequel Poste, ayant ménagé les intérêts d'Henri IV. il fut conservé par ce Prince, après la Ligue éteinte. Il a été mis à la tête des Troupes, après la mort de M. de Luxembourg. Il commanda en 1701. avec M. le Maréchal de Catinat les Armées du Roi en Italie. Il est devenu Chef des Conseillers du Roi à la place de M. de Beauvilliers, mort en 1714. qui avoit l'honneur de posseder cette place.

391. *Tibur.* Meudon.

392. *Plancus.* M. de Louvois, mort subitement en 1691.

Ibid. *Theodote.* L'Abbé de Choisi.

397. *Il y a un Païs.* La Cour.

399. *Xantippe.* M. Bontems, Concierge, Valet de Chambre du Roi, Gouverneur de Versailles. Il est mort. Son fils est Gouverneur de Vannes, & sa fille a épousé le fils de M. Lambert de Torigni, Président de la Chambre des Comptes.

400. *L'on parle d'une Region.* La Cour.

402. *Un Autel.* La Messe du Roi.

Ibid. *Les Gens du Païs le nomment* ***. Versailles.

406. *La Cour.* Feu M. Bontems, ou le Marquis de Dangeau.

Ibid. *Il y a des gens.* Le Comte d'Aubigni.

409.

409. *Ariſtide.* M. le Cardinal d'Eſtrées, ou M. de Pomponne.

410. *Straton.* M. le Duc de Lauſun, qui a été Favori du Roi, puis diſgracié & envoyé en priſon à Pignerol, où il a été pendant dix ans. Il a été fait Duc & Cordon bleu, à la ſollicitation de la Reine d'Angleterre, qui étoit ſortie d'Angleterre avec le Prince de Galles en 1688. Il eſt cadet de la Maiſon de Nompar de Caumont, neveu du Maréchal de Grammont qui l'attira à Paris, où il lui donna retraite chez lui. Il a dans un âge aſſez avancé épouſé la ſeconde fille du Maréchal de Lorge, en 1695. L'aînée a épouſé le jeune Duc de S. Simon.

411. *La faveur.* M. Pelletier, le Miniſtre.

412. *D'autres hommes.* Mrs. de Pontchartrain, Chamillard & de Chanlais.

413. *O Théagene.* M. le Grand-Prieur.

416. *Il eſt vieux.* M. de S. Pouanges.

Ibid. *Ou des perſonnes illuſtres.* M. de Louvois.

417. *Qui leur ſuccédent.* M. de Pontchartrain.

418. *Théophile.* M. de Roquette, Evêque d'Autun.

419. *Un Grand débarqué.* Le Roi Jacques II. auprès duquel il a voulu s'inſinuer, a quatre enfans légitimes : deux filles de ſon premier mariage avec Anne Hyde, fille de Mylord Edouard Hyde, Grand Chancelier d'Angleterre : l'aînée a été mariée à Guillaume III. Roi d'Angleterre : l'autre au Prince George de Dannemark, & ſont mortes toutes deux Reines d'Angleterre.

De ſon ſecond mariage avec Anne d'Eſt, Princeſſe de Modene, il a eu un fils né au mois de Juin 1688. appellé le Prince de Galles. Et en 1690. eſt née une fille qui eſt morte. Il a eu deux enfans naturels : un fils qui eſt le Duc de Barwik ; & une fille mariée à Mylord Walgrave, Lieutenant du Comté de Sommerſet.

420. *Avez-vous de l'eſprit.* M. le Duc de la Feuillade.

423. *C'eſt déja trop.* Il déſigne pluſieurs grands Seigneurs, qui portent ces noms, comme Céſar de Vendôme, Annibal d'Eſtrées, Hercule de Rohan, Achille de Harlay, Phébus de Foix, Diane de Chaſtigniers.

424. *Pendant que.* Les jeunes gens de qualité.

Ibid. *Des Citoyens.* Les Miniſtres.

428. *Le Suiſſe.* Les Domeſtiques de M. le Tellier.

434. *C'eſt une pure hypocriſie.* M. de Harlay, Premier Préſident.

435. *Ariſtarque.* Le même. On lui vint apporter à Beaumont pendant les Vacations vingt-cinq mille livres que le Préſident de la Barois lui avoit léguées. Il ſe tranſporta à Fontainebleau, où la Cour étoit alors ; & pardevant un Notaire Royal, il déclara cette ſomme au profit des Pauvres.

Ibid. *Les meilleures actions.* Le même.

436. *Theognis.* M. de Harlay, Archevêque de Paris, mort ſubitement en ſa maiſon de Conflans.

437. *Pamphile.* M. le Marquis de Dangeau.

440. *Et celui.* M. de Chanlais.

441.

441. *La Maison d'un Ministre.* M. de Louvois.

449. *Soyecour.* Beau-frere de M. de Bois-Franc, Maître des Requêtes, qui ayant épousé sa sœur avec peu de bien, & même contre le sentiment de son pere, s'est vû par la mort de l'un & de l'autre, avoit épousé un héritiere riche de 25000. livres de rente.

450. *Le Peuple paisible.* Les Nouvellistes.

451. *Demophile.* L'Abbé de Sainte Helene, Frondeur.

452. *Basilide.* Antifrondeur, le Sieur du Moulinet.

455. *Il croit fermement.* Le faux bruit qui courut de la mort du Prince d'Orange, à présent Roi d'Angleterre.

464. *De rencontrer une personne.* Madame de Maintenon.

465. *La modestie de son Favori.* La même.

Ibid. *Hommes en place.* Les Cardinaux d'Amboise & de Richelieu. Le premier étoit Ministre de Louis XII.

Ibid. *Les Dignités se perdent.* Les héritiers des Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

466. *Cet homme.* Le Cardinal George d'Amboise.

Ibid. *Cet autre dont vous voyez l'image.* Le Cardinal de Richelieu.

467. *De nos meilleurs Princes.* Louis XIV.

Ibid. *Par leurs Ministres* Feu M. Colbert.

467, 468. *Pour le Ministère.* M. de Pomponne.

468. *La Science.* Le Roi.

Ibid. *Dans les plus forts bastions.* Louanges du Roi.

475. *Que de dons du Ciel.* Portrait de Louis XIV.

TOm. II. Pag. 4. *Menalque.* Feu M. de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine-Mere, frere de M. le Duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absence d'esprit. L'avanture de la perruque, dont il est ici parlé, lui arriva chez la Reine. L'on veut qu'il oublia le jour de ses nôces qu'il étoit marié avec Mlle. Garnier, fille du Partisan ; & que le soir retournant chez lui, à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses Valets de chambre qu'il apprit être allés mettre la Toilette chez sa nouvelle femme ; ce qui le fit ressouvenir de la Cérémonie du matin.

16. *Votre Révérence.* L'Abbé de Mauroy, ci-devant Aumônier de feu Mlle. de Montpensier, fils de M. de Mauroy, Maître des Comptes, & cousin germain de Mauroy, Curé des Invalides, sujet à une infinité d'absences d'esprit, étant allé de la part de Mademoiselle parler de quelques affaires au Pere la Chaise, il le traita d'*Altesse Royale*, & rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de *Révérence.* Une autre fois étant habillé pour dire sa Messe, il l'auroit commencée si son Laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris médecine, & ensuite un bouillon. Il voulut un jour que le Prieur de son Abbaye, qui l'étoit venu voir, lui eût dérobé ses lunettes, qu'il cherchoit pour lire une Lettre, & après les avoir bien cherchées, elles se trouverent sur son nés. Une autre fois, il entonna le commen-

mens

mencement des Vêpres par l'*Ite*, *Missa est*. Il donna trois fois la nomination d'un même Bénéfice à trois différentes personnes, & puis voulut s'inscrire en faux, prétendant ne l'avoir donné qu'une, & il eut de la peine à le croire après qu'on lui eut présenté ces trois nominations.

20. *Il y a d'étranges peres*. M. le Duc de Gesvres, ou Banse le pere.

27. *Irene*. L'on tint ce discours à Madame de Montespan, aux Eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.

36. *Nous faisons par vanité*. M. le Prince de Conti, qui gagna la petite verole auprès de la Princesse sa femme, & qui en est mort, & elle en est guérie.

38, 39. *De même une bonne tête*. M. de Louvois.

45. *On est prompt*. Le Chevalier de Soissons, fils naturel du Comte de Soissons, tué à la Bataille de Sedan en 1641. qui est borgne.

51. *Il se trouve des hommes*. M. de Lauzun.

52. *Il y a des gens*. M. de la Feuillade de la Maison d'Aubusson, Gouverneur du Dauphiné, & Colonel du Régiment des Gardes Françoises, qui a érigé la Statue du Roi à la Place des Victoires, qu'il a fait bâtir sur les ruïnes de l'Hôtel de la Ferté. Ce fut lui qui conduisit le secours que le Roi envoya à l'Empereur, qui lui fut si utile, qu'il défit avec lui les Turcs à la Bataille de S. Godard, en 1664. & les obligea de passer le Raab avec perte de près de 10000 hommes. Cette défaite donna de

la jalousie à l'Empereur, qui renvoya au Roi son secours, sans lui accorder presque de route ; ce qui ruïna beaucoup les Troupes.

Ibid. *L'on exigeroit.* Le feu Roi Jacques II. qui s'étoit rendu illustre dans le tems qu'il commandoit la Flotte d'Angleterre en qualité de Duc d'York, & qui depuis ce tems-là n'a fait aucune action de valeur.

53. *Il coûte moins.* M. de Harlay, Archevêque de Paris.

54. *Quelques hommes.* Le Cardinal de Bouillon.

Ibid. *L'on en fait d'autres.* M. Boutillier de Rancé, qui a été Abbé de la Trappe, où il a mené une vie triste, dure & austére. Il est mort.

Ou M. le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble.

55. *Il y a des Ouvrages.* Le Dictionnaire de l'Académie.

56. *N**.* Lestrot, Administrateur & Proviseur des Prisonniers. Ou M. Pelisson, Maître des Requêtes, qui avoit l'Economat des Evêchés & des Abbayes.

59. *Ce n'est pas le besoin.* Le Marquis d'Orfort, ou M. de Marville.

61. *Un vieillard qui a vécu à la Cour.* M. de Villeroi, défunt.

62. *Phidippe.* Feu M. de Mennevillette, pere du Président de ce nom. Ou le Marquis de Sablé, de la Maison de Leonne.

Ibid. *Gnathon.* L'Abbé Danse, Chanoine de la Sainte Chapelle à Paris, frere de Madame Dongois, dont le mari est Greffier du Parlement.

64.

64. *Cliton*. Le feu Comte d'Olonne, ou du Brouffin.

67. *Antagoras*. M. le Comte de Mont-Luc, frere de M. le Marquis d'Alluye. Il a époufé Mlle. le Lievre, fille du Préfident de ce nom.

69. *L'on voit*. Les Païfans & les Laboureurs.

78. *Qu'il ouvre fon Palais*. Les Appartemens de Verfailles, ou Marli, où le Roi défraye toute la Cour, avec une magnificence Royale, & où, pourtant, il y a toujours des mécontens.

82. *Timon*. M. le Duc de Villeroi.

89. *Le Phenix*. Quinaut, Auditeur des Comptes, qui a fait les plus beaux Vers de l'Opera.

91. *Bathylle*. Le Bafque ou Pecourt.

Ibid. *Mais une Comédienne*. La Dancourt.

Ibid. *Le Comédien*. Chammelé ou Baron.

96. *Qu'on ne me parle*. L'Auteur parle à lui-même.

Ibid. *Berylle*. L'Abé de Rubec, frere de M. de Valencé.

97. *Un homme rouge*. M. le Normand, ou M. d'Apoigni.

Ibid. *B***. Benoît, qui a amaffé du bien en montrant des Figures de cire.

Ibid. *BB***. Barbereau, qui a amaffé du bien en vendant de l'eau de la Riviere de Seine pour des eaux minerales.

Ibid. *Un autre Charlatan*. Caretti, qui a gagné du bien par quelques Secrets qu'il vendoit fort cher.

98. *Si les Ambaffadeurs*. Ceux de Siam.

100. *Ce Prélat*. M. de Noailles, d'abord Evêque de Chaalons, enfuite Archevê-

que de Paris. Les choſes ont bien changé de face. Ou M. le Camus.

104. *Un air reformé.* M. de Harlay, Premier Préſident.

106. *Qui eſt connu pour tel.* M. Peliſſon, Maître des Requêtes, Hiſtorien du Roi & de l'Académie, très-laid de viſage, mais bel eſprit. Il a fait pluſieurs petits Ouvrages. Il étoit Bénéficier, & avoit été Huguenot. On veut qu'il ſoit mort dans cette Religion en 1694.

114. *Un homme paroît groſſier.* Feu M. de la Fontaine de l'Académie Françoiſe, Auteur des Contes & des Fables.

Ibid. *Un autre eſt ſimple.* Corneille l'aîné, Poëte.

Ibid. *Voulez-vous.* Santeuil, Religieux de S. Victor, Auteur des Hymnes du Nouveau Breviaire, & d'une infinité de petites Piéces latines en vers, en quoi il excelloit. Il eſt mort en 1697.

116. *Tel connu.* M. Peſletier de Souſy, Intendant des Finances.

Ibid. *Tel autre.* M. ſon frere, le Miniſtre.

117. *Tout le monde.* L'Académie Françoiſe.

121. *Antiſtius.* M. de la Bruyere.

125. *Quel bonheur.* M le Tellier, Chancelier de France, ou M. de Louvois.

128. *Le plus grand malheur.* M. Penautier, Receveur Général du Clergé de France, accuſé d'avoir empoiſonné M***. Tréſorier des Etats de Bourgogne, de laquelle accuſation il a été déchargé par un Arrêt qui fut fort ſollicité par M. le Bouts, Conſeiller de la Grand'Chambre, ſon beau-frere, qui étoit fort habile & en grand crédit.

dit. L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.

130. *Je dis les mêmes.* Le Pape Innocent XI. qui a changé du blanc au noir des sentimens, qu'il avoit étant Cardinal, à ceux qu'il a eu étant Pape.

Ibid. *Vauban.* Cela est arrivé à M. de Vauban après la reprise de Namur par le Prince d'Orange en 1695. & l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette Place : mais il s'en est justifié en faisant voir que l'on n'avoit point suivi le dessein qu'il en avoit donné pour épargner quelque dépense qu'il auroit fallu faire de plus, comme un Cavalier qu'il vouloit faire du côté de la Riviere, à quoi l'on avoit manqué, & par où ladite Ville fut prise.

132. *Ceux qui.* Allusion à plusieurs Courtisans & Particuliers qui allerent voir le Siége de Namur, en 1693. qui fut fait dans une très-mauvaise saison, & par la pluie qui dura pendant tout le Siége.

137. *Un jeune Prince.* Monseigneur le Dauphin.

140. *Il y a de tels projets.* Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, qui entreprit de passer en Angleterre, d'où il a chassé le Roi Jacques II. son beau-pere. Il est né le 13 Novembre 1650.

141. *Un ennemi est mort.* Le feu Duc Charles de Lorraine, beau-frere de l'Empereur Leopold premier.

Ibid. *Que la voix du Peuple.* Le faux bruit de la mort du Prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué au combat de la Boyne.

142. *Un homme dit.* Le Prince d'Orange.

Ibid.

Ibid. *Dépouillez votre pere.* Le Roi Jacques II.

143. *Un seul toujours bon.* Louis XIV. qui donna retraite à Jacques II. & à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

Ibid. *Un Prince délivroit l'Europe.* L'Empereur.

144. *Détruit un grand Empire.* Le Turc.

Ibid. *Ceux qui sont nés.* Le Pape Innocent XI.

Ibid. *Petits hommes.* Les Anglois.

147. *De petits globes.* Les balles de Mousquet.

Ibid. *Vous en avez d'autres.* Les boulets de Canon.

Ibid. *Sans compter ceux.* Les Bombes.

149. *Vous avez sur-tout un homme pâle.* Le Prince d'Orange.

Ibid. *Une Isle toute entiére.* L'Angleterre.

150. *Il a mordu le sein de sa Nourrice.* Le Prince d'Orange, devenu plus puissant par la Couronne d'Angleterre, s'étoit rendu Maître absolu en Hollande, & y faisoit ce qu'il lui plaisoit.

Ibid. *Et ceux qu'il a domptés.* Les Anglois.

Ibid. *Mais qu'entens-je de certains personnages.* Allusion à ce qui se passa en 1690. à la Haye, lors du premier retour du Prince d'Orange de l'Angleterre, où les Ligués se rendirent, & où le Duc de Baviére fut long-tems à attendre dans l'anti-chambre.

151. *César.* L'Empereur.

152. *A la fasce d'argent.* Armes de la Maison d'Autriche.

153. *Théotime.* M. Sachot, Curé de S. Gervais, qui exhortoit toutes les personnes de qualité à la mort. Le Pere Bourdaloue lui a succedé dans cet emploi.

Ibid.

Ibid. *Le Fleuriste.* M. Caboust, Sieur des Costeaux, Avocat au Parlement.

154. *Parlez à cet autre.* Le Sieur Marlet, Avocat.

156. *Un troisiéme.* Le Pere Menestrier, Jésuite.

Ibid. *Democède.* M. de Ganieres, Ecuyer de feue Mademoiselle de Guise. Ou M. de Beringhen, premier Ecuyer du Roi.

158. *Mais quand il ajoute.* M. Moret, Conseiller.

159. *Quelques-uns.* Mrs. Thevenot & la Croix.

160. *Un Bourgeois.* M. Amelot. Sa Maison est dans la vieille rue du Temple.

Ibid. *L**. G**.* Lesdiguieres.

161. *Diphile.* Santeuil, qui avoit toutes ses Chambres pleines de Serins de Canarie.

165. *Il n'y a rien.* Morin le Joueur.

166. *Une fleur bleuë.* Ces Barbeaux, qui croissent parmi les Seigles, furent un Eté à la mode dans Paris. Les Dames en mettoient pour bouquet.

168. *Un homme fat.* M. de Bourlon.

172. *Le Courtisan autrefois.* M. le Duc de Beauvilliers.

175. *Quand un Courtisan.* Le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Enfans de France, fils de M. le Duc de S. Aignan, qui s'est jetté dans la dévotion. Il est chef du Conseil des Finances. Il a fait faire à S. Aignan en Berri un Banc de menuiserie d'une élevation semblable aux Chaires des Evêques.

176. *Onuphre.* M. de Mauroy, Prêtre de S. Lazare, depuis Curé des Invalides, qui avoit

avoit été auparavant dans les Mousquetaires, & pour ses libertinages mis à S. Lazare, dont il embrassa la Profession. Il y vécut douze ans en réputation d'honnête homme : ce qui lui fit donner la Cure des Invalides ; depuis il reprit ses anciennes maniéres ; mais gardant toujours les apparences.

182. *Zelie.* Madame de Pontchartrain.

188. *Quelques-uns même.* Allusion au Pelican.

189. *Les Grands en toutes choses.* Allusion à ce que feu MONSIEUR, pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin, ne vouloit plus qu'on le traitât d'*Altesse Royale*, mais qu'on lui parlât par *Vous*, comme l'on faisoit à Monseigneur & aux Enfans de France. Les autres Princes, à son exemple, ne veulent pas être traités d'*Altesse*, mais simplement de *Vous*.

190. *Certaines gens.* M. de Dangeau, ou bien le Camus de Vienne qui se fait descendre de l'Amiral de Vienne, ou M. Langlois de Rieux.

Ibid. *Dès que leur fortune.* Laugeois, qui se fait appeller de Laugeois.

Ibid. *Celui-ci par la supression d'une syllabe.* Deltrieux, qui se fait nommer de Rieux.

Ibid. *Plusieurs suppriment leurs noms.* Langlois, fils de Langlois, Receveur aux Confiscations du Châtelet, qui se fait appeller d'Imbercourt.

Ibid. *Il s'en trouve enfin.* Sonin, fils de M. de Sonin, Receveur de Paris, qui se fait nommer de Sonningen.

191. *Il n'y a rien.* Les Jésuites ou les Célestins. Ces derniers jouissent des mêmes

Pri-

Priviléges que les Secrétaires du Roi.

Ibid. *Il y a un Geofroy de la Bruyere.* C'est le nom de l'Auteur.

193. *Quelqu'un monté sur une Tribune.* Allusion aux *Saluts des Peres Théatins*, composés par le Sieur Laurentani, Italien, qui a été depuis Maître de la Musique du Pape Innocent XII.

194. *T. T.* Les Théatins.

195. *Un Pasteur frais.* M. de Blampignon, Curé de S. Mederic. Ou feu M. Hameau, Curé de S. Paul.

197. *Tite.* Perceval, Vicaire de S. Paul.

Ibid. *Pour la remplir.* M. le Seur qui n'étoit pas Prêtre quand il fut fait Curé de S. Paul.

Ibid. *Le Trésorier, l'Archidiacre.* Les Dignités de la Sainte Chapelle.

199. *La fille d'Aristipe.* Mlle. Fodet, fille de M. Morel, de la Chambre aux deniers.

200. *Faire une folie.* M. le Marquis de Richelieu.

Ibid. *C'est épouser Mélite.* Mlle. Mazarin, fille du Duc de ce nom.

Ibid. *Il étoit délicat.* M. le Prince de Montauban, M. de Pons, M. Belot, M. de la Salle.

202. *Une femme avancée en âge.* Madame la Présidente le Barois.

203. *On a toujours vû.* Le Receveur des Confiscations. Ou la Charge de Surintendant des Finances.

Ibid. *Le fonds perdu.* Allusion à la Banqueroute, faite par les Hôpitaux de Paris & les Incurables en 1689. qui a fait perdre aux Particuliers qui avoient des deniers à fonds perdu sur les Hôpitaux, la plus grande partie de leurs biens: ce qui arriva par la fripon-

ponnerie de quelques-uns des Administrateurs que l'on chassa, dont un nommé André le Vieux, fameux Usurier, pere de Le Vieux, Conseiller à la Cour des Aydes, étoit le principal. Cet Administrateur devoit être fort riche: mais sa femme l'a ruïné. Le fils du susdit, de concert avec la mere, voloit le pere qui le surprit. Il y eut plainte, qui fut retirée. L'on dit que ce Le Vieux étant à l'extrêmité, & le Curé de S. Germain de l'Auxerrrois l'exhortant à la mort, il lui présenta un petit Crucifix de vermeil qu'il l'engagea à adorer, à quoi l'autre ne répondit rien: mais, le Curé lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser, Le Vieux le prit à sa main, & l'ayant soupesé, il dit qu'il n'étoit pas de grand prix, qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent dessus.

204. *Vous avez une piéce d'argent.* Bourvalais.

Ibid. *Coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux.* Sous le P. Président de Novion.

206. *Et il est étrange.* Il y a un Arrêt du Conseil, qui oblige les Conseillers à être en rabat. Ils étoient avant ce tems-là presque toujours en cravate. Il fut rendu à la Requête de feu M. de Harlay, alors Procureur Général, & qui a été depuis Premier Président.

207. *Est de décider.* Le Châtelet.

Ibid. *Il déguise ou il exagere.* M. Fautrier, Avocat.

208. *Un innocent condamné.* M. le Marquis de Langlade, innocent condamné aux Galeres, où il est mort. Le Brun appliqué à la question, où il est mort. Le premier avoit

été

accusé d'un vol fait à M. de Mongommery; & le Voleur, qui avoit été son Aumônier, fut trouvé depuis & pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné Madame Mazel, & pour cela mis à la question. L'assassin nommé Berry, qui étoit fils naturel de ladite Dame Mazel, a paru depuis, & a été puni.

209. *Si l'on me racontoit.* M. de Grand-Maison, Grand-Prêvot de l'Hôtel, a fait rendre à M. de S. Pouange une boucle de diamans qui lui avoit été dérobée à l'Opera.

Ibid. *Combien d'hommes.* Feu M. le Président de Mesmes & le Lieutenant Civil.

210. *Il est vrai.* Feu l'Abbé de la Riviere, Evêque de Langres.

211. *S'il n'y avoit.* La Princesse de Carignan, le Président Larché.

212. *Titius.* M. Hennequin, Procureur Général au Grand Conseil, avoit été fait Légataire universel par le Testament de Madame Valentin, femme de l'Avocat au Conseil qui n'avoit fait faire ce Testament au profit dudit Sieur Hennequin que dans la vûe qu'il remettroit les biens, comme étant un Fideicommis. Mais le Sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton, & voulant s'approprier les biens même, ayant pris le deuil & fait habiller tous ses domestiques, M. Valentin fit paroître un autre Testament en faveur de M. de Bragelonne qui révoquoit le premier, & qui a été confirmé, celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la Défunte.

213. *La Loi qui ôte.* M. & Madame de Valentin.

Ibid.

Ibid. *Au Fideï-Commiſſaire.* M. Hennequin.
215. *Typhon.* M. de Bercy.
Ibid. *Ragoûts, liqueurs.* M. le Duc de Duras.
Ibid. *Où eſt-il parlé de la table.* Il prétend parler du Combat de Valcourt, ou de M. le Maréchal d'Humieres.
216. *Hermippe.* M. de Renoville.
218. *Il y a déja long-tems.* Les Daquins.
Ibid. *Carro Carri.* Caretti, Italien, qui a fait quelques Cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien, & vend fort cher ſes remedes qu'il fait payer d'avance. Helvetius, Hollandois, avec la racine Hypecacuanha pour le flux de ſang, a gagné beaucoup de bien.
220. *Vos Médecins.* M. Fagon, premier Médecin du Roi qui a ſuccédé a M. Daquin, qui fut diſgracié en 1694. par trop d'ambition, & pour avoir demandé au Roi la place de Préſident à Mortier, vacante par la mort de M. de Neſmond, pour ſon fils, Intendant à Nevers; & outre cela l'Archevêché de Bourges pour un autre fils, ſimple Agent du Clergé. Il paſſoit auſſi pour fort intereſſé & faiſant argent de tout, juſques-là qu'il tira de Du Tarté, Chirurgien, 20000 liv. pour lui permettre de ſaigner le Roi, dans une petite indiſpoſition, où il s'en ſeroit bien paſſé. Mais le principal ſujet de ſa diſgrace fut qu'il étoit créature de Madame de Monteſpan, & que Madame de Maintenon vouloit le faire ſortir pour y admettre ſon Médecin Fagon. Daquin envelopppa dans ſa diſgrace toute ſa famille. L'Intendant fut révoqué, & obligé de ſe dé-

défaire de ſa Charge de Maître des Requêtes : ſon fils, qui étoit Capitaine aux Gardes, eut le même ordre, & l'Abbé eſt demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile homme dans ſa profeſſion.

224. *Qui régle les hommes.* Les François & les Eſpagnols.

234. *Juſqu'à ce qu'il revienne.* M. le Tourneux, grand Prédicateur, qui a fait l'*Année ſainte*, & qui ne prêchoit que par Homelies, a été fort ſuivi dans Paris.

Ibid. *Les Citations profanes.* Maniére de prêcher de l'Abbé Boileau.

238. *C'eſt avoir de l'eſprit.* M. l'Abbé Fléchier, depuis Evêque de Nîmes, a fait quantité de beaux Panegyriques, ou bien le Pere Senaut, la Roche, & autres.

239. *Un meilleur eſprit.* Le Pere Souanin, grand Prédicateur, Prêtre de l'Oratoire, depuis Evêque de Senez.

Ibid. *L'Orateur.* L'Abbé Bouin, grand faiſeur de Portraits en Chaire, habile Prédicateur & grand Joueur ; ce qui l'a empêché de parvenir aux Dignités Eccléſiaſtiques, où il auroit eu bonne part ſans cela.

Ibid. *Un beau Sermon.* Le Pere Gonnelieu, Jéſuite.

240. *Le ſolide & l'admirable.* Le Pere Bourdaloue.

Ibid. *La Morale douce.* L'Abbé Boileau & Fléchier.

241. *L'on peut faire.* Contre les Oraiſons funébres.

Ibid. *Ils ont changé la Parole Sainte.* L'Abbé de Roquette, neveu de l'Evêque d'Autun, ayant à prêcher devant le Roi un jour du

Jeudi

Jeudi Saint, avoit préparé un beau Difcours rempli des louanges du Roi, qui s'y devoit trouver; mais, le Roi ne l'ayant pû à caufe de quelques affaires qui lui furvinrent, il n'ofa monter en Chaire, n'ayant plus d'occafion de débiter fon Difcours.

242. *Théodule.* M. l'Abbé Fléchier, Evêque de Nîmes.

244. *Devroit-il fuffire?* Contre les Oraifons funébres.

245. *Diofcore.* Gedeon Pontier, Auteur du *Cabinet des Grands.*

246. *L'Evêque de Meaux.* M. Boffuet, Evêque de Meaux, qui avoit été Précepteur de Monfeigneur, grand Prédicateur & Controverfifte.

253. *Il me femble.* Le Pere de la Rue.

254. *Fenelon.* D'abord Précepteur des Enfans de France, enfuite Archevêque de Cambray.

259. *Toute plaifanterie.* M. le Comte d'Olonne dit au lit de la mort, quand on vint l'avertir que M. de Cornouaille, Vicaire de S. Euftache, entroit pour le confeffer, *Serai-je encornaillé jufqu'à la mort?*

262. *Un Grand croit.* Feu M. de la Feuillade, ou M. de Louvois, ou M. de Segnelay.

270. *Si l'on nous affuroit.* L'Ambaffade des Siamois envoyée au Roi en 1680.

283. *Ce morceau de terre.* Chantilly.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce I. Volume.

DISCOURS SUR THEOPHRASTE. Pag. 1
LES CARACTERES DE THEOPHRASTE. 33
AVANT-PROPOS. Ibid.
CHAP. I. *De la Dissimulation.* 35
CHAP. II. *De la Flatterie.* 39
CHAP. III. *De l'Impertinent ou du Diseur de rien.* 45
CHAP. IV. *De la Rusticité.* 47
CHAP. V. *Du Complaisant.* 51
CHAP. VI. *De l'Image d'un Coquin.* 56
CHAP. VII. *Du grand Parleur.* 60
CHAP. VIII. *Du debit des Nouvelles.* 65
CHAP. IX. *De l'Effronterie causée par l'Avarice.* 69
CHAP. X. *De l'Epargne sordide.* 72
CHAP. XI. *De l'Impudent ou de celui qui ne rougit de rien.* 77
CHAP. XII. *Du Contre-tems.* 81
CHAP. XIII. *De l'air empressé.* 84
CHAP. XIV. *De la Stupidité.* 86
CHAP. XV. *De la Brutalité.* 89
CHAP. XVI. *De la Superstition.* 91
CHAP. XVII. *De l'Esprit chagrin.* 94

CHAP. XVIII. *De la Défiance.* 96
CHAP. XIX. *D'un vilain homme.* 99
CHAP. XX. *D'un homme incommode.* 101
CHAP. XXI. *De la sotte vanité.* 103
CHAP. XXII. *De l'Avarice.* 106
CHAB. XXIII. *De l'Ostentation.* 109
CHAP. XXIV. *De l'Orgueil.* 112
CHAP. XXV. *De la Peur, ou du défaut de courage.* 114
CHAP. XXVI. *Des Grands d'une République.* 117
CHAP. XXVII. *D'une tardive Instruction.* 120
CHAP. XXVIII. *De la Médisance.* 122
LES CARACTERES OU LES MŒURS DE CE SIECLE. 125
PREFACE. 127
CHAP. I. *Des Ouvrages de l'Esprit.* 135
CHAP. II. *Du Mérite personnel.* 177
CHAP. III. *Des Femmes.* 201
CHAP. IV. *Du Cœur.* 238
CHAP. V. *De la Societé & de la Conversation.* 259
CHAP. VI. *Des biens de Fortune.* 304
CHAP. VII. *De la Ville.* 343
CHAP. VIII. *De la Cour.* 365
CHAP. IX. *Des Grands.* 413
CHAP. X. *Du Souverain ou de la République.* 445
DIS-

DISCOURS

SUR

THEOPHRASTE.

JE n'eſtime pas que l'homme ſoit capable de former dans ſon eſprit un projet plus vain & plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque Art ou de quelque Science que ce ſoit, échapper à toute ſorte de critique, & enlever les ſuffrages de tous ſes Lecteurs.

Car ſans m'étendre ſur la différence des eſprits des hommes auſſi prodigieuſe en eux que celle de leurs viſages, qui fait goûter aux uns les choſes de ſpéculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer

leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration; & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnemens & des conjectures; je me renferme seulement dans cette Science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui développe leurs caractères; & j'ose dire que sur les Ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Savans ne goûtent que les Apophthegmes des Anciens, & les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Egyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférens pour toutes les choses qui les ont précédé, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux,

yeux, & qui ſont comme ſous leur main : ils les examinent, ils les diſcernent, ils ne perdent pas de vûe les perſonnes qui les entourent, ſi charmés des deſcriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur reſſemblent, & à qui ils ne croyent pas reſſembler, que juſques dans la Chaire l'on ſe croit obligé ſouvent de ſuſpendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choſes qui ſoient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la Ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, & n'eſt point frappée des images qu'il peut fournir; & ſi au contraire l'on peint la Cour, comme c'eſt toujours avec les ménagemens qui lui ſont dûs, la Ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir ſa curioſité, & ſe faire une juſte idée d'un païs où il faut même avoir vêcu pour le connoître.

D'autre part il eſt naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicateſſe d'un trait de morale qui les peint, qui les déſigne, & où

où ils se reconnoissent eux-mêmes : ils se tirent d'embarras, en le condamnant ; & tels n'approuvent la satyre, que lorsque commençant à lâcher prise, & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différens des hommes par un seul Ouvrage de Morale ? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, & de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la Vertu en général, & cette Vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur, la force, & la magnanimité, les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contens que l'on réduise les mœurs aux passions, & que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres & des arteres, quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre ; qui persuadés que toute doctrine des

mœurs

mœurs doit tendre à les réformer, à diſcerner les bonnes d'avec les mauvaiſes, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de ſain & de louable, ſe plaiſent infiniment dans la lecture des Livres, qui ſuppoſant les principes phyſiques & moraux rebatus par les Anciens & les Modernes, ſe jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choſes qui leur ſont ſi familiéres, & dont néanmoins ils ne s'aviſoient pas de tirer leur inſtruction.

Tel eſt le Traité des *Caractères des mœurs* que nous a laiſſé *Theophraſte* : il l'a puiſé dans les Ethiques & dans les grandes Morales d'Ariſtote dont il fut le Diſciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, ſont établies ſur les idées & ſur les principes de ce grand Philoſophe, & le fond des caractères qui y ſont décrits, eſt pris de la même ſource. Il eſt vrai qu'il ſe les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne, & par la ſatyre ingénieuſe qu'il en tire

contre les vices des Grecs, & ſur-tout des Athéniens.

Ce Livre ne peut guères paſſer que pour le commencement d'un plus long Ouvrage que Théophraſte avoit entrepris. Le projet de ce Philoſophe, comme vous le remarquerez dans ſa Préface, étoit de traiter de toutes les Vertus, & de tous les Vices. Et comme il aſſure lui-même dans cet endroit, qu'il commença un ſi grand deſſein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à ſa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit pouſſé ſa vie au-delà de cent ans; & S. Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, aſſûre qu'il eſt mort à cent ſept ans accomplis : de ſorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres Grecs qui ont ſervi de régle à Diogéne Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers Manuſcrits qui ont été faits de cet Hiſtorien, s'il eſt vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur ſe donne dans cette Préface

face, ſe liſent également dans quatre Manuſcrits de la Bibliothéque Palatine, où l'on a auſſi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Théophraſte qui manquoient aux anciennes impreſſions, & où l'on a vû deux titres, l'un (1) *du goût qu'on a pour les vicieux*, & l'autre (2) *du gain ſordide*, qui ſont ſeuls, & dénués de leurs Chapitres.

Ainſi cet Ouvrage n'eſt peut-être même qu'un ſimple fragment, mais cependant un reſte précieux de l'Antiquité, & un monument de la vivacité de l'eſprit, & du jugement ferme & ſolide de ce Philoſophe dans un âge ſi avancé. En effet, il a toujours été lû comme un chef-d'œuvre dans ſon genre : il ne ſe voit rien où le goût Attique ſe faſſe mieux remarquer, & où l'élegance Grecque éclate davantage : on l'a appellé un Livre d'or. Les Savans faiſant attention à la diverſité des mœurs qui y ſont traitées, & à la maniére naïve dont tous les caractères y ſont exprimés ; & la comparant

(1) Περὶ φιλοπονηρίας.
(2) Περὶ αἰσχροκερδίας.

parant d'ailleurs avec celle du Poëte Menandre (3) disciple de Théophraste, & qui servit ensuite de modéle à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit Ouvrage la premiere source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Erèse, Ville de Lesbos, fils d'un Foulon : il eut pour premier Maître dans son païs, un certain Leucippe (*a*) qui étoit de la même Ville que lui : de-là il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit

(3) *Διδάσκαλος Μενάνδρου τοῦ Κωμικοῦ.* *Diog. Laert.* in Vitâ Theophrasti, Lib. V.

(*a*) Un autre que Leucippe Philosophe célébre & disciple de Zenon.

eſprit & de la douceur de ſon élocution, lui changea ſon nom, qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraſte*, qui ſignifie celui qui parle bien; & ce nom ne répondant point aſſez à la haute eſtime qu'il avoit de la beauté de ſon génie & de ſes expreſſions, il l'appella *Théophraſte*, c'eſt-à-dire, un homme dont le langage eſt divin. Et il ſemble que Ciceron ait entré dans les ſentimens de ce Philoſophe, lorſque dans le Livre qu'il intitule *Brutus*, ou *des Orateurs Illuſtres*, il parle ainſi (4): » Qui eſt plus fécond & » plus abondant que Platon? Plus » ſolide & plus ferme qu'Ariſtote? » Plus agréable & plus doux que » Théophraſte? « Et dans quelques-unes de ſes Epîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraſte, (5) il l'appelle ſon ami, que la lecture de ſes Livres lui étoit familiére, & qu'il en faiſoit ſes délices.

Ariſtote diſoit de lui & de Calliſthène

(4) *Quis uberior in dicendo Platone? Quis Ariſtotele nervoſior? Theophraſto dulcior?* Cap. 31.

(5) *Epiſt.* 16. Lib. II.

thène un autre de ses Disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même & de Xenocrate, que Callisthène étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif; & que Théophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses, un caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs & dans son style. L'on raconte que les Disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, (*b*) Menedème le Rhodien & Théophraste d'Erèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure,

(*b*) Il y en a deux autres du même nom; l'un Philosophe Cynique, l'autre Disciple de Platon.

re, il ſe déclara de cette maniére : Il feignit peu de tems après que ſes Diſciples lui eurent fait cette priére, & en leur préſence, que le vin, dont il faiſoit un uſage ordinaire, lui étoit nuiſible, & il ſe fit apporter des vins de Rhodes & de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans ſon genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en ſoit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle (6), il eſt certain que lorſqu'Ariſtote accuſé par Eurymedon Prêtre de Cerès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le deſtin de Socrate, voulut ſortir d'Athènes & ſe retirer à Calchis Ville d'Eubée ; il abandonna ſon Ecole au Lesbien, lui confia ſes Ecrits, à condition de les tenir ſecrets : & c'eſt par Théophraſte que ſont venus juſqu'à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint ſi célébre par toute la Gréce, que ſucceſſeur d'Ariſtote, il put

(6) *Noct. Att.* L. XIII. c. 5.

put compter bientôt dans l'Ecole qu'il lui avoit laissée, jusques à deux mille Disciples. Il excita l'envie de (*c*) Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une Loi qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe, d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéïrent : mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le Peuple d'Athènes abrogea cette Loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Théophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de céder à Eurymedon, il fut sur le point de voir un certain (7) Agonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété, tant étoit grande l'affection que ce Peuple avoit

(*c*) Un autre que le Poëte tragique. (Voyez la Vie de Théophraste par Diogène Laërce, L. V.)

(7) *Diog. Laert.* in Vitâ Theophrasti, L. V.

avoit pour lui, & qu'il méritoit par ſa vertu.

En effet on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une ſinguliére prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaiſant. Ainſi au rapport (8) de Plutarque, lorſqu'Erèſe fut accablée de Tyrans qui avoient uſurpé la domination de leur païs, il ſe joignit à (*d*) Phidias ſon compatriote, contribua avec lui de ſes biens pour armer les bannis qui rentrérent dans leur Ville, en chaſſérent les traîtres, & rendirent à toute l'Iſle de Lesbos ſa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas ſeulement la bienveillance du peuple, mais encore l'eſtime & la familiarité des Rois. Il fut ami de Caſſandre qui avoit ſuccédé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macédoine; & Ptolomée, fils de Lagus,

(8) Dans un Ouvrage, intitulé, *Qu'on ne ſauroit vivre agréablement ſelon la Doctrine d'Epicure* : chap. 12. Et dans ſon Traité *contre l'Epicurien* COLOTES : chap. 29.

(*d*) Un autre que le fameux Sculpteur.

Lagus, & premier Roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Toute la Gréce le pleura, & tout le Peuple Athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litiére par la Ville, où il étoit vû du Peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses Disciples qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : (9) » la vie nous séduit, elle nous pro- » met de grands plaisirs dans la pos- » session de la gloire; mais à peine » commence-t-on à vivre, qu'il faut » mourir : il n'y a souvent rien de » plus stérile que l'amour de la répu- » tation. Cependant, mes Disciples, » contentez-vous : si vous négligez » l'estime des hommes, vous vous » épar-

(9) Tout ceci se trouve dans Diogène Laërce, *Vie de Théophraste*, L. V.

» épargnez à vous-mêmes de grands
» travaux : s'ils ne rebutent point vo-
» tre courage, il peut arriver que la
» gloire ſera votre récompenſe. Sou-
» venez-vous ſeulement qu'il y a dans
» la vie beaucoup de choſes inutiles ;
» & qu'il y en a peu qui menent à
» une fin ſolide. Ce n'eſt point à moi
» à déliberer ſur le parti que je dois
» prendre : il n'eſt plus tems. Pour
» vous qui avez à me ſurvivre, vous
» ne ſauriez peſer trop mûrement ce
» que vous devez faire : « & ce fu-
rent là ſes derniéres paroles.

Ciceron, dans le troiſiéme Livre des Tuſculanes (10), dit » que » Théophraſte mourant, ſe plaignit » de la Nature, de ce qu'elle avoit » accordé aux Cerfs & aux Corneil- » les une vie ſi longue & qui leur eſt » ſi inutile, lorſqu'elle n'avoit donné » aux

(10) *Theophraſtus moriens accuſaſſe Naturam dicitur, quòd Cervis & Cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil intereſſet, hominibus quorum maximè interfuiſſet, tam exiguam vitam dediſſet, quorum ſi ætas potuiſſet eſſe longinquior, futurum fuiſſe ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ hominum vita erudiretur.* Cap. 28.

» aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort » de vivre long-tems, que si l'age » des hommes eût pû s'étendre à un » plus grand nombre d'années, il se» roit arrivé que leur vie auroit été » cultivée par une doctrine univer» selle, & qu'il n'y auroit eu dans le » monde, ni Art ni Science qui n'eût » atteint sa perfection. « Et S. Jérôme, dans l'endroit déja cité, assure (11) que, *Théophraste à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un tems où il ne faisoit que commencer à être sage.*

Il avoit coutume de dire, qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les freres, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein

(11) *Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cùm expletis centum & septem annis se mori cerneret, dixisse fertur, se dolere, quòd tùm egrederetur è vitâ, quando sapere cœpisset.* Epist. ad Nepotianum.

frein (12), qu'à celui qui parle ſans jugement; que la plus forte dépenſe que l'on puiſſe faire, eſt celle du tems. Il dit un jour à un homme qui ſe taiſoit à table dans un feſtin : *Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'en eſt pas ainſi, tu en ſais beaucoup.* Voilà quelques-unes de ſes maximes.

Mais ſi nous parlons de ſes Ouvrages, ils ſont infinis ; & nous n'apprenons pas que nul Ancien ait plus écrit que Théophraſte. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cens Traités différens, & ſur toutes ſortes de ſujets qu'il a compoſés. La plus grande partie s'eſt perduë par le malheur des tems, & l'autre ſe réduit à vingt Traités qui ſont recueillis dans le volume de ſes Œuvres. L'on y voit neuf Livres de l'Hiſtoire des Plantes, ſix Livres de leurs cauſes : il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des ſignes du beau tems, des ſignes de la pluye, des ſignes de la tempête, des odeurs, de la ſueur, du vertige, de

(12) *Diogène Laërce*, dans la Vie de Théophraſte.

de la laffitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poiffons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naiffent fubitement, des animaux fujets à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous refte de fes Ecrits : entre lefquels ce dernier feul, dont on donne la traduction, peut répondre non-feulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne font point venus jufques à nous.

Que fi quelques-uns fe refroidiffoient pour cet Ouvrage moral par les chofes qu'ils y voyent, qui font du tems auquel il a été écrit, & qui ne font point felon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de fe défaire de cette prévention pour leurs coutumes & leurs maniéres, qui fans autre difcuffion, non-feulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait prefque décider que tout ce qui n'y eft pas conforme eft méprifable, & qui les prive dans la lecture des Livres des Anciens, du plai-

fir

ſir & de l'inſtruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous qui ſommes ſi modernes, ſerons anciens dans quelques ſiécles. Alors l'hiſtoire du nôtre fera goûter à la poſtérité la vénalité des charges, c'eſt-à-dire, le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, & de faire juſtice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métairie, la ſplendeur des Partiſans, gens ſi mépriſés chez les Hebreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume, où il n'y avoit ni Places publiques, ni Bains, ni Fontaines, ni Amphithéâtres, ni Galeries, ni Portiques, ni Promenoirs, qui étoit pourtant une Ville merveilleuſe. L'on dira que tout le cours de la vie s'y paſſoit preſque à ſortir de ſa maiſon, pour aller ſe renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôteliéres, avoient leurs maiſons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choiſir des dez, des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maiſons, & qu'elles étoient commodes à tout commerce.

merce. L'on ſaura que le peuple ne paroiſſoit dans la Ville que pour y paſſer avec précipitation ; nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des ruës, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la courſe. L'on apprendra ſans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique, des Citoyens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou viſitoient leurs amis avec des armes offenſives ; & qu'il n'y avoit preſque perſonne qui n'eût à ſon côté de quoi pouvoir d'un ſeul coup en tuer une autre. Ou ſi ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs ſi étranges & ſi différentes des leurs, ſe dégoûtent par-là de nos Mémoires, de nos Poëſies, de notre Comique & de nos Satyres ; pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de ſe priver eux-mêmes par cette fauſſe délicateſſe, de la lecture de ſi beaux Ouvrages, ſi travaillés, ſi réguliers, & de la connoiſſance du plus beau Régne dont jamais l'Hiſtoire ait été embellie ?

ayons

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette même indulgence que nous eſperons nous-mêmes de la poſtérité, perſuadés que les hommes n'ont point d'uſages ni de coutumes qui ſoient de tous les ſiécles, qu'elles changent avec le tems; que nous ſommes trop éloignés de celles qui ont paſſé, & trop proches de celles qui régnent encore, pour être dans la diſtance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juſte diſcernement. Alors ni ce que nous appellons la politeſſe de nos mœurs, ni la bienſéance de nos coutumes, ni notre faſte, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie ſimple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, & indépendamment de mille choſes extérieures qui ont été depuis inventées, pour ſuppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'eſt plus.

La nature ſe montroit en eux dans toute ſa pureté & ſa dignité; & n'étoit point encore ſouillée par la vanité, par le luxe, & par la ſotte ambition. Un homme n'étoit honoré ſur la terre, qu'à cauſe de ſa force ou de

ſa

ſa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des penſions, mais par ſon champ, par ſes troupeaux, par ſes enfans & ſes ſerviteurs : ſa nourriture étoit ſaine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ſes animaux & de ſes brebis : ſes vêtemens ſimples & uniformes, leurs laines, leurs toiſons : ſes plaiſirs innocens, une grande récolte, le mariage de ſes enfans, l'union avec ſes voiſins, la paix dans ſa famille : rien n'eſt plus oppoſé à nos mœurs que toutes ces choſes ; mais l'éloignement des tems nous les fait goûter, ainſi que la diſtance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverſes Relations ou les Livres de voyages nous apprennent des Païs lointains & des Nations étrangères.

Ils racontent une Religion, une Police, une maniére de ſe nourrir, de s'habiller, de bâtir & de faire la guerre, qu'on ne ſavoit point, des mœurs que l'on ignoroit : celles qui approchent des nôtres, nous touchent, celles qui s'en éloignent, nous étonnent ; mais toutes nous amuſent : moins rebutés par la barbarie des maniéres & des coutumes de Peuples ſi éloignés, qu'inſ-

qu'inſtruits & même réjoüis par leur nouveauté, il nous ſuffit que ceux dont il s'agit ſoient Siamois, Chinois, Negres ou Abyſſins.

Or ceux dont Théophraſte nous peint les mœurs dans ſes Caractères, étoient Athéniens, & nous ſommes François; & ſi nous joignons à la diverſité des lieux & du climat, le long intervalle des tems, & que nous conſidérions, que ce Livre a pû être écrit la derniére année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainſi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette reſſemblance avec des hommes ſéparés par tant de ſiécles, ſoit ſi entiere. En effet, les hommes n'ont point changé ſelon le cœur & ſelon les paſſions, ils ſont encore tels, qu'ils étoient alors, & qu'ils ſont marqués dans Théophraſte, vains, diſſimulés, flatteurs, intereſſés, effrontés, importuns, défians, médiſans, querelleux, ſuperſtitieux.

Il eſt vrai, Athènes etoit libre, c'étoit le centre d'une République: ſes Citoyens étoient égaux, ils ne rougiſſoient point l'un de l'autre, ils marchoient preſque ſeuls & à pied dans une Ville propre, paiſible & ſpacieuſe, entroient dans les boutiques & dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choſes néceſſaires : l'émulation d'une Cour ne les faiſoit point ſortir d'une vie commune : ils réſervoient leurs eſclaves pour les bains, pour les repas, pour le ſervice intérieur des maiſons, pour les voyages: ils paſſoient une partie de leur vie dans les Places, dans les Temples, aux Amphithéâtres, ſur un Port, ſous des Portiques, & au milieu d'une Ville dont ils étoient également les maîtres. Là le Peuple s'aſſembloit pour délibérer des affaires publiques; ici il s'entretenoit avec les Etrangers : ailleurs les Philoſophes tantôt enſeignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs Diſciples : ces lieux étoient tout à la fois la ſcène des plaiſirs & des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque choſe de ſimple & de populaire, & qui reſſemble peu aux nôtres, je

l'avoue;

l'avoue ; mais cependant quels hommes en général, que les Athéniens, & quelle Ville, qu'Athènes ! quelles Loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle diſcipline ! quelle perfection dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ! mais quelle politeſſe dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Théophraſte, le même Théophraſte dont on vient de dire de ſi grandes choſes, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger, & appellé de ce nom par une ſimple femme (13) de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne ſai quoi d'*Attique* qui lui manquoit, & que les Romains ont depuis appellé *Urbanité*, qu'il n'étoit pas Athénien : Et Ciceron rapporte, que ce grand perſonnage demeura étonné de voir, qu'ayant vieilli dans Athènes, poſſédant

(13) *Dicitur, cùm percunctaretur* (Theophraſtus) *ex aniculâ quâdam, quanti aliquid venderet; & reſpondiſſet illa, atque addidiſſet,* Hoſpes, non pote minoris : *tuliſſe eum moleſtè, ſe non effugere hoſpitis ſpeciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur.* Brutus, 172

dant si parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le simple Peuple avoit naturellement & sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce Traité, des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fît honte aux Athéniens, & qui servît à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoûte à cet Ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, sur-tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande réputation, soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-

vingt-huit Chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, ſi elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraſte.

Au contraire ſe reſſouvenant que parmi le grand nombre des Traités de ce Philoſophe rapporté par Diogène Laërce, il s'en trouve un ſous le titre de Proverbes, c'eſt-à-dire, de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand Livre de Morale, qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures, on s'eſt trouvé excité par de ſi grands modèles à ſuivre ſelon ſes forces une ſemblable maniére (*a*) d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de ſon entrepriſe par deux Ouvrages de Morale qui ſont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un eſprit de critique, quelques uns pourroient penſer que ces remarques ſont imitées.

L'un

(*a*) L'on entend cette maniére coupée dont Salomon a écrit ſes *Proverbes*, & nullement les choſes qui ſont divines, & hors de toute comparaiſon.

L'un par l'engagement de ſon Auteur (14) fait ſervir la Métaphyſique à la Religion, fait connoître l'ame, ſes paſſions, ſes vices, traite les grands & les ſérieux motifs pour conduire à la Vertu, & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui eſt la production (15) d'un eſprit inſtruit par le commerce du monde, & dont la délicateſſe étoit égale à la pénétration, obſervant que l'amour propre eſt dans l'homme la cauſe de tous ſes foibles, l'attaque ſans relâche quelque part où il ſe trouve; & cette unique penſée comme multipliée en mille maniéres différentes, a toujours par le choix des mots & par la varieté de l'expreſſion, la grace de la nouveauté.

L'on ne ſuit aucune de ces routes dans l'Ouvrage qui eſt joint à la Traduction des Caractères. Il eſt tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins ſublime que le premier, & moins délicat que le ſecond, il ne tend qu'à rendre l'homme raiſonnable, mais par des voies ſimples & com-

(14) *Paſcal.*
(15) Le Duc *de la Rochefoucault.*

communes, & en l'examinant indifféremment, ſans beaucoup de méthode, & ſelon que les divers Chapitres y conduiſent par les âges, les ſexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y ſont attachés.

L'on s'eſt plus appliqué aux vices de l'eſprit, aux replis du cœur, & à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraſte : & l'on peut dire que comme ſes Caractères par mille choſes extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ſes actions, ſes paroles & ſes démarches, apprennent quel eſt ſon fond, & font remonter juſques à la ſource de ſon déreglement; tout au contraire les nouveaux Caractères déployant d'abord les penſées, les ſentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foibleſſes, font que l'on prévoit aiſément tout ce qu'ils ſont capables de dire ou de faire; & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuſes ou frivoles dont leur vie eſt toute remplie.

Il faut avouer que ſur les titres de ces deux Ouvrages, l'embarras s'eſt

trouvé presque égal.... Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard des titres des Caractères de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même tems selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François, mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de Rhetorique ; & chez Théophraste, c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier Chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différens pour exprimer des choses qui le sont aussi, & que nous ne saurions guères rendre que par un seul mot : cette

cètte pauvreté embarraſſe. En effet, l'on remarque dans cet Ouvrage Grec trois eſpèces d'avarice, deux ſortes d'importuns, des flatteurs de deux maniéres, & autant de grands parleurs, de ſorte que les Caractères de ces perſonnes ſemblent rentrer les uns dans les autres au déſavantage du titre : ils ne ſont pas auſſi toujours ſuivis & parfaitement conformes, parce que Théophraſte emporté quelquefois par le deſſein qu'il a de faire des portraits, ſe trouve déterminé à ces changemens, par le caractère & les mœurs du perſonnage qu'il peint, ou dont il fait la ſatyre.

Les définitions qui ſont au commencement de chaque Chapitre, ont eu leurs difficultés : elles ſont courtes & conciſes dans Théophraſte, ſelon la force du Grec & le ſtyle d'Ariſtote qui lui en a fourni les premiéres idées : on les a étendues dans la Traduction pour les rendre intelligibles. Il ſe lit auſſi dans ce Traité, des phraſes qui ne ſont pas achevées, & qui forment un ſens imparfait, auquel il a été facile de ſuppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quel-

ques endroits tout à-fait interrompus ; & qui pouvoient recevoir diverses applications ; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin, comme cet Ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, & qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exemt de le charger de longues & curieuses Observations ou de doctes Commentaires, qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites Notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, & douter un moment du sens de Théophraste.

LES
CARACTERES
DE
THEOPHRASTE.
TRADUITS DU GREC.

AVANT-PROPOS.

J'Ai admiré ſouvent, & j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque ſérieuſe réflexion que je faſſe, pourquoi toute la Gréce étant placée ſous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevés de la (*a*) même maniére, il ſe trouve néanmoins ſi peu de reſſemblance dans leurs mœurs. Puis donc,

(*a*) Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

donc, mon cher Policlès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai aſſez vêcu pour connoître les hommes; que j'ai vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes ſortes de perſonnes, & de divers temperamens, & que je me ſuis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices (1); il ſemble que j'ai dû marquer (*b*) les Caractères des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en général; mais même de toucher ce qui eſt perſonnel, & ce que pluſieurs d'entr'eux paroiſſent avoir de plus familier. J'eſpere, mon cher Policlès, que cet Ouvrage ſera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modeles qu'ils pourront ſuivre; il leur apprendra

(1) Le Traducteur ſe feroit exprimé plus nettement, à mon avis, s'il eût dit: *J'ai cru devoir marquer les Caractères des uns & des autres, & ne pas me contenter de peindre les Grecs, en général, mais toucher auſſi ce qui eſt perſonnel*, &c. Ὑπέλαβον δεῖν συγγράψαι ἃ ἑκάτεροι αὐτῶν ἐπιτηδεύουσιν ἐν τῷ βίῳ.

(*b*) Théophraſte avoit deſſein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

prendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiére : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, & d'examiner avec attention, si la vérité se trouve dans mes paroles; & sans faire une plus longue Préface, je parlerai d'abord de la *Dissimulation*, je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé; je décrirai ses mœurs, & je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

CHAPITRE. I.

De la Dissimulation.

LA (a) dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de compo- CHAP. I.

(a) L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *Ironie*.

composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette maniére ; il aborde ses ennemis, leur parle, & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement & en leur présence (1) ceux à qui

(1) *Ceux à qui il dresse de secretes embûches.* La Bruyere suit ici *Casaubon*, l'un des plus judicieux & des plus savans Commentateurs des Caractères de Théophraste. Selon *Duport*, qui étoit Professeur en Grec dans l'Université de Cambridge sous le régne de Charles I. & qui composa sur le même Ouvrage, de longues & savantes Dissertations que Needham a enfin communiquées au Public en 1712, il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : *Le Dissimulé loue ouvertement & en leur présence* ceux dont il déchire la réputation en leur absence : *Coram laudat præsentes & in os, quos clàm absentes suggillat, insectatur, & reprehendit.* Ce Savant croit que l'opposition entre louer un homme en sa présence, & le noircir en son absence, peut contribuer à autoriser ce sens-là. Mais l'explication de Casaubon me paroît préférable, parce qu'elle donne une idée plus forte & plus naturelle de l'imposteur, qui fait le sujet de ce Chapitre. Pour l'antithèse, on sait que les Ecrivains judicieux ne la cherchent jamais ; & que s'ils l'emploient, ce n'est que lorsqu'elle se présente naturellement, sans farder, ou affoiblir leur pensée.

qui il dreſſe de ſecretes embûches, & il s'afflige avec eux, s'il leur eſt arrivé quelque diſgrace. Il ſemble pardonner les diſcours offenſans que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choſes que l'on aura dites contre ſa réputation ; & il emploie les paroles les plus flatteuſes pour adoucir ceux qui ſe plaignent de lui, & qui ſont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empreſſement, il feint des affaires, & il lui dit de revenir une autre fois. Il cache ſoigneuſement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibére. Il ne parle point indifféremment, il a ſes raiſons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il eſt arrivé à la Ville fort tard, & quelquefois qu'il eſt languiſſant, ou qu'il a une mauvaiſe ſanté. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (*b*) de ſa part à une ſomme que ſes amis conſentent de lui prêter, qu'il ne vend rien,

(*b*) Cette ſorte de contribution étoit fréquente à Athènes, & autoriſée par les Loix.

CHAP. I.

rien, qu'il ne s'eſt jamais vû ſi dénué d'argent, pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoi qu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas apperçu les choſes où il vient de jetter les yeux, ou s'il eſt (2) convenu d'un fait, de ne s'en plus ſouvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires, que cette ſeule réponſe, *j'y penſerai.* Il ſait de certaines choſes, il en ignore d'autres : il eſt ſaiſi d'admiration : d'autres fois il aura penſé

(2) S'il s'agit ici, comme le prétend Caſaubon, d'un accord, d'un pacte que l'Impoſteur avoit fait actuellement, il faudroit traduire, *& après avoir fait un accord*, il feint *de ne s'en plus ſouvenir.* La Bruyere n'auroit peut-être pas mal fait de ſuivre cette idée : mais ſon explication, plus vague & plus générale que celle de Caſaubon, échappera du moins à la critique de ceux qui croyent qu'ici le terme de l'Original [ὁμολογεῖν] ſignifie ſimplement *reconnoître, avouer*; car dire de l'Impoſteur dont parle Théophraſte, qu'il eſt convenu d'un fait, c'eſt dire qu'il en a reconnu la vérité, qu'il a *avoué* que ce fait étoit alors tel qu'on le lui repréſentoit.

ſé comme vous ſur cet évenement, & cela ſelon ſes différens intérêts. Son langage le plus ordinaire eſt celui-ci : *Je n'en crois rien, je ne comprens pas que cela puiſſe être, je ne ſai où j'en ſuis*, ou bien, *il me ſemble que je ne ſuis pas moi-même ;* & enſuite, *ce n'eſt pas ainſi qu'il me l'a fait entendre : voilà une choſe merveilleuſe, & qui paſſe toute créance : contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou me perſuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité?* Paroles doubles & artificieuſes, dont il faut ſe défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces maniéres d'agir ne partent point d'une ame ſimple & droite, mais d'une mauvaiſe volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aſpics eſt moins à craindre.

CHAPITRE II.

De la Flatterie.

LA flatterie eſt un commerce honteux qui n'eſt utile qu'au flatteur. Si un flatteur ſe promene avec quelqu'un dans la place : Remarquez-vous, lui

CHAP. II.

dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous ? Cela n'arrive qu'à vous seul : hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tarissoit point sur vos louanges; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du (*a*) Portique; & comme par la suite du discours, l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la Ville, tous d'une commune voix vous nommérent, & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre & de le souffler à terre : si par hasard le vent a fait voler quelques (*b*) petites pailles sur votre barbe, ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; & vous souriant (1), il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes (2) blan-

(*a*) Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses Disciples, de rendez-vous pour leurs disputes; ils en furent appellés Stoïciens : car *Stoa*, mot Grec, signifie Portique.

(*b*) Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

(1) Ἐπιγελάσας.

(2) blanchi depuis deux jours que je ne

(2) Ce que le Flatteur dit ici, n'eſt qu'une méchante plaiſanterie, plus capable de piquer que de divertir celui à qui elle eſt adreſſée, ſi c'étoit un homme âgé, comme l'a cru Caſaubon. Mais ſi le Flatteur parle à un jeune homme, comme la Bruyere le ſuppoſe, ce qu'il lui dit, devient une eſpèce de compliment, très inſipide, à la vérité, mais qui cependant peut n'être pas déſagréable à celui qui en eſt l'objet : car comme il ne lui parle de cheveux blancs que *par alluſion à la nuance que de petites pailles ont fait dans ſes cheveux*, s'il ajoûte immédiatement après ; *Voilà encore pour un homme de votre âge aſſez de cheveux noirs ;* c'eſt pour lui dire, en continuant de plaiſanter ſur le même ton, qu'il ne lui reſte plus de cheveux blancs, après ceux qu'il vient de lui ôter ; & pour lui inſinuer en même tems qu'il eſt plus éloigné d'avoir des cheveux blancs qu'il ne l'étoit effectivement : Flatterie qui ne déplairoit pas à un jeune homme qui feroit ſur le point de n'être plus jeune. Voilà, je penſe, ce qui a fait dire à la Bruyere dans une petite Note, que le Flatteur de Théophraſte *parle ici à un jeune homme*. Du reſte, ſi j'ai mal pris ſa penſée, il me ſemble qu'une telle mépriſe eſt auſſi pardonnable que celle de la Bruyere, ſi tant eſt que lui-même ne ſoit pas entré exactement dans la penſée du Flatteur de Théophraſte, lequel faiſant métier de dire à tout moment & à tout propos quelque choſe d'agréable à ceux dont il veut gagner les bonnes graces, doit les regaler fort ſouvent de complimens

Chap. II.

ne vous ai pas vû ; & il ajoûte, voilà encore pour un homme de votre âge (*c*) aſſez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impoſe ſilence à tous ceux qui ſe trouvent préſens, & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a ceſſé de parler, il ſe récrie : cela eſt dit le mieux du monde, rien n'eſt plus heureuſement rencontré. D'autres fois s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaiſe plaiſanterie ; & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à ſa bouche l'un des bouts de ſon manteau, comme s'il ne pouvoit ſe

plimens fades & impertinens, qui examinés à la rigueur, ne ſignifient rien. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, l'idée que Théophraſte a voulu nous en donner, lorſqu'il ſuppoſe qu'à l'occaſion de quelques pailles que le vent à fait voler ſur les cheveux de ſon ami, il lui dit, en ſouriant : *Il eſt merveilleux combien vous êtes blanchi, depuis deux jours que je ne vous ai pas vû.* Car comment expliquer ce *ſoûrire*, & la penſée extravagante qui l'accompagne ? N'eſt-il pas viſible que qui voudroit trouver du ſens à tout cela, ſe rendroit très-ridicule lui-même ?

(*c*) Il parle à un jeune homme.

ſe contenir, & qu'il voulût s'empêcher d'éclater, & s'il l'accompagne lorſqu'il marche par la Ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans ſon chemin, de s'arrêter juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé. Il achete des fruits, & les porte chez un Citoyen, il les donne à ſes enfans en ſa préſence, il les baiſe, il les careſſe; voilà, dit il, de jolis enfans, & dignes d'un tel pere: s'il ſort de ſa maiſon, il le ſuit: s'il entre dans une boutique pour eſſayer des ſouliers, il lui dit: Votre pied eſt mieux fait que cela. Il l'accompagne enſuite chez ſes amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maiſon, & leur dit: Un tel me ſuit, & vient vous rendre viſite; & retournant ſur ſes pas: *Je vous ai annoncé*, dit-il, *& l'on ſe fait un grand honneur de vous recevoir*. Le flatteur ſe met à tout ſans héſiter, & ſe mêle des choſes les plus viles, & qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il eſt invité à ſouper, il eſt le premier des conviés à louer le vin: aſſis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répéte ſouvent: En vérité vous faites une chere délicate; & montrant aux autres l'un des

CHAP. II.

des mets qu'il ſouleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand: il a ſoin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empreſſe de le mieux couvrir: il lui parle ſans ceſſe à l'oreille, & ſi quelqu'un de la Compagnie l'interroge, il lui répond négligemment & ſans le regarder, n'ayant des yeux que pour un ſeul. Il ne faut pas croire qu'au Théâtre, il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les diſtribue, pour les porter à ſa place, & l'y faire aſſeoir plus mollement. J'ai dû dire auſſi qu'avant qu'il ſorte de ſa maiſon, il en loue l'architecture, ſe récrie ſur toutes choſes, dit que les jardins ſont bien plantés; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il ſoit extrêmement flatté, il eſt touché de voir combien il lui reſſemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au haſard; mais il rapporte toutes ſes paroles & toutes ſes actions au deſſein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquerir ſes bonnes graces.

CHAPITRE III.

De l'Impertinent, ou *du diseur de rien.*

LA sotte envie de discourir, vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans réflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûe, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matiére, l'entretient de sa femme, & lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le tems présent, & soutient que les hommes qui vivent présentement, ne valent point leurs peres: de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la Ville: il dit qu'au Printems où commencent les Bacchanales (*a*), la

CHAP. III.

(*a*) Premiéres Bacchanales qui se célébroient dans la Ville.

Chap. III. la mer devient navigable, qu'un peu de pluye feroit utile aux biens de la terre, & feroit efperer une bonne recolte; qu'il cultivera fon champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le fiécle eft dur, & qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu, que c'eft Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cérès (*b*) à la Fête des Myftères: il lui demande combien de colomnes foutiennent le Théâtre de la Mufique, quel eft le quantiéme du mois: il lui dit qu'il a eu la veille une indigeftion: & fi cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui; il annoncera comme une chofe nouvelle, que les (*c*) Myftères fe célébrent dans le mois d'Août, les *Apaturies* (*d*) au mois d'Octobre; & à la cam-

(*b*) Les Myftères de Cérès fe célébroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

(*c*) Fête de Cérès. Voyez ci-deffus.

(*d*) En François, *la Fête des tromperies*; elle fe faifoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce Chapitre.

campagne dans le mois de Décembre, les Bacchanales (*e*). Il n'y a avec de ſi grands cauſeurs qu'un parti à prendre, qui eſt de fuir, ſi l'on veut du moins éviter la fièvre : Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne ſavent pas diſcerner votre loiſir, ni le tems de vos affaires. CHAP. III.

(*e*) Secondes Bacchanales qui ſe célébroient en hyver à la campagne.

CHAPITRE IV.

De la Ruſticité.

IL ſemble que la ruſticité n'eſt autre choſe qu'une ignorance groſſiére des bienſéances. L'on voit en effet des gens ruſtiques & ſans réflexion, ſortir un jour de Médecine (*a*), & ſe trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde ; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thim ou de CHAP. IV.

(*a*) Le Texte Grec nomme une certaine drogue, qui rendoit l'haleine fort mauvaiſe le jour qu'on l'avoit priſe.

de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux ; être chauſſés large & groſſiérement ; parler haut, & ne pouvoir ſe réduire à un ton de voix modéré ; ne ſe pas fier à leurs amis ſur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domeſtiques, juſques à rendre compte à leurs moindres valets, de ce qui aura été dit dans une Aſſemblée publique. On les voit aſſis, leur robe relevée juſqu'aux genoux & d'une maniére indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître ſurpris des choſes les plus extraordinaires, que l'on rencontre ſur les chemins ; mais ſi c'eſt un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent & ne ſe laſſent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuiſine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande taſſe de vin pur ; ils ſe cachent pour cela de leur ſervante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, & entrent (1) dans

(1) Dans cet endroit, l'Original eſt défectueux. Ce que Caſaubon a ſuppléé fait un ſens

dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (*b*) de charrues qu'ils ont dans leurs étables : heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de piéces qu'ils croyent légéres, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit, d'une charrue, d'un sac, d'une faulx, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustenciles. Et lorsqu'ils marchent par la Ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ?

CHAP. IV.

sens un peu différent de celui que vous voyez ici.

(*b*) Des bœufs.

ſalé ? Les fourrures ſe vendent-elles bien ? N'eſt-ce pas aujourd'hui que les jeux (*c*) nous ramenent une nouvelle Lune ? D'autres fois ne ſachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont ſe faire raſer, & qu'ils ne ſortent que pour cela. Ce ſont ces mêmes perſonnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs ſouliers, qui ſe trouvant tous portés devant la boutique d'Archias (*d*), achetent eux-mêmes des viandes ſalées, & les rapportent à la main en pleine rue.

(*c*) Cela eſt dit ruſtiquement ; un autre diroit que la nouvelle Lune ramene les Jeux : & d'ailleurs c'eſt comme ſi le jour de Pâques quelqu'un diſoit, n'eſt-ce pas aujourd'hui Pâques ?

(*d*) Fameux Marchand de chairs ſalées ; nourriture ordinaire du peuple.

CHA-

CHAPITRE V.

Du Complaiſant (*a*).

Chap. V.

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'eſt une maniére de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui eſt vertueux & honnête, que ce qui eſt agréable. Celui qui a cette paſſion, d'auſſi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le ſalue en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire ſur les moindres choſes, le retient avec ſes deux mains de peur qu'il ne lui échappe; & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empreſſement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en ſépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choiſit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui ſoit plus favorable qu'à ſon

(*a*) Ou de l'envie de plaire.

CHAP. V.

ſon adverſaire : comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'eſt dans cette vûe que pour ſe concilier tous les Etrangers qui ſont dans la Ville, il leur trouve plus de raiſon & d'équité, que dans ſes Concitoyens. S'il eſt prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié, où ſont ſes enfans; & dès qu'ils paroiſſent, il ſe récrie ſur la reſſemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figues ne ſe reſſemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baiſe, & les ayant fait aſſeoir à ſes deux côtés, il badine avec eux : A qui eſt, dit-il, la petite bouteille? A qui eſt la jolie coignée (*b*)? Il les prend enſuite ſur lui, & les laiſſe dormir ſur ſon eſtomac, quoiqu'il en ſoit incommodé (1). Celui enfin qui veut plaire, ſe

(*b*) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

(1) Caſaubon croit que le reſte de ce Chapitre, depuis ces mots, *celui enfin qui veut plaire*, &c. appartient à un Caractère différent de celui par où Théophraſte a commencé le Chapitre, & que tous les traits de ce dernier Caractère ont été tranſportés ici par la mépriſe de quelque Copiſte. Ce n'eſt dans le fond qu'une

ſe fait raſer ſouvent, a un fort grand ſoin de ſes dents, change tous les jours d'habits,

qu'une conjecture, ſur laquelle ce ſavant homme ne veut pas compter abſolument, quelque vraiſemblable qu'il la trouve d'abord. Elle a paru ſi peu certaine à la Bruyere, qu'il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce ſilence pourroit bien déplaire à quelques Critiques : mais je ne vois pas qu'on ait aucun droit de s'en plaindre, ſur-tout après ce que la Bruyere a déclaré ſi poſitivement dans ſa Préface ſur les Caractères de Théophraſte ; que *comme cet Ouvrage n'eſt qu'une ſimple inſtruction ſur les mœurs des hommes, & qu'il viſe moins à les rendre ſavans qu'à les rendre ſages, il s'étoit trouvé exempt de le charger de longues & curieuſes obſervations, ou de doctes Commentaires.* Un Anglois, qui en 1718. a mis au jour en ſa Langue une Traduction, ou plutôt une Paraphraſe très-licentieuſe des Caractères de Théophraſte, a ſi fort goûté ce raiſonnement, qu'il va juſqu'à déſapprouver le peu de petites Notes que la Bruyere a faites, pour expliquer certains endroits de ſa Traduction qui pouvoient faire de la peine à quelques-uns de ſes Lecteurs. Le moyen de contenter les Critiques, pour l'ordinaire d'un goût tout oppoſé, comme les trois convives d'Horace !

Poſcentes vario multùm diverſa palato,

Ce que l'un rejette, l'autre le demande ; & ce qui plaît aux uns, paroît déteſtable aux autres.

d'habits, & les quitte presque tous neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des (*c*) Comptoirs des Banquiers ; & dans les Ecoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (*d*) ; & au Théâtre les jours de Spectacle, que dans les meilleures places & tout proche des Préteurs. Ces gens encore n'achettent jamais rien pour eux, mais ils envoyent à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette ; & ils prennent soin que toute la Ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses

Quid dem ? Quid non dem ? renuis quod tu, jubet alter.
Quod petis, id sanè est invisum acidumque duobus.
Lib. II. Epist. II. v. 62, 63, 64.

(*c*) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la Ville.

(*d*) Pour être connus d'eux, & en être regardés, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des (*e*) Satyres qu'ils savent nourrir, des Pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de Chévre, des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arêne propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promenent par la Ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes (*f*), des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son Art indifféremment: ils se trouvent présens à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder: A qui croyez vous qu'appartienne une si belle maison & cette arêne si commode? Vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la Ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

(*e*) Une espece de Singes.

(*f*) Une sorte de Philosophes vains & interessés.

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin.

CHAP. VI.

UN Coquin eſt celui à qui les choſes les plus honteuſes ne coûtent rien à dire, ou à faire, qui jure volontiers, & fait des ſermens en Juſtice autant que l'on lui en demande, qui eſt perdu de réputation, que l'on outrage impunément, qui eſt un chicaneur de profeſſion, un effronté, & qui ſe mêle de toutes ſortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (*a*) ſans maſque dans une danſe comique, & même ſans être ivre, mais de ſang froid il ſe diſtingue dans la danſe (*b*) la plus obſcéne par les poſtures les plus indécentes : c'eſt lui qui dans ces lieux où l'on voit des preſtiges (*c*), s'ingere de recueillir l'argent de chacun des Spec-

(*a*) Sur le Théâtre avec des farceurs.

(*b*) Cette danſe la plus déréglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y ſervoit d'une corde pour faire des poſtures.

(*c*) Choſes fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

Spectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrés par billets, croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout lui est propre. S'il a une mere, il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la Ville dans une prison sa demeure ordinaire, & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contens de les avoir vûs, se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter : mais ces effrontés continuent de parler; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il

s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se delivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boëte (*d*) dans leur sein, & une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils Praticiens à qui ils prêtent à usure, retirer chaque jour une obole & demie de chaque dragme (*e*), fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi (1) en bonne chere tout le profit

(*d*) Une petite boëte de cuivre fort légere où les Plaideurs mettoient leurs titres & les piéces de leur procès.

(*e*) Une obole étoit la sixiéme partie d'une dragme.

(1) Ce n'est point là le sens que Casaubon & Duport ont donné à ce passage. Selon ces deux savans Commentateurs, l'Impudent que Théophraste nous caractérise ici, va chaque jour

profit qu'ils tirent de cette espece de trafic.

CHAP. VI.

jour recueillant çà & là l'intérêt sordide de ce qu'il prête à de vils Praticiens ; & pour ne pas perdre du tems à serrer cet argent dans une bourse, il le met dans sa bouche. Casaubon prouve fort clairement qu'à Athènes, les petits Marchands en détail avoient accoutumé de mettre dans la bouche les petites piéces de monnoie qu'ils recevoient au marché, & sur-tout quand ils étoient entourés d'acheteurs. *C'est*, dit-il, *sur cette coutume inconnue aux premiers Interprétes de Théophraste, qu'est fondée l'explication de ce passage*, de laquelle il s'applaudit extrêmement comme d'une découverte qui avoit échappé à tous les Interprétes avant lui. La Bruyere a vû tout cela, mais ne l'ayant pas trouvé si propre à déterminer le sens de ce passage, il fait dire à Théophraste, que son Impudent retire chaque jour une obole & demie de chaque dragme qu'il a prêtée à de vils Praticiens ; & que parcourant ensuite les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il consume en bonne chere tout le profit qu'il retire de cette espece de trafic. La Bruyere a cru sans doute qu'il n'étoit pas naturel, que Théophraste introduisant d'abord cet Impudent qui recueille chaque jour le sordide intérêt qu'il exige de ses créanciers, & lui faisant immédiatement après, parcourir les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il s'avisât après cela de parler encore des chetifs intérêts que cet Impudent recueilloit chaque

CHAP. VI. trafic. En un mot, ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir dans les Marchés & dans les Boutiques.

jour, pour avoir occasion de dire qu'il mettoit cet argent dans sa bouche à mesure qu'il le recevoit. Mais que la Bruyere se soit trompé ou non, l'on voit toujours par là, que bien éloigné de suivre aveuglément les Traducteurs & les Commentateurs de Théophraste, il a examiné l'Original avec soin, qu'il a consideré & pesé la force & la liaison des paroles de son Auteur, afin d'en pénétrer le sens, & de l'exprimer distinctement en François.

CHAPITRE VII.

Du grand Parleur (a).

CHAP. VII. CE que quelques-uns appellent *babil*, est proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira

(a) Ou du *babil*.

dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit ; j'ai tout sû, & si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout : & si cet autre continue de parler, vous avez déja dit cela, songez, poursuit-il, à ne rien oublier ; fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres ; & ensuite, mais que veux je dire ? Ah j'oubliois une chose ! Oui, c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui parle, de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, & les met en fuite. De-là il entre (*b*) dans les Ecoles publiques

(*b*) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une Loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au tems de Théophraste.

CHAP. VII.

bliques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui ci se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison. Si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une Assemblée de Ville, il court dans le même tems le divulger. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse (1) bataille *(c)* qui s'est donnée sous le gou-

(1) Tout ce que la Bruyere étale après Casaubon pour prouver, que par cette bataille il faut entendre la fameuse Bataille d'Arbelles, quoiqu'elle fût arrivée un an avant qu'Aristophon eût été Gouverneur d'Athènes, n'est pas fort convaincant : car enfin Théophraste assure positivement que la Bataille sur laquelle son *Babillard* aime si fort à s'étendre, se donna sous le gouvernement d'Aristophon. La Bruyere auroit peut être mieux fait de s'en tenir à ce que dit * *Jacques Paumier de Grentemesnil*, qu'il s'agit ici de la Bataille qui se donna entre ceux de Lacédémone sous la con-

* *Jacobi Palmerii à Grentemesnil Exercitationes* ad Theophrasti de Ethicis Characteribus librum, pag. 610.

gouvernement de l'Orateur Ariſto-phon, CHAP. VII.

conduite du Roi Agis, & les Macédoniens commandés par Antipater, laquelle arriva juſtement dans le tems qu'Ariſtophon étoit Archonte d'Athènes, comme le témoigne Diodore de Sicile, *Liv.* 17. & Plutarque dans la *Vie de Demoſthène*... C'étoit un ſujet fort propre à exercer la langue du Babillard caractériſé par Théophraſte, cette Bataille ayant été ſi funeſte aux Grecs, qu'on peut dire que leur Liberté expira avec Agis, & les cinq mille trois cens cinquante Lacédémoniens qui y perdirent la vie. Du reſte pour le détail de cette Bataille, Grentemeſnil nous renvoie à Quinte-Curce, *Liv.* 6. Le renvoi eſt très-juſte : mais à l'égard du tems auquel elle ſe donna, ſi l'on s'en rapportoit auſſi à cet Hiſtorien, ce ne ſauroit être celle dont parle ici Théophraſte : car ſelon Quinte Curce, la guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacédémone & les Macédoniens, fut terminée par cette Bataille avant que Darius eût été défait à la Bataille d'Arbelles, c'eſt à-dire, un ou deux ans avant qu'Ariſtophon fût Archonte d'Athènes. *Hic fuit exitus belli*, dit-il, *quòd repentè ortum, priùs tamen finitum eſt, quàm Darium Alexander apud Arbella ſuperaret.*

(c) C'eſt-àdire ſur la Bataille d'Arbelles & la victoire d'Alexandre, ſuivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes, lorſqu'Ariſtophon célébre Orateur étoit premier Magiſtrat.

Chap. VII.

phon, comme ſur le combat (*d*) célébre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens ſous la conduite de Lyſandre. Il raconte une autre fois quels applaudiſſemens a eu le diſcours qu'il a fait dans le public, en répéte une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne ſe reſſouvient d'un ſeul mot qu'il aura dit. Un grand cauſeur en un mot, s'il eſt ſur les Tribunaux, ne laiſſe pas la liberté de juger : il ne permet pas que l'on mange à table ; & s'il ſe trouve au Théâtre, il empéche non-ſeulement d'entendre, mais même de voir les Acteurs. On lui fait avouer ingénuëment qu'il ne lui eſt pas poſſible de ſe taire, qu'il faut que ſa langue ſe remue dans ſon palais comme le poiſſon dans l'eau ; & que quand on l'accuſeroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : auſſi écoute-t-il froidement, toutes les railleries

(*d*) Il étoit plus ancien que la Bataille d'Arbelles, mais trivial & ſû de tout le peuple.

leries que l'on fait de lui ſur ce ſujet ; & juſques à ſes propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au ſommeil, faites-nous, lui diſent ils, un conte qui acheve de nous endormir.

CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Du débit des Nouvelles.

UN Nouvelliſte ou un conteur de fables, eſt un homme qui arrange, ſelon ſon caprice, des diſcours & des faits remplis de fauſſetés ; qui lors qu'il rencontre l'un de ſes amis, compoſe ſon viſage, & lui ſouriant : D'où venez-vous ainſi, lui dit-il ? Que nous direz-vous de bon ? N'y a-t-il rien de nouveau ? Et continuant de l'interroger, quoi donc n'y a-t-il aucune nouvelle ? Cependant il y a des choſes étonnantes à raconter : & ſans lui donner le loiſir de lui répondre, que dites-vous donc, pourſuit-il, n'avez-vous rien entendu par la Ville ? Je vois bien que vous ne ſavez rien, &

CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

& que je vais vous regaler de grandes nouveautés. Alors ou c'eſt un ſoldat, ou le fils d'Aſtée le Joueur (*a*) de flute, ou Lycon l'Ingenieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'Armée, de qui il ſait toutes choſes, car il allégue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obſcurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fauſſeté : il aſſure donc que ces perſonnes lui ont dit, que le (*b*) Roi & (*c*) Polyſpercon ont gagné la bataille, & que Caſſandre leur ennemi eſt tombé (*d*) vif entre leurs mains. Et lorſque quelqu'un lui dit : Mais en vérité cela eſt-il croyable ? Il lui réplique, que cette nouvelle ſe crie & ſe répand par toute la Ville, que tous s'accordent à dire la même choſe, que c'eſt tout ce qui ſe raconte du combat, & qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute, qu'il

(*a*) L'uſage de la flute très-ancien dans les Troupes.

(*b*) Aridée frere d'Alexandre le Grand.

(*c*) Capitaine du même Alexandre.

(*d*) C'étoit un faux bruit ; & Caſſandre fils d'Antipater diſputant à Aridée & à Polyſpercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage ſur eux.

qu'il a lû cet événement ſur le viſage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magiſtrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vû & qui lui a tout dit. Enſuite interrompant le fil de ſa narration : Que penſez-vous de ce ſuccès, demande-t-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Caſſandre, malheureux Prince, s'écrie-t-il d'une manière touchante ! Voyez ce que c'eſt que la fortune, car enfin Caſſandre étoit puiſſant, & il avoit avec lui de grandes forces : ce que je vous dis, pourſuit-il, eſt un ſecret qu'il faut garder pour vous ſeul, pendant qu'il court par toute la Ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diſeurs de nouvelles me donnent de l'admiration ; & que je ne conçois pas quelle eſt la fin qu'ils ſe propoſent : car pour ne rien dire de la baſſeſſe qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puiſſent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il eſt arrivé à quelques-uns de ſe laiſſer voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne ſongeoient qu'à raſſembler

CHAP. VIII. bler autour d'eux une foule de peuple, & à lui conter des nouvelles : quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le (*e*) Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appellée : enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une Ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la Boutique, quel est le Portique, quel est l'endroit d'un Marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

(*e*) Voyez le Chap. II. *De la Flatterie.*

CHAPITRE IX.

De l'Effronterie causée par l'avarice.

CHAP. IX. POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûe d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté,

té, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déja, & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger (*a*) religieusement chez soi une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis; & là à table, à la vûe de tout le monde, il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, *tenez* (1), *mon ami*, lui dit-il, *faites bonne chere*. Il va lui-même au Marché acheter (*b*) des

(*a*) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le Chap. XII. *Du contre-tems*.

(1) *Saumaise* par le changement d'une lettre met ici le nom propre du Valet. La conjecture est heureuse : mais comme elle n'est autorisée par aucun Manuscrit, on peut fort bien s'en tenir à l'explication de la Bruyere qui revient au même compte, car vû ce qui précéde, il est évident que par ces mots, *mon ami*, l'effronté désigne expressément son valet; ce qui suffit pour l'intelligence de ce passage.

(*b*) Comme le menu peuple qui achetoit son soupé chez les Chaircuitiers.

CHAP. IX.

des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure compoſition du Marchand, il le fait reſſouvenir qu'il lui a autrefois rendu ſervice. Il fait enſuite peſer ces viandes, & il en entaſſe le plus qu'il peut : s'il en eſt empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : ſi elle peut tout contenir, il eſt ſatisfait, ſinon il ramaſſe ſur la table des morceaux de rebut, comme pour ſe dédommager, ſourit, & s'en va. Une autre fois ſur l'argent qu'il aura reçu de quelques Etrangers pour leur louer des places au Théâtre, il trouve le ſecret d'avoir ſa place franche du Spectacle, & d'y envoyer le lendemain ſes enfans, & leur Précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, & demande hardiment au premier venu une choſe qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maiſon étrangére, il emprunte juſques à l'orge & à la paille, ençore faut-il que celui qui les lui prête, faſſe les frais de les faire porter juſques chez lui. Cet effronté en un mot, entre ſans payer dans un Bain Public, & là en

préſence

préſence du Baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vaſe qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui eſt remplie d'eau (*c*), ſe la répand ſur tout le corps: *Me voilà lavé*, ajoute-t-il, *autant que j'en ai beſoin, & ſans avoir obligation à perſonne*, remet ſa robe, & diſparoît. Chap. IX.

(*c*) Les plus pauvres ſe lavoient ainſi pour payer moins.

CHAPITRE X.

De l'Epargne ſordide.

CETTE Eſpece d'avarice eſt dans les hommes une paſſion de vouloir ménager les plus petites choſes ſans aucune fin honnête. C'eſt dans cet eſprit que quelques-uns recevant (1) tous les mois le loyer de leur maiſon, Chap. X.

(1) Le ſavant Caſaubon confeſſe ingénuëment qu'il n'a jamais pû ſe ſatisfaire ſur le ſens de ce Paſſage. Il en donne deux ou trois explications différentes; & celle qu'il a inſérée dans ſa Traduction, paroît la moins conforme

CHAP. X. son, ne négligent pas d'aller eux-mêmes

forme aux paroles de l'Original. Pour celle que nous donne ici la Bruyere, vous la trouverez dans le Commentaire de Casaubon, qui dit expressément qu'un des Caractères du *Pince-maille* décrit dans ce Chapitre, c'est qu'il va lui-même chez son Débiteur pour se faire payer la moitié d'une obole, dûe d'*un reste* de payement qui lui doit être fait chaque mois ; ce qui, ajoute-t-il, peut être entendu, ou de l'intérêt d'un certain Capital, ou d'un louage de maison, *de mercede conductæ domûs.* C'est ce dernier sens qu'a suivi la Bruyere. Selon Duport, il s'agit ici d'un intérêt payable tous les mois, pour une somme qui souvent ne devoit être rendue que dans un an : & quoique cet intérêt ne revînt qu'à la moitié d'une obole par mois, * l'avare de Théophraste alloit l'exiger lui-même le propre jour de l'écheance. Enfin, le dernier Traducteur Anglois † des Caractères de Théophraste, encherissant sur Casaubon & Duport, fait dire à Theophraste, que *cet avare ne manque jamais d'aller chez ses débiteurs pour exiger l'intérêt de ce qu'il leur a prêté, quelque petit qu'il soit, même avant que cet intérêt soit entiérement*

* *Hanc ille tantulam pro usurâ summulam non dubitabat ventitans ipse domum debitoris sui poscere, & ad diem exigere; quæ nota est summæ μικρολογίας, & infirmarum sordium.* Jac. Duporti *in Theoph. Char.* Prælectiones, *pag.* 349.

† Sa traduction a paru pour la premiére fois en 1725.

mes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier payement qu'on leur a fait : que d'autres faiſant l'effort de donner à manger chez eux, ne ſont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce ſont eux encore dont la portion des prémices (*a*) des viandes que l'on envoie ſur l'autel de Diane, eſt toujours la plus petite. Ils apprécient les choſes au-deſſous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille ſe pré-

CHAP. X.

rement dû. Il fonde cette explication ſur le ſens de ces mots, ἐν τῷ μηνὶ, qui, ſelon lui, ne ſignifient pas *chaque mois*, mais *dans le mois*, *avant la fin du mois*, c'eſt-à-dire, avant l'échéance du payement. J'avois cru d'abord qu'on pouvoit fort bien les prendre dans ce ſens-là : mais après y avoir mieux penſé, je trouve l'explication de ce nouveau Critique tout-à-fait inſoutenable. Car comment concevoir que l'Avare de Théophraſte pût *exiger conſtamment* de ſes débiteurs l'intérêt d'un argent prêté, avant que cet intérêt lui fût actuellement dû, l'uſage & la Loi s'oppoſant directement à une telle exaction ?

(*a*) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

prévaloir, ils lui ſoutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laiſſé tomber un pot de terre, ou caſſé par malheur quelque vaſe d'argile, ils lui déduiſent cette perte ſur ſa nourriture : mais ſi leurs femmes ont perdu ſeulement un denier, il faut alors renverſer toute une maiſon, déranger les lits, tranſporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lorſqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique choſe en vûe, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'eſt permis à perſonne de cueillir une figue dans leur jardin, de paſſer au travers de leur champ, de ramaſſer une petite branche de palmier, ou quelques olives qui ſeront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours ſe promener ſur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent ſi l'on n'y a rien changé, & ſi elles ſont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'eſt qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne ſont que des perſonnes du peuple, ils

ne feignent point de leur faire servir un simple hachis ; & on les a vûs souvent aller eux-mêmes au Marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre farine, ni même du (*b*) cumin, de la (*c*) marjolaine, des gâteaux (*d*) pour l'Autel, du coton, de la laine ; car ces petis détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassetes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits : les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre : ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchauf-

CHAP. X.

(*b*) Une sorte d'herbe.

(*c*) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim & le laurier.

(*d*) Faits de farine & de miel, & qui servoient aux Sacrifices.

CHAP. X.

chauffent vers le (*e*) milieu du jour pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins (*f*).

(*e*) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

(*f*) C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craye, comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossieres, étoit celui qui coûtoit le moins.

CHA-

CHAPITRE XI.

De l'Impudent, ou *de celui qui ne rougit de rien.*

L'IMPUDENT est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniére deshonnête : qui se plaît à battre des mains au Théâtre lorsque tout le monde se taît, ou y sifler les Acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos, pendant que toute l'Assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête, & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de

CHAP. XI.

fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la Place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque Plaideur, il l'aborde, le raille & le félicite sur une cause importante qu'il vient de (1) perdre. Il va lui-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant, d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la Boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là

(1) Dans toutes les Editions qui me sont tombées entre les mains, je trouve ici, au lieu de *perdre*, le mot *plaider*: faute visible qui doit être mise sur le compte de l'Imprimeur, ou qui ne peut avoir échappé à la Bruyere, que par pure inadvertance : car rien n'est plus nettement & plus simplement exprimé que cet endroit dans le Grec : Καὶ ἡττωμένῳ τὴν μεγάλην δίκην, ἀπιόντι ἀπὸ τοῦ δικαστηρίου προσελθεῖν καὶ συνησθῆναι : ce qui signifie traduit litteralement : *Et quelqu'un venant du Palais où il a perdu un grand procès, l'Impudent court à lui pour prendre part à sa joye.*

là (*a*) annoncer qu'il va faire un grand repas, & s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, & lorsque l'on paye pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle, & quand (*b*) l'Architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres Citoyens en Ambassade, il laisse chez soi la somme que le Public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, & emprunte de l'argent de ses Collégues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux, au-delà de ce qu'il en peut porter, & de lui retrancher cependant son ordinaire; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les Villes des présens aux Ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'ache-

(*a*) Il y avoit des gens fainéans & désoccupés qui s'assembloient dans leurs Boutiques.

(*b*) L'Architecte qui avoit bâti l'Amphithéâtre, & à qui la République donnoit le louage des places en payement.

CHAP. XI.

m'achetez toujours, dit il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent, la plus petite piéce de monnoie, qu'ils auront ramassée dans les ruës ; & il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot (*c*) *Mercure est commun.* Il fait pis, il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par dessous s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en pyramide ; & quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut...... (*d*). De même s'il paye à quelqu'un trente mines (*e*) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes (*f*) dont

(*c*) Proverbe Grec qui revient à notre *Je retiens part.*

(*d*) Quelque chose manque ici dans le texte.

(*e*) *Mine* se doit prendre ici pour une piéce de monnoie.

(*f*) *Dragmes*, petites piéces de monnoie, dont il falloit cent à Athènes pour faire une Mine.

dont il profite : mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une (*g*) Tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée. CHAP. XI.

(*g*) Athènes étoit partagée en plusieurs Tribus. Voyez le Chap. XXVIII. *De la Médisance.*

CHAPITRE XII.

Du Contre-tems.

CETTE ignorance du tems & de l'occasion, est une maniére d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes : qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fiévre : qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le CHAP. XII.

prie néanmoins de répondre pour lui : qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger : qui prend le tems des nôces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes : qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, & qui n'aspirent qu'à se reposer : fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue, de se lever au milieu d'une Assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens, & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, & qui le savent mieux que lui : souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la Ville doive faire un festin (*a*) après avoir sacrifié, il va lui deman-

(*a*) Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-tems de demander sa part prématurément, & lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

demander une portion des viandes qu'il a préparées : Une autre fois s'il voit qu'un Maître châtie devant lui son esclave : *J'ai perdu*, dit-il, *un des miens dans une pareille occasion, je le fis fouetter, il se désespera, & s'alla pendre.* Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder (1), s'ils l'ont

CHAP. XII.

(1) Il y a dans l'Original, à le traduire tout uniment, *assistant à un Jugement arbitral.* * La question est de savoir si Théophraste a voulu dire par là, que son homme, si sujet à faire des contre-tems, assiste à ce Jugement comme arbitre lui-même, ou bien par hazard. Selon Casaubon & la Bruyere, il s'y trouve *en qualité d'Arbitre*; & Duport croit qu'il n'y assiste que *par accident*, & que, s'il eût été choisi pour arbitre, Théophraste se seroit servi d'une autre expression †, usitée en pareil cas. Mais comme il ne s'agit ici que d'un trait lancé en passant, & non d'une action positive & juridique dont il faille détailler toutes les circonstances en forme, & dans le stile du Barreau, peut être qu'une expression un peu négligée a meilleure grace, qu'une autre plus formelle, & qu'il faudroit nécessairement employer devant une Cour de Justice. Quoi qu'il

* Παρὼν δίαιτῃ.

† Ἐπιτετραμμένος τὴν δίαιταν, c'est-à-dire, *chargé d'un Jugement arbitral.*

CHAP. XII. l'ont fait arbitre de leur différend. C'eſt encore une action qui lui convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas pour danſer (*b*) un homme qui eſt de ſang froid, & qui n'a bû que modérément.

qu'il en ſoit de cette Queſtion, purement grammaticale, & ſur laquelle je n'ai garde de rien décider, il eſt toujours certain, que l'homme de Théophraſte qui ſe trouvant à un Jugement d'Arbitres, commet de nouveau deux perſonnes qui veulent s'accommoder, eſt à peu près également bien caractériſé, ſoit qu'il ait été choiſi lui-même pour Arbitre, ou que *par accident* il aſſiſte au Jugement des Arbitres qui ont été nommés pour terminer ce différend.

(*b*) Cela ne ſe faiſoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorſque les tables étoient enlevées.

CHAPITRE XIII.

De l'air empreſſé.

CHAP. XIII. IL ſemble que le trop grand empreſſement eſt une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ſes paroles & par toute ſa con-

conduite. Les maniéres d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'éve-nement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, & dont il ne sauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une Assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister longtems sur une légere circonstance pour être ensuite de l'avis des autres, de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire, d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une maniére à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issue, venir vers son Général, & lui demander quand il doit ranger son Armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain : une autre fois s'approcher de son pere; ma mere, lui dit il mysterieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Médecin a défendu

CHAP. XIII. défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, & le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la Ville, il s'ingere de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celui de son mari, de son pere, de sa mere, son pays, son origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la (a) vertu.* S'il est quelquefois obligé de jurer devant des Juges qui exigent son serment : *Ce n'est pas*, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, *la premiere fois que cela m'est arrivé.*

(*a*) Formule d'Epitaphe.

CHAPITRE XIV.

De la Stupidité.

CHAP. XIV. LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire, à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroî-

paroître dans un jour preſcrit devant ſes Juges pour ſe défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entiérement, & part pour la campagne. Il s'endort à un ſpectacle, & il ne ſe réveille que long-tems après qu'il eſt fini, & que le peuple s'eſt retiré. Après s'être rempli de viandes le ſoir, il ſe leve la nuit pour une indigeſtion, va dans la rue ſe ſoulager, où il eſt mordu d'un chien du voiſinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis lui-même dans quelqu'endroit, où ſouvent il ne peut le retrouver. Lorſqu'on l'avertit de la mort de l'un de ſes amis afin qu'il aſſiſte à ſes funérailles, il s'attriſte, il pleure, il ſe déſeſpere; & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoûte-t-il, ou une pareille ſottiſe. Cette précaution qu'ont les perſonnes ſages de ne pas donner ſans témoin *(a)* de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ſes débiteurs. On le voit quereller ſon valet

(a) Les témoins étoient fort en uſage chez les Grecs, dans les payemens & dans tous les Actes.

let dans le plus grand froid de l'hyver pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le tems d'une pluye (1) incommode, & dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du Ciel est une chose délicieuse : & si on lui demande par hazard combien il a vû emporter de morts (*b*) par la porte sacrée : *Autant*, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, *que je voudrois que vous & moi en puissions avoir.*

(1) Ici le Texte est visiblement corrompu. A l'égard du supplément que la Bruyere a imaginé, il ne le donne sans doute que pour remplir ce vuide, en attendant qu'on découvre la pensée de Théophraste par le secours de quelque bon Manuscrit, sans quoi l'on ne pourra jamais la trouver, ou du moins être assuré de l'avoir trouvée.

(*b*) Pour être enterrés hors de la Ville, suivant la Loi de Solon.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la Brutalité.

LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos maniéres d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ? Il vous répond durement, ne me rompez point la tête ; si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas : mais il dit fiérement à celui qui la marchande, qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoyent leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité : si leurs priéres, dit-il, vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, & que ce n'est pas un présent du Ciel. Il est inexorable à celui

celui qui ſans deſſein l'aura pouſſé légerement, ou lui aura marché ſur le pied, c'eſt une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere choſe qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'eſt qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver enſuite, & le lui donne de mauvaiſe grace, ajoûtant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de ſe heurter à une pierre qu'il rencontre en ſon chemin, ſans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre perſonne; & ſi l'on différe un moment à ſe rendre au lieu dont on eſt convenu avec lui, il ſe retire. Il ſe diſtingue toujours par une grande ſingularité : il ne veut ni chanter à ſon tour, ni réciter (*a*) dans un repas, ni même danſer avec les autres. En un mot, on ne le voit guéres dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des ſacrifices.

(*a*) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes, & danſoient enſemble après le repas. Voyez le Chap. XII. *du Contre-tems*.

CHA-

CHAPITRE XVI.

De la Superſtition.

LA ſuperſtition ſemble n'être autre choſe qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme ſuperſtitieux après avoir lavé ſes mains, s'être purifié avec de l'eau (*a*) luſtrale, ſort du Temple, & ſe promene une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans ſa bouche. S'il voit une belete, il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait paſſé avant lui par le même endroit que cet animal a traverſé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais préſage. En quelque endroit de ſa maiſon qu'il ait apperçu un ſerpent, il ne differé

(*a*) Une eau où l'on avoit éteint un tiſon ardent pris ſur l'Autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudiere à la porte du Temple : l'on s'en lavoit ſoi-même, où l'on s'en faiſoit laver par les Prêtres.

différe pas d'y élever un Autel : & dès qu'il remarque dans les carrefours, de ces pierres, que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles, & les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au Devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une piéce : mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une avanture si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, & s'en défait. Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche : & lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les Interprétes des songes, les Devins & les Augures, pour savoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour se faire initier (*b*) dans ses Mysteres :

(*b*) Instruire de ses Mysteres.

teres : il y mene ſa femme, ou ſi elle s'en excuſe par d'autres ſoins, il y fait conduire ſes enfans par une nourrice. Lorſqu'il marche par la Ville, il ne manque gueres de ſe laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui ſont dans les Places : quelquefois il a recours à des Prêtreſſes qui le purifient d'une autre maniére, en liant & étendant autour de ſon corps un petit chien, ou de la (*c*) ſquille. Enfin s'il voit un homme (1) frappé d'épilepſie, ſaiſi d'horreur il crache dans ſon propre ſein comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.

(*c*) Eſpece d'oignon marin.

(1) Il y a dans l'Original, s'il voit un homme *hors du ſens*, ou frappé d'épilepſie, Μαινόμενόν τε ἰδὼν ἢ ἐπίληπτον. C'eſt une omiſſion du Traducteur, ou peut-être de l'Imprimeur. La même omiſſion ſe trouve dans une Traduction Angloiſe (qui a été imprimée à Londres en 1718, & dont jai parlé ci-deſſus, Chap. V. dans la note (1) *Caſaubon croit que*, &c.) dont l'Auteur ſeroit bien fâché qu'on le ſoupçonnât d'avoir traduit Théophraſte d'après le François de la Bruyere.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De l'Esprit chagrin.

CHAP. XVII. L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souvienne d'envoyer (*a*) un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciment que le reproche d'avoir été oublié : *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleux, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincere, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluye, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas com-

(*a*) Ç'a été la coutume des Juifs & d'autres Peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

commencé plutôt. Si le hazard lui fait voir une bourſe dans ſon chemin, il s'incline : il y a des gens, ajoûte-t-il, qui ont du bonheur, pour moi je n'ai jamais eu celui de trouver un tréſor. Une autre fois ayant envie d'un eſclave, il prie inſtamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix ; & dès que celui-ci vaincu par ſes importunités le lui a vendu, il ſe repent de l'avoir acheté : *Ne ſuis-je pas trompé*, demande-t-il, *& exigeroit-on ſi peu d'une choſe qui ſeroit ſans défauts ?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires ſur la naiſſance d'un fils, & ſur l'augmentation de ſa famille ; ajoûtez, leur dit-il, pour ne rien oublier, ſur ce que mon bien eſt diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ſes Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix ſur ſon adverſaire, ſe plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de ſa cauſe : ou lorſque ſes amis ont fait enſemble une certaine ſomme pour le ſecourir dans un beſoin preſſant, ſi quelqu'un l'en félicite, & le convie à mieux eſperer

de

CHAP. XVII. de la fortune : Comment, lui répond-il, puis-je être ſenſible à la moindre joie, quand je penſe que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoiſſance de leur bienfait ?

CHAPITRE XVIII.

De la Défiance.

CHAP. XVIII. L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde eſt capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au Marché l'un de ſes domeſtiques pour y acheter des proviſions, il le fait ſuivre par un autre qui doit lui rapporter fidélement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent ſur ſoi dans un voyage, il le calcule à chaque ſtade (*a*) qu'il fait, pour voir s'il a ſon compte. Une autre fois étant couché avec ſa femme, il lui demande ſi elle a remarqué

(*a*) Six cens pas.

marqué que ſon coffre fort fût bien fermé, ſi ſa caſſette eſt toujours ſcellée, & ſi on a eu ſoin de bien fermer la porte du veſtibule; & bien qu'elle aſſure que tout eſt en bon état, l'inquiétude le prend, il ſe leve du lit, va en chemiſe & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans ſa chambre, viſiter lui-même tous les endroits de ſa maiſon, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec lui des témoins quand il va demander ſes arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ſes débiteurs de lui dénier ſa dette. Ce n'eſt point chez le foulon qui paſſe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre ſa robe, mais chez celui qui conſent de ne point la recevoir ſans donner caution. Si quelqu'un ſe hazarde de lui emprunter quelques vaſes *(b)*, il les lui refuſe ſouvent, ou s'il les accorde, il ne les laiſſe pas enlever qu'ils ne ſoient peſés : il fait ſuivre celui qui les emporte, & envoie dès le lendemain prier

(*b*) D'or ou d'argent.

CHAP. XVIII.

prier qu'on les lui renvoie (*c*). A-t il un esclave (1) qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la Ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vûe il ne lui échappât & ne prît la fuite. A un homme qui emportant de chez lui, quelque chose que ce soit, lui diroit, estimez cela, & mettez le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires, que celle de courir après son argent.

(*c*) Ce qui se lit entre les deux lettres (*b*) (*c*) n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interprêtes

(1) Dans le Grec, il y a simplement, *A-t-il un esclave qui l'accompagne*, &c. Τὸν παῖδα δὲ ἀκολουθοῦντα κελεύειν, *&c.* La circonstance que le Traducteur a trouvé bon d'ajouter, ne gâte rien ici : elle contribue au contraire à relever le Caractère. Peut-être même que la Bruyere a cru que le mot παῖς emportoit l'idée qu'il y attache en cet endroit. C'est du moins dans ce sens-là que le mot παῖς se trouve souvent employé par les plus excellens Ecrivains, tels que *Platon*, *Xenophon*, &c.

CHA-

CHAPITRE XIX.

D'un vilain homme.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lépre, avec des ongles longs & mal propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son ayeul y étoient sujets. Il a aux jambes des ulceres. On lui voit aux mains des poireaux & d'autres saletés qu'il néglige de faire guérir : ou s'il pense à y rémedier, c'est lorsque le mal aigri par le tems, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles & par tout le corps, comme une bête fauve : il a les dents noires, rongées, & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il crache ou il se mouche en mangeant, il Chap. XIX.

CHAP. XIX.

parle la bouche pleine, fait en buvant des choſes contre la bienſéance. Il ne ſe ſert jamais au bain que d'une huile qui ſent mauvais, & ne paroît guéres dans une Aſſemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il eſt obligé d'accompagner ſa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choſes de mauvais augure (*a*) : Une autre fois dans le Temple & en faiſant des libations (*b*), il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vaſe ; & il rira enſuite de cette avanture, comme s'il avoit fait quelque choſe de merveilleux. Un homme ſi extraordinaire ne ſait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il ſuit d'une voix déſagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuye de la ſymphonie, &

(*a*) Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées, même par hazard, par ceux qui venoient conſulter les Devins & les Augures ; prier ou ſacrifier dans les Temples.

(*b*) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les ſacrifices.

& demande ſi elle ne doit pas bientôt finir. Enfin ſi étant aſſis à table, il veut cracher, c'eſt juſtement ſur celui qui eſt derriere lui pour lui donner à boire.

CHAPITRE XX.

D'un homme incommode.

CE qu'on appelle un fâcheux, eſt celui qui ſans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laiſſe pas de l'embarraſſer beaucoup; qui entrant dans la chambre de ſon ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains diſcours; qui ſe trouvant ſur le bord de la mer, ſur le point qu'un homme eſt prêt de partir & de monter dans ſon vaiſſeau, l'arrête ſans nul beſoin, l'engage inſenſiblement à ſe promener avec lui ſur le rivage; qui arrachant un petit enfant du ſein de ſa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque choſe qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le careſſe, & lui parle d'une voix

CHAP. XX. contrefaite ; qui choiſit le tems du repas, & que le potage eſt ſur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il eſt allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ſes déjections ; qui devant toute une aſſemblée s'aviſe de demander à ſa mere quel jour elle a accouché de lui ; qui ne ſachant que dire, apprend que l'eau de ſa cîterne eſt fraîche, qu'il croît dans ſon jardin de bonnes légumes, ou que ſa maiſon eſt ouverte à tout le monde comme une hôtellerie ; qui s'empreſſe de faire connoître à ſes hôtes un paraſite (*a*) qu'il a chez lui, qui l'invite à table à ſe mettre en bonne humeur, & à réjouir la compagnie.

(*a*) Mot Grec qui ſignifie celui qui ne mange que chez autrui.

CHAPITRE XXI.

De la ſotte vanité.

LA ſotte vanité ſemble être une paſſion inquiéte de ſe faire valoir par les plus petites choſes, ou de chercher dans les ſujets les plus frivoles, du nom & de la diſtinction. Ainſi un homme vain, s'il ſe trouve à un repas, affecte toujours de s'aſſeoir proche de celui qui l'a convié. Il conſacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; & dès qu'il eſt parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes (*a*), lui coupe les cheveux, & les dépoſe dans le Temple comme un monument d'un Vœu ſolemnel qu'il a accompli. Il aime à ſe faire ſuivre par un More. S'il

CHAP. XXI.

(*a*) Le peuple d'Athènes ou les perſonnes plus modeſtes ſe contentoient d'aſſembler leurs parens, de couper en leur préſence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les conſacrer enſuite à Hercule, ou à quelqu'autre Divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

CHAP. XXI.

S'il fait un payement, il affecte que ce soit dans une monnoie toute neuve, & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il se fait reserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûe de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres Citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la Place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malthe* (*b*). Il consacre (1) un Anneau à Esculape, qu'il

(*b*) Cette Isle portoit de petits chiens fort estimés.

(1) Suivant cette traduction, c'est l'Anneau consacré à Esculape, qu'on use à force d'y pendre des Couronnes; & si nous en croyons Needham, on n'use pas l'Anneau, mais la Statue d'Esculape. Comme cette question n'est d'aucune importance en elle-même, j'aurois

qu'il uſe à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il ſe parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faſte tout le tems de ſa Magiſtrature ; & ſortant de charge il rend compte au Chap. XXI.

rois négligé d'en parler, ſi le dernier Traducteur Anglois des *Caractères de Théophraſte*, qui s'eſt déclaré pour l'explication de Needham, n'eût rejetté celle de la Bruyere d'une maniére inſultante. Pour empêcher qu'on ne ſe laiſſât prévenir par les airs trop déciſifs de ce nouveau Critique, je me contentai d'abord de dire, que les paroles de l'Original admettant également les deux explications, je ne voyois pas qu'on eût droit d'en rejetter une abſolument, à moins qu'on ne pût établir l'autre ſur de bonnes preuves, ce que perſonne n'avoit encore fait, à mon avis. Je le penſois alors naïvement ainſi. Mais ayant depuis examiné plus exactement le paſſage de Théophraſte avec un Savant de *Strasbourg*, il m'a fait voir que la Bruyere a très-bien rendu les paroles de l'Original, & qu'il ne ſemble pas qu'on puiſſe leur donner un autre ſens. Je me diſpenſerai de le prouver en forme, de peur d'effaroucher les gens par une Note toute hériſſée de Grec, parce qu'à préſent il nous importe fort peu de ſavoir, ſi l'impertinent dont parle Théophraſte ſurchargeoit de Couronnes de fleurs l'Anneau qu'il avoit conſacré à Eſculape, ou bien, la Statue d'Eſculape lui-même.

CHAP. XXI. au peuple avec oſtentation des ſacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'Aſſemblée du peuple : *Nous pouvons*, dit-il, *vous aſſurer, ô Athéniens, que pendant le tems de notre gouvernement nous avons ſacrifié à Cybèle, & que nous lui avons rendu des honneurs tels que le mérite de nous la mere des Dieux : eſperez donc toutes choſes heureuſes de cette Déeſſe.* Après avoir parlé ainſi, il ſe retire dans ſa maiſon, où il fait un long récit à ſa femme de la maniére dont tout lui a réuſſi au delà même de ſes ſouhaits.

CHAPITRE XXII.

De l'Avarice.

CHAP. XXII. CE vice eſt dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépenſe. Si un tel homme a remporté le prix de la (*a*) Tragédie, il conſacre à Bac-

(*a*) Qu'il a faite ou récitée.

Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois ; & il fait graver ſon nom ſur un préſent ſi magnifique. Quelquefois dans les tems difficiles, le peuple eſt obligé de s'aſſembler pour régler une contribution capable de ſubvenir aux beſoins de la République : alors il ſe leve & garde le ſilence (*b*), ou le plus ſouvent il fend la preſſe & ſe retire. Lorſqu'il marie ſa fille, & qu'il ſacrifie ſelon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties (*c*) ſeules qui doivent être brûlées ſur l'Autel, il réſerve les autres pour les vendre ; & comme il manque de domeſtiques pour ſervir à table & être chargés du ſoin des nôces, il loue des gens pour tout le tems de la fête, qui ſe nourriſſent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine ſomme. S'il eſt Capitaine de Galere, voulant ménager ſon lit, il ſe contente de coucher indifféremment avec les autres ſur de la natte qu'il emprunte de

(*b*) Ceux qui vouloient donner, ſe levoient & offroient une ſomme : ceux qui ne vouloient rien donner, ſe levoient & ſe taiſoient.

(*c*) C'étoit les cuiſſes & les inteſtins.

CHAP. XXII.

de ſon Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme ſordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes ſortes d'herbes, & les porter hardiment dans ſon ſein & ſous ſa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une ſeconde pour ſortir, il eſt obligé de garder la chambre. Il ſait éviter dans la Place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander (*d*) comme aux autres quelque ſecours : il ſe détourne de lui, il reprend le chemin de ſa maiſon. Il ne donne point de ſervantes à ſa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la Ville toutes les fois qu'elle ſort. Enfin ne penſez pas que ce ſoit un autre que lui qui balaye le matin ſa chambre, qui faſſe ſon lit, & le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau uſé, ſale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il eſt obligé d'aller tenir ſa place dans quelque Aſſemblée.

(*d*) Par forme de contribution. Voyez le I. Chap. *de la Diſſimulation*, & le XVII. *de l'Eſprit chagrin.*

CHA-

CHAPITRE XXIII.

De l'Oſtentation.

JE n'eſtime pas que l'on puiſſe donner une idée plus juſte de l'Oſtentation, qu'en diſant que c'eſt dans l'homme une paſſion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée (*a*), où les Marchands étalent, & où ſe trouve un plus grand nombre d'étrangers : il entre en matiére avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent ſur la mer, il diſcourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenſes qu'il y a à eſperer pour ceux qui y entrent, & de ceux ſur-tout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve ſur ſon chemin, lui fait compagnie, & lui dit bientôt qu'il a ſervi ſous Alexandre, quels beaux vaſes & tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Aſie, quels excellens ouvriers s'y ren-

(*a*) Port à Athènes fort célébre.

CHAP. XXIII.

rencontrent; & combien ceux de l'Europe leur ſont inférieurs (*b*). Il ſe vante dans une autre occaſion, d'une Lettre qu'il a reçue d'Antipater (*c*), qui apprend que lui troiſiéme eſt entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les Magiſtrats lui ayent permis tels tranſports (*d*) de bois qu'il lui plairoit ſans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu uſer de ce privilége. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a diſtribué aux pauvres Citoyens d'Athènes juſques à la ſomme de cinq talens (*e*) : & s'il

(*b*) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Gréce.

(*c*) L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille régna quelque tems dans la Macédoine.

(*d*) Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprès, & tout autre bois propre à conſtruire des vaiſſeaux étoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le tranſport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

(*e*) *Un talent Attique* dont il s'agit, valoit ſoixante mines Attiques, *une mine*, cent dragmes, *une dragme*, ſix oboles. Le talent Attique valoit quelques ſix cens écus de notre monnoie.

s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'eſt pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largeſſes; & quoiqu'il monte à plus de ſix cens perſonnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir ſupputé les ſommes particuliéres qu'il a données à chacun d'eux, il ſe trouve qu'il en réſulte le double de ce qu'il penſoit, & que dix talens y ſont employés, ſans compter, pourſuit-il, les Galeres que j'ai armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & ſans récompenſe. Cet homme faſtueux va chez un fameux Marchand de chevaux, fait ſortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ſes offres, comme s'il vouloit les acheter: De même il viſite les foires les plus célébres, entre ſous les tentes des Marchands, ſe fait déployer une riche robe, & qui vaut juſqu'à deux talens; & il ſort en querellant ſon valet de ce qu'il oſe le ſuivre ſans porter (*f*) de l'or ſur lui pour les

(*f*) Coutume des Anciens.

Chap. XXIII. les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'est une maison de famille, & qu'il a héritée de son pere; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire (*g*) chez lui.

(*g*) Par droit d'hospitalité.

CHAPITRE XXIV.

De l'Orgueil.

Chap. XXIV. Il faut définir l'Orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier & superbe, n'écoute pas celui qui l'aborde dans la Place pour lui parler de quelque affaire : mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque tems, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vûe de tout

tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier : de même au lieu d'expédier ſur le champ des Marchands ou des Ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de ſon lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la Ville la tête baiſſée, ſans daigner parler à perſonne de ceux qui vont & viennent. S'il ſe familiariſe quelquefois juſques à inviter ſes amis à un repas, il prétexte des raiſons pour ne pas ſe mettre à table & manger avec eux, & il charge ſes principaux domeſtiques du ſoin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre viſite à perſonne, ſans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des ſiens pour avertir (*a*) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorſqu'il mange ou qu'il ſe (*b*) parfume. Il ne ſe donne pas la peine de régler lui-même des parties : mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter,

(*a*) Voyez le Chap. II. *De la Flatterie.*
(*b*) Avec des huiles de ſenteur.

CHAP. XXIV. ter, & les paſſer à compte. Il ne ſait point écrire dans une Lettre : *Je vous prie de me faire ce plaiſir*, ou *de me rendre ce ſervice* : Mais, *J'entens que cela ſoit ainſi : J'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle choſe : Je ne veux pas que l'affaire ſe paſſe autrement : Faites ce que je vous dis promptement, & ſans différer.* Voilà ſon ſtyle.

CHAPITRE XXV.

De la peur, ou *du défaut de courage.*

CHAP. XXV. CETTE crainte eſt un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui céde en vûe du péril vrai ou imaginaire ; & l'homme timide eſt celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être ſur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'eſt le débris de quelques vaiſſeaux qui ont fait naufrage ſur cette côte : auſſi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec ſoin ſi tous ceux qui navigent avec lui ſont (*a*) ini-

(*a*) initiés. S'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, & si les (*b*) Dieux sont propices : après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se deshabille & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nâge ; & après cette précaution, il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expédition militaire

(*a*) Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire, instruire des Mysteres de quelque Divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le Chap. XVI. *De la Superstition.*

(*b*) Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les Augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant & le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

taire où il s'eſt engagé, entend dire que les ennemis ſont proches, il appelle ſes compagnons de guerre, obſerve leur contenance ſur ce bruit qui court, leur dit qu'il eſt ſans fondement, & que les coureurs n'ont pu diſcerner, ſi ce qu'ils ont découvert à la campagne ſont amis ou ennemis: mais ſi l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a vû lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent paru tomber à ſes pieds, alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ſes armes, il court les querir dans ſa tente, où il cache ſon épée ſous le chevet de ſon lit, & emploie beaucoup de tems à la chercher, pendant que d'un autre côté ſon valet va par ſes ordres ſavoir des nouvelles des ennemis, obſerve quelle route ils ont priſe, & où en ſont les affaires: & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout ſanglant d'une bleſſure qu'il a reçûe, il accourt vers lui, le conſole & l'encourage, étanche le ſang qui coule de ſa playe, chaſſe les mouches qui l'importunent, ne lui

refuſe

refuse aucun secours, & se mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade qu'il ne perd pas de vûe, il entend la trompette qui sonne la charge. Ah, dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur, qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la playe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami: il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même pays; & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniére il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans sa tente.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Des Grands d'une République.

CHAP. XXVI.

LA plus grande paſſion de ceux qui ont les premiéres places dans un Etat populaire, n'eſt pas le deſir du gain ou de l'accroiſſement de leurs revenus, mais une impatience de s'aggrandir, & de ſe fonder, s'il ſe pouvoit, une ſouveraine puiſſance ſur celle du Peuple. S'il s'eſt aſſemblé pour délibérer à qui des Citoyens il donnera la commiſſion d'aider de ſes ſoins le premier Magiſtrat dans la conduite d'une fête ou d'un ſpectacle, cet homme ambitieux, & tel que je viens de le définir, ſe leve, demande cet emploi, & proteſte que nul autre ne peut ſi bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de pluſieurs; & de tous les vers d'Homere, il n'a retenu que celui-ci.

(1) *Les peuples ſont heureux, quand un ſeul les gouverne.*

Son

(1) Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔςω, Εἷς βασιλεύς.

Iliad. L. 2. v. 204, 205.

Son langage le plus ordinaire eſt tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne, tenons enſemble un Conſeil particulier où le Peuple ne ſoit point admis, eſſayons méme de lui fermer le chemin à la Magiſtrature. Et s'il ſe laiſſe prévenir contre une perſonne de condition privée, de qui il croye avoir reçu quelque injure : *Cela*, dit-il, *ne ſe peut ſouffrir ; & il faut que lui ou moi abandonnions la Ville.* Vous le voyez ſe promener dans la Place ſur le milieu du jour avec des ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre, repouſſer fiérement ceux qui ſe trouvent ſur ſes pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la Ville eſt un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des Plaideurs, ni ſupporter plus long-tems les longueurs, les crieries & les menſonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de ſe trouver aſſis dans une Aſſemblée publique ou ſur les Tribunaux auprès d'un homme mal habillé, ſale, & qui dégoûte ; & qu'il n'y a pas un ſeul de ces Orateurs dévoués au peuple, qui

ne

CHAP. XXVI. ne lui ſoit inſupportable. Il ajoute que c'eſt (*a*) Theſée qu'on peut appeller le premier Auteur de tous ces maux ; & il fait de pareils diſcours aux Etrangers qui arrivent dans la Ville (1), comme à ceux avec qui il ſympatiſe de mœurs & de ſentimens.

(*a*) Theſée avoit jetté les fondemens de la République d'Athènes en établiſſant l'égalité entre les Citoyens.

(1) C'eſt-àdire, *auſſi bien qu'à ceux d'entre ſes Citoyens avec qui il ſympatiſe de mœurs & de ſentimens*, Καὶ τῶν πολιτῶν τοὺς ὁμοτρόπους, ou comme veut Caſaubon, ὁμοιοτρόπους. Si c'eſt-là ce que la Bruyere a voulu dire, il ne l'a pas exprimé ſi clairement que Théophraſte.

CHAPITRE XXVII.

D'une tardive Inſtruction.

CHAP. XXVII. IL s'agit de décrire quelques inconvéniens où tombent ceux qui ayant mépriſé dans leur jeuneſſe les Sciences & les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé, par un travail ſouvent inutile. Ainſi un vieillard de 60 ans s'aviſe

vise d'apprendre des vers par cœur, & de les réciter (*a*) à table dans un festin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniment des armes, & quel est l'usage à la guerre, de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & lui faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme (*b*) de bois, tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des fléches, vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain,

(*a*) Voyez le Chap. XV. *De la Brutalité.*

(*b*) Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

CHAP. XXVII. bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & il s'agite d'une maniére ridicule.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médisance.

CHAP. XXVIII. JE définis ainsi la Médisance : une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles : & pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelqu'autre, & que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : son pere, dit-il, s'appelloit Sosie (*a*), que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce tems & reçu dans l'une des (*b*) Tribus de la Ville : pour sa

(*a*) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

(*b*) Le Peuple d'Athènes étoit partagé en diverses Tribus.

fa mere, c'étoit une noble (*c*) Thracienne, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plûpart d'une ancienne noblesse : celui-ci né de si honnêtes gens est un scélérat, qui ne mérite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins (*d*) les jeunes gens au passage, & qui, pour ainsi dire, les enlevent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il releve la conversation : Je suis, lui dit-il, de votre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! Y a-t-il un plus grand fripon & des maniéres plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense

(*c*) Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

(*d*) Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se mêloient d'infames commerces.

dépenſe de chaque repas ? Trois oboles (*e*) & rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Décembre, il l'oblige de ſe laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent ſe leve & ſe retire, il parle de lui preſque dans les mêmes termes : nul de ſes plus familiers n'eſt épargné : les morts (*f*) mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un aſyle contre ſa mauvaiſe langue.

(*e*) Il y avoit au-deſſous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

(*f*) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une Loi de Solon leur Légiſlateur.

LES
CARACTERES
OU
LES MŒURS
DE CE SIECLE.

Admonere voluimus, non mordere: prodesse, non lædere: consulere moribus hominum, non officere. Eras.....

LES

CARACTERES

OU

LES MŒURS

DE CE SIECLE.

JE rends au Public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matiére de cet Ouvrage, il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la Vérité dont je suis capable, & qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'aprés nature ; & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on

doit ſe propoſer en écrivant, & le ſuccès auſſi que l'on doit moins ſe promettre. Mais comme les hommes ne ſe dégoûtent point du vice, il ne faut pas auſſi ſe laſſer de le leur reprocher: ils ſeroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de cenſeurs ou de critiques; c'eſt ce qui fait que l'on prêche, & que l'on écrit. L'Orateur & l'Ecrivain ne ſauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis, mais ils devroient rougir d'eux-mêmes, s'ils n'avoient cherché par leurs diſcours ou par leurs écrits que des éloges: outre que l'approbation la plus ſûre & la moins équivoque eſt le changement de mœurs & la réformation de ceux qui les liſent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'inſtruction; & s'il arrive que l'on plaiſe, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, ſi cela ſert à inſinuer & à faire recevoir les vérités qui doivent inſtruire: quand donc il s'eſt gliſſé dans un Livre quelques penſées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles ſemblent y être admiſes pour la variété, pour délaſ-

ſer

ſer l'eſprit, pour le rendre plus préſent & plus attentif à ce qui va ſuivre, à moins que d'ailleurs elles ne ſoient ſenſibles, familiéres, inſtructives, accommodées au ſimple peuple, qu'il n'eſt pas permis de négliger, le Lecteur peut les condamner, & l'Auteur les doit proſcrire : voilà la régle. Il y en a une autre, & que j'ai intérêt que l'on veuille ſuivre, qui eſt de ne pas perdre mon titre de vûe, & de penſer toujours, & dans toute la lecture de cet Ouvrage, que ce ſont les Caractères ou les Mœurs de ce ſiécle que je décris : car bien que je les tire ſouvent de la Cour de France, & des hommes de ma Nation, on ne peut pas néanmoins les reſtraindre à une ſeule Cour, ni les renfermer en un ſeul Pays, ſans que mon Livre ne perde beaucoup de ſon étendue & de ſon utilité, ne s'écarte du plan que je me ſuis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raiſons qui entrent dans l'ordre des Chapitres, & dans une certaine ſuite inſenſible des réflexions qui les compoſent. Après cette précaution ſi néceſſaire, & dont on pénétre aſſez les conſéquences, je

crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application & toute censure, contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnés. Il faut savoir lire, & ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû, & ni plus ni moins que ce qu'on a lû; & si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions qu'un Auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfére du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zéle de la Vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. XC. & avant la cinquiéme édition, entre l'impatience de donner à mon Livre plus de rondeur & une meilleure forme, par de nouveaux Caractères, & la crainte de faire dire à quelques-uns, ne finiront-ils point ces Caractères, & ne verrons-nous jamais autre chose de cet Ecrivain? Des gens sages me disoient d'une part, la matiére est solide, utile, agréable, inépui-

inépuiſable, vivez long-tems, & traitez-la ſans interruption pendant que vous vivez : que pourriez-vous faire de mieux ? Il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puiſſent vous fournir un volume. D'autres avec beaucoup de raiſon me faiſoient redouter les caprices de la multitude & la légereté du Public, de qui j'ai néanmoins de ſi grands ſujets d'être content ; & ne manquoient pas de me ſuggerer que perſonne preſque depuis trente années ne liſant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuſer, de nouveaux chapitres & un nouveau titre, que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce tems, de Livres froids & ennuyeux, d'un mauvais ſtyle & de nulle reſſource, ſans régles & ſans la moindre juſteſſe, contraires aux mœurs & aux bienſéances, écrits avec précipitation, & lûs de même, ſeulement par leur nouveauté ; & que ſi je ne ſavois qu'augmenter un Livre raiſonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me repoſer. Je pris alors quelque choſe de ces deux avis ſi oppoſés, & je

gardai un temperament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déja groſſi du double la premiere édition de mon Ouvrage : mais afin que le Public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour paſſer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât ſous ſes yeux ce qu'il avoit ſeulement envie de lire, je pris ſoin de lui déſigner cette ſeconde augmentation par une mar-
* ((*)) que * particuliére : je crus auſſi qu'il ne ſeroit pas inutile de lui diſtinguer la premiere augmentation par une
* (*) autre * marque plus ſimple, qui ſervît à lui montrer le progrés de mes Caractères, & à aider ſon choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pouvoit craindre que ce progrés n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promeſſe ſincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que ſi quelqu'un m'accuſe d'avoir manqué à ma parole, en inſérant dans les trois éditions qui ont ſuivi, un aſſez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les ancien-

nes par la ſuppreſſion entiére de ces différences, qui ſe voyent par apoſtille, j'ai moins penſé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laiſſer peut-être un Ouvrage de Mœurs plus complet, plus fini & plus régulier, à la poſtérité. Ce ne ſont point au reſte des maximes que j'aye voulu écrire : elles ſont comme des Loix dans la Morale ; & j'avoue que je n'ai ni aſſez d'autorité, ni aſſez de génie, pour faire le Légiſlateur. Je ſai même que j'aurois péché contre l'uſage des maximes, qui veut qu'à la maniére des Oracles elles ſoient courtes & conciſes. Quelques-unes de ces remarques le ſont, quelques autres ſont plus étendues : on penſe les choſes d'une maniére différente, & on les explique par un tour auſſi tout différent, par une ſentence, par un raiſonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une ſimple comparaiſon, par un fait tout entier, par un ſeul trait, par une deſcription, par une peinture : de-là procéde la longueur ou la briéveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maxi-
mes

mes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.

CHA-

CHAPITRE I.

Des Ouvrages de l'Esprit.

TOut est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les Mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.

* Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût & à nos sentimens : c'est une trop grande entreprise.

* C'est un métier que de faire un Livre comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être Auteur. Un Magistrat alloit par son mérite à la premiere dignité, il étoit homme délié & pratic dans les affaires, il a fait imprimer un Ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire

faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'eſt déja acquis.

* Un Ouvrage ſatyrique ou qui contient des faits, qui eſt donné en feuilles ſous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il eſt médiocre, paſſé pour merveilleux: l'impreſſion eſt l'écueil.

* Si l'on ôte de beaucoup d'*Ouvrages de Morale*, l'Avertiſſement au Lecteur, l'Epître Dédicatoire, la Préface, la Table, les Approbations, il reſte à peine aſſez de pages pour mériter le nom de Livre.

* Il y a de certaines choſes dont la médiocrité eſt inſupportable, la Poëſie, la Muſique, la Peinture, le Diſcours public.

Quel ſupplice que celui d'entendre déclamer pompeuſement un froid Diſcours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphaſe d'un mauvais Poëte!

* Certains Poëtes ſont ſujets dans le Dramatique, à de longues ſuites de vers pompeux, qui ſemblent forts, élevés, & remplis de grands ſentimens. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés & la bouche ouverte, croit

croit que cela lui plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage : il n'a pas le tems de respirer, il a à peine celui de se récrier & d'applaudir. J'ai cru autrefois & dans ma premiere jeunesse, que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs, pour le Parterre & l'Amphithéâtre ; que leurs Auteurs s'entendoient eux mêmes ; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

* L'on n'a guéres vû jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'Ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneïde, Tite-Live ses Decades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent, & qui l'aime, a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût ; & l'on dispute des goûts avec fondement.

* Il y a beaucoup plus de vivacité

que

Des Ouvrages de l'Esprit.

que de goût parmi les hommes, ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr & d'une critique judicieuse.

* La vie des Héros a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les actions des Héros : ainsi je ne sai qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiére; ou ces grands hommes à leurs Historiens.

* Amas d'épitheres, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, & la maniére de les raconter.

* Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. MOÏSE (*a*), HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont audessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture. On a entiérement

(*a*) Quand même on ne le considére que comme un homme qui a écrit.

ment abandonné l'ordre Gothique que la barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples : on a rappellé le Dorique, l'Ionique & le Corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Gréce, devenu moderne, éclate dans nos Portiques & dans nos Périſtyles. De même on ne ſauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il ſe peut, ſurpaſſer les Anciens, que par leur imitation.

Combien de ſiécles ſe ſont écoulés avant que les hommes dans les Sciences & dans les Arts ayent pu revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le ſimple & le naturel.

On ſe nourrit des Anciens & des habiles modernes, on les preſſe, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ſes Ouvrages; & quand l'on eſt Auteur, & que l'on croit marcher tout ſeul, on s'éleve contre eux, on les maltraite, ſemblables à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont ſucé, qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous ſont inférieurs en deux maniéres, par raiſon

Des Ouvrages de l'Esprit.

ſon & par exemple : il tire la raiſon de ſon goût particulier, & l'exemple de ſes Ouvrages.

Il avoue que les Anciens, quelque inégaux & peu corrects qu'ils ſoient, ont de beaux traits, il les cite ; & ils ſont ſi beaux qu'ils font lire ſa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes, mais ils ſont ſuſpects, & ſemblent juger en leur propre cauſe, tant leurs Ouvrages ſont faits ſur le goût de l'Antiquité : on les recuſe.

* L'on devroit aimer à lire ſes Ouvrages à ceux qui en ſavent aſſez pour les corriger & les eſtimer.

Ne vouloir être ni conſeillé ni corrigé ſur ſon Ouvrage, eſt un pedantiſme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modeſtie les éloges & la critique que l'on fait de ſes Ouvrages.

* Entre toutes les différentes expreſſions qui peuvent rendre une ſeule de nos penſées, il n'y en a qu'une qui ſoit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il eſt vrai néanmoins qu'elle exiſte,

que

que tout ce qui ne l'eſt point, eſt foible, & ne ſatisfait point un homme d'eſprit qui veut ſe faire entendre. CHAP. I.

Un bon Auteur, & qui écrit avec ſoin, éprouve ſouvent que l'expreſſion qu'il cherchoit depuis long tems ſans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, eſt celle qui étoit la plus ſimple, la plus naturelle, qui ſembloit devoir ſe préſenter d'abord & ſans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, ſont ſujets à retoucher à leurs Ouvrages : comme elle n'eſt pas toujours fixe, & qu'elle varie en eux ſelon les occaſions, ils ſe refroidiſſent bientôt pour les expreſſions & les termes qu'ils ont le plus aimés.

* La même juſteſſe d'eſprit qui nous fait écrire de bonnes choſes, nous fait appréhender qu'elles ne le ſoient pas aſſez pour mériter d'être lûes.

Un eſprit médiocre croit écrire divinement : un bon eſprit croit écrire raiſonnablement.

* L'on m'a engagé, dit *Ariſte*, à lire mes Ouvrages à *Zoïle*, je l'ai fait : ils l'ont ſaiſi d'abord ; & avant qu'il ait eu le loiſir de les trouver mauvais, il

Des Ouvrages de l'Esprit.

il les a loués modeſtement en ma préſence ; & il ne les a pas loués depuis devant perſonne. Je l'excuſe, & je n'en demande pas davantage à un Auteur : je le plains même d'avoir écouté de belles choſes qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition ſe trouvent exemts de la jalouſie d'Auteur, ont ou des paſſions, ou des beſoins qui les diſtraient & les rendent froids ſur les conceptions d'autrui. Perſonne preſque par la diſpoſition de ſon eſprit, de ſon cœur, & de ſa fortune, n'eſt en état de ſe livrer au plaiſir que donne la perfection d'un Ouvrage.

* Le plaiſir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choſes.

* Bien des gens vont juſques à ſentir le mérite d'un manuſcrit qu'on leur lit, qui ne peuvent ſe déclarer en ſa faveur, juſques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impreſſion, ou quel ſera ſon ſort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs ſuffrages, & ils veulent être portés par la foule, & entraînés par la multitude. Ils diſent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet Ouvrage ;

ge ; & que le Public eſt de leur avis.

* Ces gens laiſſent échapper les plus belles occaſions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumiéres, qu'ils ſavent juger, trouver bon ce qui eſt bon, & meilleur ce qui eſt meilleur. Un bel Ouvrage tombe entre leurs mains, c'eſt un premier Ouvrage : l'Auteur ne s'eſt pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en ſa faveur : il ne s'agit point de faire ſa Cour ou de flatter les Grands en applaudiſſant à ſes Ecrits. On ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier, *c'eſt un chef-d'œuvre de l'eſprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'eſt juſqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette piéce :* phraſes outrées, dégoûtantes, qui ſentent la penſion ou l'Abbaye, nuiſibles à cela même qui eſt louable, & qu'on veut louer. Que ne diſiez-vous ſeulement : *Voilà un bon Livre ?* Vous le dites, il eſt vrai, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il eſt imprimé par toute l'Europe, & qu'il eſt traduit en plu-

ſieurs

ſieurs Langues : il n'eſt plus tems.

* Quelques-uns de ceux qui ont lû un Ouvrage, en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le ſens, & qu'ils alterent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; & ces traits ainſi corrompus & défigurés, qui ne ſont autre choſe que leurs propres penſées & leurs expreſſions, ils les expoſent à la cenſure, ſoutiennent qu'ils ſont mauvais, & tout le monde convient qu'ils ſont mauvais : mais l'endroit de l'Ouvrage que ces Critiques croient citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en eſt pas pire.

* Que dites-vous du Livre d'*Hermodore*? Qu'il eſt mauvais, répond *Anthime*, qu'il eſt mauvais : qu'il eſt tel, continue-t-il, que ce n'eſt pas un Livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez vous lû? Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont condamné ſans l'avoir lû, & qu'il eſt ami de Fulvie & de Melanie ?

* *Arſene* du plus haut de ſon eſprit contemple les hommes ; & dans l'éloignement d'où il les voit il eſt comme effrayé de leur petiteſſe. Loué, exalté,

exalté, & porté jusqu'aux Cieux par de certaines gens, qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au-dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie & uniforme ; & il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre Ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

* *Théocrine* fait des choses assez inutiles, il a des sentimens toujours singuliers, il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire : il est abstrait, dédaigneux, & il semble toujours rire en lui-même de

Des Ouvrages de l'Esprit.

ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hazard fait que je lui lis mon Ouvrage, il l'écoute. Eſt-il lû, il me parle du ſien : & du vôtre, me direz-vous, qu'en penſe-t-il ? Je vous l'ai déja dit, il me parle du ſien.

* Il n'y a point d'Ouvrage ſi accompli, qui ne fondît tout entier au milieu de la Critique, ſi ſon Auteur vouloit en croire tous les Cenſeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

* C'eſt une expérience faite, que s'il ſe trouve dix perſonnes qui effacent d'un Livre une expreſſion ou un ſentiment, l'on en fournit aiſément un pareil nombre qui les réclame : ceux-ci s'écrient, pourquoi ſupprimer cette penſée ? Elle eſt neuve, elle eſt belle, & le tour en eſt admirable ; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette penſée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, diſent les uns, dans votre Ouvrage, qui eſt rencontré, & qui peint la choſe au naturel : il y a un mot, diſent les autres, qui eſt hazardé, & qui d'ailleurs ne ſignifie pas aſſez ce que vous voulez peut-être

faire

faire entendre : & c'eſt du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainſi : & tous ſont connoiſſeurs & paſſent pour tels. Quel autre parti pour un Auteur, que d'oſer pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

* Un Auteur ſérieux n'eſt pas obligé de remplir ſon eſprit de toutes les extravagances, de toutes les ſaletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au ſujet de quelques endroits de ſon Ouvrage, & encore moins de les ſupprimer. Il eſt convaincu que quelque ſcrupuleuſe exactitude que l'on ait dans ſa maniére d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaiſans eſt un mal inévitable ; & que les meilleures choſes ne leur ſervent ſouvent qu'à leur faire rencontrer une ſottiſe.

* Si certains eſprits vifs & déciſifs étoient crus, ce ſeroit encore trop que les termes pour exprimer les ſentimens : il faudroit leur parler par ſignes, ou ſans parler ſe faire entendre. Quelque ſoin qu'on apporte à être ſerré & concis, & quelque réputa-

Des Ouvrages de l'Esprit.

tion qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laiſſer tout à ſuppléer, & n'écrire que pour eux ſeuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, & par une période, tout un chapitre : leur avez-vous lû un ſeul endroit de l'Ouvrage, c'eſt aſſez, ils ſont dans le fait & entendent l'Ouvrage. Un tiſſu d'énigmes leur ſeroit une lecture divertiſſante ; & c'eſt une perte pour eux, que ce ſtyle eſtropié qui les enleve, ſoit rare, & que peu d'Ecrivains s'en accommodent. Les comparaiſons tirées d'un fleuve, dont le cours, quoique rapide, eſt égal & uniforme, ou d'un embraſement, qui pouſſé par les vents s'épand au loin dans une forêt où il conſume les chênes & les pins, ne leur fourniſſent aucune idée de l'Eloquence. Montrez leur un feu Gregeois qui les ſurprenne, ou un éclair qui les ébloüiſſe, ils vous quittent du bon & du beau.

* Quelle prodigieuſe diſtance entre un bel Ouvrage, & un Ouvrage parfait ou régulier : je ne ſai s'il s'en eſt encore trouvé de ce dernier genre. Il eſt peut-être moins difficile aux rares

génies

génies de rencontrer le grand & le ſublime, que d'éviter toute ſorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à ſa naiſſance, qui a été celle de l'admiration : il s'eſt vû plus fort que l'autorité & la politique (*b*) qui ont tenté vainement de le détruire ; il a réuni en ſa faveur des eſprits toujours partagés d'opinions & de ſentimens, les Grands & le Peuple : ils s'accordent tous à le ſavoir de mémoire, & à prévenir au Théâtre les Acteurs qui le récitent. Le Cid enfin eſt l'un des plus beaux Poëmes que l'on puiſſe faire ; & l'une des meilleures Critiques qui ait été faite ſur aucun ſujet, eſt celle du Cid.

* Quand une lecture vous éleve l'eſprit, & qu'elle vous inſpire des ſentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre régle pour juger de l'Ouvrage, il eſt bon, & fait de main d'ouvrier.

* *Capys* qui s'érige en Juge du beau ſtyle, & qui croit écrire comme Bou-

HOURS

(*b*) Cette Piéce excita la jalouſie du Cardinal de Richelieu, qui obligea l'Académie Françoiſe à la critiquer.

Des Ouvrages de l'Esprit.

HOURS & RABUTIN, résiste à la voix du Peuple, & dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon Auteur. Damis cède à la multitude, & dit ingénuement avec le Public, que Capys est un froid Ecrivain.

* Le devoir du Nouvelliste est de dire, il y a un tel Livre qui court, & qui est imprimé chez Cramoisy en tel caractère, il est bien relié & en beau papier, il se vend tant: il doit savoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le débite: sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la Politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes; & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'Auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques

Lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son Livre, & qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail & par ses veilles. Il porte plus haut ses projets & agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les louanges, & même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

* Les sots lisent un Livre & ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les Beaux-esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Un Auteur cherche vainement à se faire admirer par son Ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les sémences de toutes les vérités & de tous les sentimens : rien

Des Ouvrages de l'Esprit.

ne leur eſt nouveau, ils admirent peu, ils approuvent.

Je ne ſai ſi l'on pourra jamais mettre dans des Lettres plus d'eſprit, plus de tour, plus d'agrément & plus de ſtyle que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE. Elles ſont vuides de ſentimens qui n'ont régné que depuis leur tems, & qui doivent aux femmes leur naiſſance. Ce ſexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent ſous leur plume des tours & des expreſſions qui ſouvent en nous ne ſont l'effet que d'un long travail & d'une pénible recherche : elles ſont heureuſes dans le choix des termes qu'elles placent ſi juſte, que tout connus qu'ils ſont, ils ont le charme de la nouveauté, & ſemblent être faits ſeulement pour l'uſage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un ſeul mot tout un ſentiment, & de rendre délicatement une penſée qui eſt délicate. Elles ont un enchaînement de diſcours inimitable qui ſe ſuit naturellement, & qui n'eſt lié que par le ſens. Si les femmes étoient tou-

jours correctes, j'oserois dire que les Lettres de quelques-unes d'entre-elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre Langue de mieux écrit.

* Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élegance, quels caractères ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & le barbarisme, & d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, & quel fleau du ridicule ! Mais quel homme on auroit pû faire de ces deux Comiques !

* J'ai lû MALHERBE & THEOPHILE. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence, que le premier d'un style plein & uniforme montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau & de plus noble, de plus naïf & de plus simple : il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix, sans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie : tantôt il feint, il exaggere,

il passe le vrai dans la nature : il en fait le roman.

* RONSARD & BALZAC, ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers & en prose.

* MAROT par son tour & par son style semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guéres entre ce premier & nous, que la différence de quelques mots.

* RONSARD & les Auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les Ouvrages de MAROT si naturels & si faciles n'ayent sû faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme, un plus grand Poëte que Ronsard & que Marot; & au contraire que Belleau, Jodelle, & Dubartas ayent été sitôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE; & que notre Langue à peine corrompue se soit vûe reparée.

* MA-

* MAROT & RABELAIS ſont inexcuſables d'avoir ſémé l'ordure dans leurs Ecrits : tous deux avoient aſſez de génie & de naturel pour pouvoir s'en paſſer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. Rabelais ſur-tout eſt incompréhenſible. Son livre eſt une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'eſt une chimere, c'eſt le viſage d'une belle femme avec des pieds & une queue de ſerpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'eſt un monſtrueux aſſemblage d'une morale fine & ingénieuſe, & d'une ſale corruption. Où il eſt mauvais, il paſſe bien loin au-delà du pire, c'eſt le charme de la canaille : où il eſt bon, il va juſques à l'exquis & à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

* Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas auſſi bien qu'eux exempt de toute ſorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniére. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup : l'autre penſe trop ſubtilement

 pour

Des Ouvrages de l'Esprit.

pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

* Un style grave, sérieux, scrupuleux va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE : mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter ; & que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

* Le (*c*) H** G** est immédiatement au dessous du rien : il y a bien d'autres Ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot Livre, qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du Peuple, que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaises.

* L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne sai pas comment l'*Opera* avec une

(*c*) Le Mercure Galant.

une musique si parfaite & une dépense toute Royale, a pû réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le Spectacle : c'est faute de Théâtre, d'action & de choses qui intéressent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un Poëme, ce sont des vers ; ni un Spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* & de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionnetes : elle augmente & embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du Théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux Berenices & à Penelope, il en faut † aux *Operas* :

† Selon le *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, la Bruyere devoit écrire *aux Opera*, sans *s*. Le plus sûr est de s'en tenir à la décision

Des Ouvrages de l'Esprit.

Operas : & le propre de ce ſpectacle eſt de tenir les eſprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

* Ils ont fait le Théâtre ces empreſſés, les machines, les ballets, les vers, la muſique, tout le ſpectacle, juſqu'à la Salle où s'eſt donné le ſpectacle, j'entends les toîts & les quatre murs dès leurs fondemens. Qui doute que la chaſſe ſur l'eau, l'enchantement (*d*) de la table, la merveille (*e*) du Labyrinthe ne ſoient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils ſe donnent, & par l'air content dont ils s'applaudiſſent ſur tout le ſuccès. Si je me trompe, & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête ſi ſuperbe, ſi galante, ſi long-tems ſoutenue, & où un ſeul a ſuffi pour le projet & pour la dépenſe, j'admire deux choſes, la tranquillité & le flegme de celui qui a tout remué,

ſion de l'Académie, quoiqu'il ne ſoit pas aiſé de découvrir ſi cette déciſion eſt réellement autoriſée par l'uſage.

(*d*) Rendez-vous de chaſſe dans la forêt de Chantilly.

(*e*) Collation très-ingénieuſe donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

mué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

* Les connoiſſeurs ou ceux qui ſe croyant tels, ſe donnent voix deliberative & déciſive ſur les ſpectacles, ſe cantonnent auſſi, & ſe diviſent en des partis contraires dont chacun pouſſé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme ou une certaine Muſique, & ſifle toute autre. Ils nuiſent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction oppoſée, & à leur propre cabale : ils decouragent par mille contradictions les Poëtes & les Muſiciens, retardent le progrés des Sciences & des Arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient pluſieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & ſelon leur génie, de très-beaux Ouvrages.

* D'où vient que l'on rit ſi librement au Théâtre, & que l'on a honte d'y pleurer ? Eſt il moins dans la nature de s'attendrir ſur le pitoyable que d'éclater ſur le ridicule ? Eſt-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle

Des Ouvrages de l'Esprit.

Elle eſt plus grande dans un ris immoderé que dans la plus amere douleur ; & l'on détourne ſon viſage pour rire comme pour pleurer en la préſence des Grands, & de tous ceux que l'on reſpecte. Eſt-ce une peine que l'on ſent à laiſſer voir que l'on eſt tendre, & à marquer quelque foibleſſe, ſurtout en un ſujet faux, & dont il ſemble que l'on ſoit la duppe ? Mais ſans citer les perſonnes graves ou les eſprits forts qui trouvent du foible dans un ris exceſſif comme dans les pleurs, & qui ſe les défendent également : qu'attend-on d'une Scéne Tragique ? qu'elle faſſe rire ? Et d'ailleurs la vérité n'y régne-t-elle pas auſſi vivement par ſes images que dans le Comique ? L'ame ne va-t-elle pas juſqu'au vrai dans l'un & dans l'autre genre avant que de s'émouvoir ? Eſt-elle même ſi aiſée à contenter ? Ne lui faut-il pas encore le vrai-ſemblable ? Comme donc ce n'eſt point une choſe bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphithéâtre un ris univerſel ſur quelque endroit d'une Comédie, & que cela ſuppoſe au contraire qu'il eſt plaiſant & très-naïvement exécuté : auſſi l'extrême

trême violence que chacun ſe fait à contraindre ſes larmes, & le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand Tragique ſeroit de pleurer tout franchement & de concert à la vûe l'un de l'autre, ſans autre embarras que d'eſſuyer ſes larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a ſouvent moins lieu de craindre de pleurer au Théâtre, que de s'y morfondre.

* Le Poëme Tragique vous ſerre le cœur dès ſon commencement, vous laiſſe à peine dans tout ſon progrès la liberté de reſpirer & le tems de vous remettre ; ou s'il vous donne quelque relâche, c'eſt pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible, vous mene par les larmes, par les ſanglots, par l'incertitude, par l'eſpérance, par la crainte, par les ſurpriſes, & par l'horreur juſqu'à la cataſtrophe. Ce n'eſt donc pas un tiſſu de jolis ſentimens, de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agréables,

Des Ouvrages de l'Esprit.

bles, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une derniére scéne où les (*f*) mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bienséance il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

* Ce n'est point assez que les mœurs du Théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes & instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas, si grossier, ou même si fade & si indifférent, qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'yvrogne fournit quelques scènes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai Comique: comment pourroit-il faire le fonds ou l'action principale de la Comédie? Ces caractères, dit-on, sont naturels: ainsi par cette régle on occupera bientôt tout l'Amphithéâtre d'un laquais qui sifle, d'un malade dans sa garderobe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit: y a-t-il rien de plus naturel?

(*f*) Sédition : denouement vulgaire des Tragédies.

rel ? C'eſt le propre de l'effeminé de ſe lever tard, de paſſer une partie du jour à ſa toilette, de ſe voir au miroir, de ſe parfumer, de ſe mettre des mouches, de recevoir des billets, & d'y faire réponſe : mettez ce rôle ſur la ſcéne, plus long-tems vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il ſera naturel & conforme à ſon original, mais plus auſſi il ſera froid & inſipide.

* Il ſemble que le Roman & la Comédie pourroient être auſſi utiles qu'ils ſont nuiſibles : l'on y voit de ſi grands exemples de conſtance, de vertu, de tendreſſe & de déſintereſſement, de ſi beaux & de ſi parfaits caractères, que quand une jeune perſonne jette de-là ſa vûe ſur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des ſujets indignes & fort au-deſſous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle ſoit capable pour eux de la moindre foibleſſe.

* CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle, il a pour lors un caractère original & inimitable : mais il eſt inégal. Ses premiéres Comédies ſont ſeches, languiſſantes, & ne laiſſoient pas eſperer qu'il dût enſuite aller ſi loin, comme ſes

ſes derniéres ſont qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de ſi haut. Dans quelques unes de ſes meilleures piéces il y a des fautes inexcuſables contre les mœurs, un ſtyle de déclamateur qui arrête l'action & la fait languir, des négligences dans les vers & dans l'expreſſion qu'on ne peut comprendre en un ſi grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'eſt l'eſprit qu'il avoit ſublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de ſon Théâtre qu'il a quelquefois hazardée contre les régles des Anciens, & enfin de ſes dénouemens, car il ne s'eſt pas toujours aſſujetti au goût des Grecs, & à leur grande ſimplicité : il a aimé au contraire à charger la ſcéne d'évenemens dont il eſt preſque toujours ſorti avec ſuccès : admirable ſur-tout par l'extrême varieté & le peu de rapport qui ſe trouve pour le deſſein entre un ſi grand nombre de Poëmes qu'il a compoſés. Il ſemble qu'il y ait plus de reſſemblance dans ceux de RACINE, & qu'ils tendent un peu plus à une même choſe : mais il eſt égal, ſoutenu, toujours

le

le même par tout, ſoit pour le deſſein & la conduite de ſes Piéces, qui ſont juſtes, réguliéres, priſes dans le bon ſens & dans la nature, ſoit pour la verſification qui eſt correcte, riche dans ſes rimes, élegante, nombreuſe, harmonieuſe: exact imitateur des Anciens dont il a ſuivi ſcrupuleuſement la netteté & la ſimplicité de l'action, à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainſi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathetique. Quelle plus grande tendreſſe que celle qui eſt répandue dans tout le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces? Quelle grandeur ne ſe remarque point en Mithridate, en Porus & en Burrhus? Ces paſſions encore favorites des Anciens, que les Tragiques aimoient à exciter ſur les Théâtres, & qu'on nomme la *terreur* & la *pitié*, ont été connuës de ces deux Poëtes: Oreſte dans l'Andromaque de Racine, & Phedre du même Auteur, comme l'Œdipe & les Horaces de Corneille, en ſont la preuve. Si cependant il eſt permis de faire entr'eux quelque comparaiſon, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, & par

Des Ouvrages de l'Esprit.

par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs Ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères & à ses idées, Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter : il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un éleve, étonne, maîtrise, instruit : l'autre plaît, remue, touche, pénétre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus impérieux dans la raison est manié par le premier, & par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des régles, & des préceptes, & dans celui-ci du goût & des sentimens. L'on est plus occupé aux Piéces de Corneille : l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral : Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

* Le

* Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques uns ont de parler ſeuls & long-tems, jointe à l'emportement du geſte, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent auſſi que dans le Diſcours oratoire, & ne la diſtinguent pas de l'entaſſement des figures, de l'uſage des grands mots, & de la rondeur des périodes.

Il ſemble que la Logique eſt l'art de convaincre de quelque vérité; & l'Eloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur & de l'eſprit des autres, qui fait que nous leur inſpirons ou que nous leur perſuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut ſe trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire. Elle eſt rarement où on la cherche, & elle eſt quelquefois où on ne la cherche point.

L'Eloquence eſt au ſublime ce que le tout eſt à ſa partie.

Qu'eſt-ce que le ſublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Eſt-ce une figure? Naît il des figures, ou du moins de quelques figures? Tout genre d'écrire reçoit-il le ſublime, ou s'il n'y

n'y a que les grands ſujets qui en ſoient capables ? Peut-il briller autre choſe dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les Lettres familiéres comme dans les Converſations, qu'une grande délicateſſe ? Ou plutôt le naturel & le délicat ne ſont-ils pas le ſublime des Ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'eſt-ce que le ſublime ? Où entre le ſublime ?

Les ſynonymes ſont pluſieurs dictions, ou pluſieurs phraſes différentes qui ſignifient une même choſe. L'antitheſe eſt une oppoſition de deux vérités qui ſe donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaiſon emprunte d'une choſe étrangere une image ſenſible & naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au-delà de la vérité pour ramener l'eſprit à la mieux connoître. Le ſublime ne peint que la vérité, mais en un ſujet noble : il la peint toute entiére, dans ſa cauſe & dans ſon effet, il eſt l'expreſſion, ou l'image la plus digne de cette vérité. Les eſprits médiocres ne trouvent point l'unique expreſſion, & uſent de ſynonymes. Les jeunes gens ſont éblouis de l'éclat de l'antitheſe,

&

& s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des régles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

* Tout Ecrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre Ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la premiere fois, où il n'a nulle part, & que l'Auteur auroit soumis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

* L'on n'écrit que pour être entendu, mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, & user de termes qui soient propres, il est vrai : mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles,

Des Ouvrages de l'Esprit. vives, ſolides, & qui renferment un très-beau ſens. C'eſt faire de la pureté & de la clarté du diſcours un mauvais uſage, que de les faire ſervir à une matiére aride, infructueuſe, qui eſt ſans ſel, ſans utilité, ſans nouveauté. Que ſert aux Lecteurs de comprendre aiſément & ſans peine des choſes frivoles & pueriles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la penſée d'un Auteur, qu'ennuyés de ſon Ouvrage?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains Ecrits, ſi l'on affecte une fineſſe de tour, & quelquefois une trop grande délicateſſe, ce n'eſt que par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.

* L'on a cette incommodité à eſſuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y ſont déguiſés, les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entiére exactitude; & ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes gra-

ves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces Ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain tems, ni le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

* La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire, & de quelques autres, c'est de n'écrire point.

* L'on écrit réguliérement depuis vingt années : l'on est esclave de la construction : l'on a enrichi la Langue de nouveaux mots, sécoué le joug du latinisme, & réduit le style à la phrase purement françoise : l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE & BALZAC avoient les premiers rencontré ; & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

* Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'Art

Des Ouvrages de l'Esprit.

& la Science qu'ils professent : ils lui rendent avec avantage par le génie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle & de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des régles, si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime : ils marchent seuls & sans compagnie, mais ils vont fort haut & pénétrent fort loin, toujours sûrs & confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non-seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, & voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphére, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumiéres; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au-delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, & exceller dans le médiocre.

* Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs & subalternes, qui ne semblent faits, que pour être le recueil, le registre ou le magazin de toutes les produc-

productions des autres génies. Ils ſont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne penſent point, ils diſent ce que les Auteurs ont penſé ; & comme le choix des penſées eſt invention, ils l'ont mauvais, peu juſte, & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choſes, que d'excellentes choſes : ils n'ont rien d'original & qui ſoit à eux : ils ne ſavent que ce qu'ils ont appris ; & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une Science vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la converſation, qui eſt hors du commerce, ſemblable à une monnoie qui n'a point de cours. On eſt tout à la fois étonné de leur lecture, & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce ſont ceux que les Grands & le Vulgaire confondent avec les Savans, & que les Sages renvoient au pédantiſme.

* La Critique ſouvent n'eſt pas une Science : c'eſt un métier où il faut plus de ſanté que d'eſprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de diſcernement que

de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt & les Lecteurs & l'Ecrivain.

* Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'Ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche, & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modéles & tous propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule ceux qui s'ingérent de les suivre. En effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

* Un homme né Chrétien & François se trouve contraint dans la satyre : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne

tourne enſuite ſur de petites choſes qu'il releve par la beauté de ſon génie & de ſon ſtyle.

CHAP. I.

* Il faut éviter le ſtyle vain & puérile, de peur de reſſembler à *Dorillas* & (1) *Handbourg*. L'on peut au contraire en une ſorte d'écrits hazarder de certaines expreſſions, uſer de termes tranſpoſés & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne ſentent pas le plaiſir qu'il y a à s'en ſervir ou à les entendre.

* Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de ſon ſiécle, ſonge plus à ſa perſonne qu'à ſes écrits. Il faut toujours tendre à la perfection; & alors cette juſtice qui nous eſt quelquefois refuſée par nos contemporains, la poſtérité ſait nous la rendre.

* Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'eſt ſe gâter le goût, c'eſt corrompre ſon jugement & celui des autres. Mais le ridicule qui

(1) Le P. Maimbourg, dit Madame de Sevigné, *Lett.* 116. *a ramaſſé le délicat des mauvaiſes ruelles*. Ce Jugement s'accorde fort bien avec celui que la Bruyere fait ici du ſtyle de *Handbourg*.

qui eſt quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une maniére qui plaiſe & qui inſtruiſe.

* HORACE ou DESPREAUX l'a dit avant nous, je le crois ſur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penſer après eux une choſe vraie, & que d'autres encore penſeront après moi?

CHAPITRE II.

Du Mérite perſonnel.

QUI peut avec les plus rares talens & le plus excellent mérite n'être pas convaincu de ſon inutilité, quand il conſidére qu'il laiſſe, en mourant, un monde qui ne ſe ſent pas de ſa perte, & où tant de gens ſe trouvent pour le remplacer? CHAP. II.

* De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque choſe. Quand vous les voyez de fort près, c'eſt moins que rien : de loin ils impoſent.

* Tout perſuadé que je ſuis que ceux que l'on choiſit pour de différens emplois, chacun ſelon ſon génie & ſa profeſſion, font bien; je me hazarde de dire qu'il ſe peut faire qu'il y ait au monde pluſieurs perſonnes connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien; & je ſuis induit à ce ſentiment par le merveilleux ſuccès de certaines gens que le hazard ſeul a placés; & de qui juſques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choſes.

Du Mérite personnel.

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais!

* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun Corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en crédit!

* Personne presque ne s'avise de lui même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres: de là vient qu'avec un grand mérite & une plus grande modestie l'on peut être long-tems ignoré.

* Le génie & les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions: tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

* Il est moins rare de trouver de l'es-

l'eſprit, que des gens qui ſe ſervent du leur, ou qui faſſent valoir celui des autres, & le mettent à quelque uſage.

* Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que penſez-vous de celui qui veut ſcier avec un rabot, & qui prend ſa ſcie pour raboter ?

* Il n'y a point au monde un ſi pénible métier que celui de ſe faire un grand nom : la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché ſon ouvrage.

* Que faire d'*Egeſippe* qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les Finances, ou dans les Troupes ? Cela eſt indifférent, & il faut que ce ſoit l'intérêt ſeul qui en décide, car il eſt auſſi capable de manier de l'argent, ou de dreſſer des comptes, que de porter les armes. Il eſt propre à tout, diſent ſes amis, ce qui ſignifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une choſe que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'eſt propre à rien. Ainſi la plûpart des hommes occupés d'eux ſeuls dans leur jeuneſſe, corrompus par la pareſſe ou par le plaiſir, croyent fauſſement dans un âge plus avancé, qu'il leur ſuffit d'être

Du Mérite personnel.

inutiles ou dans l'indigence, afin que la République ſoit engagée à les placer, ou à les ſecourir; & ils profitent rarement de cette leçon très-importante, que les hommes devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la République elle-même eût beſoin de leur induſtrie & de leurs lumiéres, qu'ils fuſſent comme une piéce néceſſaire à tout ſon édifice; & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi: le reſte ne nous regarde point, c'eſt l'affaire des autres.

* Se faire valoir par des choſes qui ne dépendent point des autres, mais de ſoi ſeul, ou renoncer à ſe faire valoir: maxime ineſtimable & d'une reſſource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'eſprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos: pernicieuſe pour les Grands, qui diminueroit leur Cour, ou plutôt le nombre de leurs eſclaves, qui feroit tom-

tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, & les réduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages, qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner, qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vûe & à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner, qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie, qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une piéce comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs: qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, & de la sérenité sur leurs visages, qui étendroit leur liberté, qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail & de l'exercice, qui les exciteroit à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu, qui au lieu de Courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la République, en feroit ou de sages écono-

Du Mérite personnel.

économes, ou d'excellens peres de famille, ou des Juges integres, ou de grands Capitaines, ou des Orateurs, ou des Philosophes; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvénient, que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

* Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étendue d'esprit pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soi, & à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vuide du tems, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du Sage qu'un meilleur nom; & que méditer, parler, lire & être tranquille s'appellât travailler.

* Un homme de mérite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité: il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne: plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pense qu'à soi-même.

* Il

* Il coûte à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire. Il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune; & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; & il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent autrement de sa personne, qu'il fait lui même.

* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire; & se désintéresse sur les éloges, l'estime, & la reconnoissance qui lui manquent quelquefois.

* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales,

Du Mérite personnel.

gales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur pense à couvrir: ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, & jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guéres plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

* La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle lui donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux & sur leur mesure: mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions: je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

* Certains hommes contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quel-

que

que ouvrage qui ne leur a pas mal réuſſi, & ayant ouï dire que la modeſtie ſied bien aux grands hommes, oſent être modeſtes, contrefont les ſimples & les naturels, ſemblables à ces gens d'une taille médiocre qui ſe baiſſent aux portes de peur de ſe heurter. CHAP. II.

* Votre fils eſt bégue, ne le faites pas monter ſur la Tribune. Votre fille eſt née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Veſtales. *Xantus* votre affranchi eſt foible & timide, ne differez pas, retirez-le des Legions & de la Milice. Je veux l'avancer, dites-vous : comblez le de biens, ſurchargez-le de terres, de titres & de poſſeſſions, ſervez-vous du tems, nous vivons dans un ſiécle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous : parlez vous ſérieuſement, *Craſſus* ? Songez-vous que c'eſt une goutte d'eau que vous puiſez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prévenir les honteuſes ſuites d'un engagement où il n'eſt pas propre ?

* Il ne faut regarder dans ſes amis que la ſeule vertu qui nous attache à eux,

Du Mérite personnel.

eux, ſans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaiſe fortune; & quand on ſe ſent capable de les ſuivre dans leur diſgrace, il faut les cultiver hardiment & avec confiance juſques dans leur plus grande proſpérité.

* S'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes nous ſi peu de la Vertu?

* S'il eſt heureux d'avoir de la naiſſance, il ne l'eſt pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus ſi vous en avez.

* Il apparoît de tems en tems ſur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces Etoiles extraordinaires dont on ignore les cauſes, & dont on ſait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir diſparu, ils n'ont ni ayeuls, ni deſcendans, ils compoſent ſeuls toute leur race.

* Le bon eſprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire; & s'il y a du péril, avec péril: il inſpire le courage, ou il y ſupplée.

* Quand on excelle dans ſon Art,

&

& qu'on lui donne toute la perfection dont il eſt capable, l'on en ſort en quelque maniére ; & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V** eſt un Peintre. C** un Muſicien, & l'Auteur de Pyrame eſt un Poëte : mais MIGNARD eſt MIGNARD, LULLY eſt LULLY, & CORNEILLE eſt CORNEILLE.

* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque eſprit peut s'élever au-deſſus de ſa fortune, ſe mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela eſt moins facile à celui qui eſt engagé : il ſemble que le mariage met tout le monde dans ſon ordre.

* Après le Mérite perſonnel, il faut l'avouer, ce ſont les éminentes dignités & les grands titres dont les hommes tirent plus de diſtinction & plus d'éclat ; & qui ne ſait être un Eraſme, doit penſer à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée entaſſent ſur leurs perſonnes des Pairies, des Colliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient beſoin d'une Tiare : mais quel beſoin

Du Mérite personnel.

ſoin a *Benigne* (*a*) d'être Cardinal ?

* L'or éclate, dites-vous ſur les habits de *Philemon* : il éclate de même chez les Marchands. Il eſt habillé des plus belles étoffes : le ſont-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piéce ? Mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il eſt, il tire une montre qui eſt un chef-d'œuvre : la garde de ſon épée eſt un Onyx (*b*) ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui eſt parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuſes bagatelles, que l'on porte ſur ſoi autant pour la vanité que pour l'uſage ; & il ne ſe plaint non plus toute ſorte de parure qu'un jeune homme qui a épouſé une riche vieille. Vous m'inſpirez enfin de la curioſité, il faut voir du moins des choſes ſi précieuſes : envoyez-moi cet habit & ces bijoux de Philemon, je vous quitte de la perſonne.

Tu te trompes, Philemon, ſi avec ce

(*a*) Benigne Boſſuet, Evêque de Meaux.
(*b*) Agathe.

ce caroſſe brillant, ce grand nombre de coquins qui te ſuivent, & ces ſix bêtes qui te traînent, tu penſes que l'on t'en eſtime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'eſt étranger, pour pénétrer juſques à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'eſt pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortége, un habit riche & un magnifique équipage, s'en croit plus de naiſſance & plus d'eſprit : il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui lui parlent.

* Un homme à la Cour, & ſouvent à la Ville, qui a un long manteau de ſoye ou de drap de Hollande, une ceinture large & placée haut ſur l'eſtomac, le ſoulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empeſé, les cheveux arrangés & le teint vermeil, qui avec cela ſe ſouvient de quelques diſtinctions métaphyſiques, explique ce que c'eſt que la lumiere de gloire, & ſait préciſément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un Docteur. Une perſonne humble qui eſt enſevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, con-

Du Mérite personnel.

consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

* Chez nous le soldat est brave; & l'homme de robe est savant: nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave; & le soldat étoit savant: un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

* Il semble que le Héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre; & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour: l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

* Dans la guerre la distinction entre le Héros & le grand Homme est délicate: toutes les vertus militaires font l'un & l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrepide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité & par une longue expérience. Peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Héros, & que CESAR étoit un grand Homme.

* *Æmi-*

* *Æmile* (*c*) étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de régles, de méditation & d'exercice. Il n'a eu dans ses premieres années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à se livrer à son génie. il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a sû ce qu'il n'avoit jamais appris: dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires. Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître: admirable même & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles, comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumiéres, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus, comme celui

CHAP. II.

(*c*) Le Grand Condé.

Du Mérite personnel.

celui qui à la tête des Légions étoit pour elles un préſage de la victoire, & qui valoit ſeul pluſieurs Légions, qui étoit grand dans la proſpérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire : la levée d'un ſiége, une retraite l'ont plus annobli que ſes triomphes, l'on ne met qu'après, les batailles gagnées & les villes priſes ; qui étoit rempli de gloire & de modeſtie : on lui a entendu dire, *je fuyois*, avec la même grace qu'il diſoit, *nous les battîmes* : un homme dévoué à l'Etat, à ſa famille, au chef de ſa famille : ſincére pour Dieu & pour les hommes, autant admirateur du Mérite que s'il lui eût été moins propre & moins familier : un homme vrai, ſimple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

* Les enfans des Dieux (*d*), pour ainſi dire, ſe tirent des régles de la nature, & en ſont comme l'exception. Ils n'attendent preſque rien du tems & des années. Le Mérite chez eux devance l'âge. Ils naiſſent inſtruits ; & ils ſont plutôt des hommes par-

(*d*) Fils. Petits-fils. Iſſus de Rois.

parfaits que le commun des hommes ne ſort de l'enfance. CHAP. II.

* Les vûes courtes, je veux dire les eſprits bornés & reſſerrés dans leur petite ſphére, ne peuvent comprendre cette univerſalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même ſujet : où ils voyent l'agréable, ils en excluent le ſolide : où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la ſoupleſſe, la dexterité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la ſageſſe : ils ôtent de l'hiſtoire de Socrate qu'il ait danſé.

* Il n'y a guéres d'homme ſi accompli & ſi néceſſaire aux ſiens, qu'il n'ait de quoi ſe faire moins regretter.

* Un homme d'eſprit & d'un caractère ſimple & droit peut tomber dans quelque piége, il ne penſe pas que perſonne veuille lui en dreſſer, & le choiſir pour être ſa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaiſans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui viendroient à une ſeconde charge : il n'eſt trompé qu'une fois.

J'éviterai avec ſoin d'offenſer per-

Du Mérite personnel.

ſonne, ſi je ſuis équitable, mais ſur toutes choſes un homme d'eſprit, ſi j'aime le moins du monde mes intérêts.

* Il n'y a rien de ſi délié, de ſi ſimple & de ſi imperceptible, où il n'entre des maniéres qui nous décelent. Un ſot ni n'entre, ni ne ſort, ni ne s'aſſied, ni ne ſe leve, ni ne ſe taît, ni n'eſt ſur ſes jambes, comme un homme d'eſprit.

* Je connois *Mopſe* d'une viſite qu'il m'a rendue ſans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de les mener chez d'autres dont il n'eſt pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vûe : il s'inſinue dans un cercle de perſonnes reſpectables, & qui ne ſavent quel il eſt ; & là ſans attendre qu'on l'interroge, ni ſans ſentir qu'il interrompt, il parle, & ſouvent, & ridiculement. Il entre une autre fois dans une aſſemblée, ſe place où il ſe trouve, ſans nulle attention aux autres, ni à ſoi-même : on l'ôte d'une place deſtinée à un Miniſtre, il s'aſſied à celle du Duc & Pair : il eſt là préciſément celui dont la multitude rit, & qui ſeul eſt grave & ne rit point.

point. Chaſſez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du Prédicateur, il regarde le monde indifféremment, ſans embarras, ſans pudeur: il n'a pas non plus que le ſot de quoi rougir.

* *Celſe* eſt d'un rang médiocre, mais des Grands le ſouffrent : il n'eſt pas ſavant, il a relation avec des ſavans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'eſt pas habile, mais il a une langue qui peut ſervir de truchement, & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'eſt un homme né pour des allées & venues, pour écouter des propoſitions & les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que ſa commiſſion, & en être déſavoué, pour réconcilier des gens qui ſe querellent à leur premiere entrevûe, pour réuſſir dans une affaire & en manquer mille, pour ſe donner toute la gloire de la réuſſite, & pour détourner ſur les autres la haine d'un mauvais ſuccès. Il ſait les bruits communs, les hiſtoriettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il eſt nouvelliſte : il ſait même

Du Mérite personnel.

le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystéres, il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, & pourquoi on rappelle cet autre : il connoit le fond & les causes de la brouillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? N'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? N'étoit il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? N'entra-t-il pas dans une espece de négociation ? Le voulut-on croire ? Fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? Qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de Cour ? Et si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? Auroit-il l'air important & mystérieux d'un homme revenu d'une Ambassade ?

* *Menippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas, il ne sent pas, il répéte des sentimens & des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, & qu'il croit souvent dire son

goût ou expliquer ſa penſée, lorſqu'il n'eſt que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'eſt un homme qui eſt de miſe un quart d'heure de ſuite, qui le moment d'après baiſſe, dégénere, perd le peu de luſtre qu'un peu de mémoire lui donnoit, & montre la corde : lui ſeul ignore combien il eſt au-deſſous du ſublime & de l'héroïque ; & incapable de ſavoir juſqu'où l'on peut avoir de l'eſprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, eſt tout ce que les hommes en ſauroient avoir : auſſi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à déſirer ſur ce chapitre, & qui ne porte envie à perſonne. Il ſe parle ſouvent à ſoi-même, & il ne s'en cache pas : ceux qui paſſent le voyent, & il ſemble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle choſe eſt ſans réplique. Si vous le ſaluez quelquefois, c'eſt le jetter dans l'embarras de ſavoir s'il doit rendre le ſalut ou non ; & pendant qu'il délibere, vous êtes déja hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-deſſus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'eſt

CHAP. II.

Du Mérite personnel.

occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se relayent pour le contempler.

* Celui qui logé chez soi dans un Palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre, ni temperant; & d'un troisiéme qui importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achette son repos, & nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes; & le désintéressement y met la perfection.

* La fausse grandeur est farouche & inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, fami-

familiére, populaire. Elle se laisse toucher & manier, elle ne perd rien à être vûe de près : plus on la connoît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs; & revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir : elle rit, joue & badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue. Son caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance; & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le Sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit

Du Mérite personnel.

naître de la vertu toute pure & toute ſimple : mais les hommes ne l'accordent guéres ; & il s'en paſſe.

* Celui là eſt bon qui fait du bien aux autres : s'il ſouffre pour le bien qu'il fait, il eſt très-bon : s'il ſouffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une ſi grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ſes ſouffrances viendroient à croître; & s'il en meurt (1), ſa vertu ne ſauroit aller plus loin, elle eſt héroïque, elle eſt parfaite.

(1) Ce Caractère ne convient ſans doute qu'à très-peu de perſonnes. Je ne ſaurois dire ſur qui la Bruyere avoit les yeux en le compoſant : mais il me ſemble qu'on pourroit l'appliquer avec aſſez de fondement à tout homme vertueux ſemblable à *Socrate*, que les Athéniens firent mourir, quoiqu'il eût employé la meilleure partie de ſa vie à leur faire du bien. Il y a une autre perſonne à qui ce Caractère convient infiniment mieux, mais que je n'oſerois nommer avec Socrate, de peur que quelqu'un n'en prît occaſion mal à propos de mettre en parallele deux perſonnes qui n'ont en effet rien de commun entr'eux.

CHA.

CHAPITRE III.

Des Femmes.

LEs hommes & les femmes conviennent rarement ſur le mérite d'une femme ; leurs intérêts ſont trop différens. Les femmes ne ſe plaiſent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaiſent aux hommes : mille maniéres qui allument dans ceux-ci les grandes paſſions, forment entr'elles l'averſion & l'antipathie. Chap. III.

* Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin, un eſprit éblouiſſant qui impoſe, & que l'on n'eſtime que parce qu'il n'eſt pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur ſimple, naturelle, indépendante du geſte & de la démarche, qui a ſa ſource dans le cœur, & qui eſt comme une ſuite de leur haute naiſſance, un mérite paiſible, mais ſolide, accom-

Des Femmes. pagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modeſtie, qui échappent, & qui ſe montrent à ceux qui ont des yeux.

* J'ai vû ſouhaiter d'être fille, & une belle fille, depuis treize ans juſqu'à vingt-deux; & après cet âge de devenir un homme.

* Quelques jeunes perſonnes ne connoiſſent point aſſez les avantages d'une heureuſe nature; & combien il leur ſeroit utile de s'y abandonner. Elles affoibliſſent ces dons du Ciel ſi rares & ſi fragiles, par des maniéres affectées, & par une mauvaiſe imitation. Leur ſon de voix & leur démarche ſont empruntées: elles ſe compoſent, elles ſe recherchent, regardent dans un miroir ſi elles s'éloignent aſſez de leur naturel: ce n'eſt pas ſans peine qu'elles plaiſent moins.

* Chez les femmes ſe parer & ſe farder, n'eſt pas, je l'avoue, parler contre ſa penſée: c'eſt plus auſſi que le traveſtiſſement & la maſcarade, où l'on ne ſe donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on penſe ſeulement à ſe cacher & à ſe faire ignorer: c'eſt chercher à impoſer aux yeux, & vou-

vouloir paroître ſelon l'extérieur contre la verité : c'eſt une eſpece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coëffure excluſivement, à peu près comme on meſure le poiſſon entre queue & tête.

* Si les femmes veulent ſeulement être belles à leurs propres yeux & ſe plaire à elles-mêmes, elles peuvent ſans doute dans la maniere de s'embellir, dans le choix des ajuſtemens & de la parure, ſuivre leur goût & leur caprice : mais ſi c'eſt aux hommes qu'elles déſirent de plaire, ſi c'eſt pour eux qu'elles ſe fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuſes & dégoûtantes, que le rouge ſeul les vieillit & les déguiſe, qu'ils haïſſent autant à les voir avec de la ceruſe ſur le viſage, qu'avec de fauſſes dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires, qu'ils proteſtent ſérieuſement contre tout l'artifice dont elles uſent, pour ſe rendre laides ; & que bien loin d'en répondre devant

Des Femmes.

Dieu, il ſemble au contraire qu'il leur ait reſervé ce dernier & infaillible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdiſſent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles euſſent le viſage auſſi allumé & auſſi plombé qu'elles ſe le font par le rouge & par la peinture dont elles ſe fardent, elles ſeroient inconſolables.

* Une femme coquette ne ſe rend point ſur la paſſion de plaire, & ſur l'opinion qu'elle a de ſa beauté. Elle regarde le tems & les années comme quelque choſe ſeulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge eſt écrit ſur le viſage. La même parure qui a autrefois embelli ſa jeuneſſe, défigure enfin ſa perſonne, éclaire les défauts de ſa vieilleſſe. La mignardiſe & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fiévre : elle meurt parée & en rubans de couleur.

* *Liſe* entend dire d'une autre coquette, qu'elle ſe moque de ſe piquer de jeuneſſe & de vouloir uſer d'ajuſtemens qui ne conviennent plus à une fem-

femme de quarante ans. Liſe les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois, & ne la vieilliſſent point. Elle le croit ainſi : & pendant qu'elle ſe regarde au miroir, qu'elle met du rouge ſur ſon viſage & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'eſt pas permis à un certain âge de faire la jeune ; & que *Clarice* en effet avec ſes mouches & ſon rouge eſt ridicule.

* Les femmes ſe préparent pour leurs amans, ſi elles les attendent : mais ſi elles en ſont ſurpriſes, elles oublient à leur arrivée l'état où elles ſe trouvent, elles ne ſe voyent plus. Elles ont plus de loiſir avec les indifférens, elles ſentent le déſordre où elles ſont, s'ajuſtent en leur préſence, ou diſparoiſſent un moment, & reviennent parées.

* Un beau viſage eſt le plus beau de tous les ſpectacles ; & l'harmonie la plus douce eſt le ſon de la voix de celle que l'on aime.

* L'agrément eſt arbitraire : la beauté eſt quelque choſe de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

* L'on

* L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

* Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

* Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés ; & persuadent moins.

* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans reméde.

* Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçûes d'elle.

* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

* Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il céde à un nouveau mari ; & celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient, lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup ; & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

* Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

* Il y a peu de galanteries secrettes : bien des femmes ne sont pas mieux

Des Femmes.

mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

* Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La premiére passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois. Ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir ; & dans l'autre, c'est la vanité & la légereté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un déreglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisiéme, le pire (1) de tous.

* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

* Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une légere, celle qui déja

(1) Tel que celui de *Messaline*.

déja en aime un autre : une volage, celle qui ne ſait ſi elle aime & ce qu'elle aime : une indifférente, celle qui n'aime rien.

* La perfidie, ſi je l'oſe dire, eſt un menſonge de toute la perſonne : c'eſt dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des ſermens & des promeſſes, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidéle, ſi elle eſt connue pour telle de la perſonne intéreſſée, n'eſt qu'infidéle : s'il la croit fidéle, elle eſt perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalouſie.

* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à ſoutenir, également difficile à rompre & à diſſimuler : il ne manque à l'un que le contrat, & à l'autre que le cœur.

* A juger de cette femme par ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſa fierté, & ſes dédains, il n'y a perſonne qui doute que ce ne ſoit un Héros qui doive un jour la charmer : ſon choix eſt fait ; c'eſt un petit monſtre qui manque d'eſprit.

Des Femmes.

* Il y a des femmes déja flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sai qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un Cavalier, ou d'un Cavalier qui a besoin d'une vieille.

* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient guéres plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roi & voit les Ministres.* Il fait des jaloux & des jalouses, on l'admire, il fait envie : à quatre lieues de là, il fait pitié.

* Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de la Ville un homme de la Cour.

* A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance, & des autres avec mépris, impétueux,

tueux, altier, entreprenant, ſans mœurs ni probité, de nul jugement & d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits & la taille belle.

CHAP. III.

* Eſt-ce en vûe du ſecret ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne* ſon Médecin?

* *Roſcius* (*a*) entre ſur la ſcéne de bonne grace, oui, *Lelie*, & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, & de longs rôles; & pour déclamer parfaitement il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche: mais eſt-il le ſeul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait; & ce qu'il fait, eſt-ce la choſe la plus noble & la plus honnête que l'on puiſſe faire? Roſcius d'ailleurs ne peut être à vous, il eſt à une autre; & quand cela ne feroit pas ainſi, il eſt retenu: *Claudie* attend pour l'avoir qu'il ſe ſoit dégouté de *Meſſaline*. Prenez *Bathylle* (*b*), Lelie, ou trouve-

rez-

(*a*) Baron Comédien.
(*b*) Précourt Danſeur de l'Opéra.

Des Femmes. rez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant, & qui fasse mieux la capriole? Voudriez-vous le sauteur *Cobus* qui jettant ses pieds en avant tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre, ignorez-vous qu'il n'est plus jeune? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande; & il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée. Mais vous avez *Dracon* le joueur de flûte: nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses joues en souflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes: qui mange & qui boit mieux que Dracon en un seul repas? Il enyvre toute une compagnie, & il se rend le dernier. Vous soupirez, Lelie, est-ce que Dracon auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenu? Se seroit-il enfin engagé à *Cesonie* qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une grande foule d'amans, je dirai même toute

la

la fleur des Romains ? à Cesonie qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle & si sérieuse ? Je vous plains, Lelie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics & exposés par leur condition à la vûe des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore *Bronte* (c) le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force & de son adresse : c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée, un negre d'ailleurs, un homme noir.

* Pour les femmes du monde, un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson : pour quelques autres plus retirées, un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

* Quelques femmes donnent aux Convents & à leurs amans : galantes & bienfaitrices : elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des Tribunes & des Oratoires où elles lisent des billets

(c) Le Bourreau.

Des Femmes. lets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

* Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincere pour ses amis, qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie, je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déja riches, mais qui opulente elle-même & accablée du superflu leur fournisse le nécessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit, qui soit plus exemte d'amour de soi même & d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains ? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends, c'est une femme qui a un Directeur.

* Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une régle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

* Le

* Le capital pour une femme n'eſt pas d'avoir un Directeur, mais de vivre ſi uniment qu'elle s'en puiſſe paſſer.

* Si une femme pouvoit dire à ſon Confeſſeur avec ſes autres foibleſſes celles qu'elle a pour ſon Directeur, & le tems qu'elle perd dans ſon entretien, peut-être lui ſeroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes ſaints qui ont été autrefois bleſſés des femmes : Fuyez les femmes, ne les dirigez point, laiſſez à d'autres le ſoin de leur ſalut.

* C'eſt trop contre un mari d'être coquette & dévote : une femme devroit opter.

* J'ai différé à le dire, & j'en ai ſouffert, mais enfin il m'échappe ; & j'eſpere même que ma franchiſe ſera utile à celles qui n'ayant pas aſſez d'un Confeſſeur pour leur conduite, n'uſent d'aucun diſcernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne ſors pas d'admiration & d'étonnement à la vûe de certains perſonnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort

grands

Des Femmes. grands yeux ſur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe, on me dit des faits, je les recueille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choſes diamétralement oppoſées au bon eſprit, au ſens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoiſſance de l'homme, à la ſcience de la Religion & des mœurs, préſument que Dieu doive renouveller en nos jours la merveille de l'Apoſtolat, & faire un miracle en leurs perſonnes, en les rendant capables, tout ſimples & petits eſprits qu'ils ſont, du miniſtere des ames, celui de tous le plus délicat & le plus ſublime : & ſi au contraire ils ſe croyent nés pour un emploi ſi relevé, ſi difficile, accordé à ſi peu de perſonnes, & qu'ils ſe perſuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & ſuivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépoſitaire du ſecret des familles, à ſe rendre néceſſaire pour les réconciliations, à procurer des commiſſions ou à placer des domeſtiques

ques à trouver toutes les portes ouvertes dans les maiſons des Grands, à manger ſouvent à de bonnes tables, à ſe promener en caroſſe dans une grande Ville, & à faire de délicieuſes retraites à la campagne, à voir pluſieurs perſonnes de nom & de diſtinction, s'intéreſſer à ſa vie & à ſa ſanté, & à ménager pour les autres & pour ſoi-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois que cela ſeul a fait imaginer le ſpécieux & irrepréhenſible prétexte du ſoin des ames, & ſémé dans le monde cette pepiniére intariſſable de Directeurs.

* La dévotion vient à quelques-uns, & ſur-tout aux femmes, comme une paſſion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut ſuivre. Elles comptoient autrefois une ſemaine par les jours de jeu, de ſpectacle, de concert, de maſcarade, ou d'un joli ſermon. Elles alloient le Lundi perdre leur argent chez *Iſmene*, le Mardi leur tems chez *Climene*, & le Mercredi leur réputation chez *Celimene* : elles ſavoient dès la veille toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après & le len-

Des Femmes. demain : elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent & de celui qui ne leur pouvoit manquer : elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'étoit alors leur unique inquiétude & tout le sujet de leurs distractions : & si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regrettoient la Comédie. Autres tems, autres mœurs : elles outrent l'austérité & la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroyable ! elles parlent peu : elles pensent encore, & assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique, ou par dégoût. Elles se perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chere & par l'oisiveté ; & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

* Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare,

avare, elle ne me ruinera point : ſi une joueuſe, elle pourra s'enrichir : ſi une ſavante, elle ſaura m'inſtruire : ſi une prude, elle ne ſera point emportée : ſi une emportée, elle exercera ma patience : ſi une coquette, elle voudra me plaire : ſi une galante, elle le ſera peut-être juſqu'à m'aimer : ſi une dévote (*d*), répondez Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, & qui ſe trompe elle-même ?

* Une femme eſt aiſée à gouverner pourvû que ce ſoit un homme qui s'en donne la peine. Un ſeul même en gouverne pluſieurs : il cultive leur eſprit & leur mémoire, fixe & détermine leur Religion, il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent & ne déſapprouvent, ne louent & ne condamnent qu'après avoir conſulté ſes yeux & ſon viſage. Il eſt le dépoſitaire de leurs joies & de leurs chagrins, de leurs deſirs, de leurs jalouſies, de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans : il les brouille & les réconcilie avec leurs maris ; & il profite des inter-

(*d*) Fauſſe dévote.

Des Femmes. terregnes. Il prend ſoin de leurs affaires, ſollicite leurs procès, & voit leurs Juges : il leur donne ſon Médecin, ſon Marchand, ſes Ouvriers : il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs caroſſes dans les rues d'une Ville & aux promenades, ainſi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comédie. Il fait avec elles les mêmes viſites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit ſans déchoir de ſon autorité : un peu d'eſprit & beaucoup de tems à perdre lui ſuffit pour la conſerver. Les enfans, les héritiers, la bru, la niéce, les domeſtiques, tout en dépend : il a commencé par ſe faire eſtimer : il finit par ſe faire craindre. Cet ami ſi ancien, ſi néceſſaire meurt ſans qu'on le pleure ; & dix femmes dont il étoit le tyran, héritent par ſa mort, de la liberté.

* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite ſous les dehors de la modeſtie ; & tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation,

tation, & qui ne s'eſt jamais démentie, a été de faire dire de ſoi, *on l'auroit priſe pour une Veſtale.* CHAP. III.

* C'eſt dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie, qu'elle ne ſoit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur reſſemblent point; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raiſon de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.

* Un Comique outre ſur la ſcene ſes perſonnages : un Poëte charge ſes deſcriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exaggere une paſſion, un contraſte, des attitudes; & celui qui copie, s'il ne meſure au compas les grandeurs & les proportions, groſſit ſes figures, donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de ſon tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie eſt une imitation de la ſageſſe.

Il y a une fauſſe modeſtie qui eſt vanité, une fauſſe gloire qui eſt légereté, une fauſſe grandeur qui eſt petiteſſe,

Des Femmes.

tesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme sage paye de conduite : celle-là suit son humeur & sa complexion, celle-ci sa raison & son cœur : l'une est sérieuse & austere, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La premiere cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus périlleuse.

* Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles Loix, par quels Edits, par quels Rescripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lû, & d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir,

ſavoir, ou par la foibleſſe de leur complexion, ou par la pareſſe de leur eſprit, ou par le ſoin de leur beauté, ou par une certaine légereté qui les empêche de ſuivre une longue étude, ou par le talent & le génie qu'elles ont ſeulement pour les ouvrages de la main, ou par les diſtractions que donnent les détails d'un domeſtique, ou par un éloignement naturel des choſes pénibles & ſérieuſes, ou par une curioſité toute différente de celle qui contente l'eſprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire? Mais à quelque cauſe que les hommes puiſſent devoir cette ignorance des femmes, ils ſont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, ayent ſur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme ſavante comme on fait une belle arme, elle eſt cizelée artiſtement, d'une poliſſure admirable, & d'un travail fort recherché: c'eſt une piece de cabinet, que l'on montre aux Curieux, qui n'eſt pas d'uſage, qui ne ſert ni à la Guerre, ni à la Chaſſe, non plus qu'un cheval de manege quoique le mieux inſtruit du monde.

 Si

Des Femmes.

Si la Science & la Sageſſe ſe trouvent unies en un même ſujet, je ne m'informe plus du ſexe, j'admire; & ſi vous me dites qu'une femme ſage ne ſonge guéres à être ſavante, ou qu'une femme ſavante n'eſt guéres ſage, vous avez déja oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne ſont détournées des Sciences que par de certains défauts: concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles ſeroient ſages; & qu'ainſi une femme ſage n'en ſeroit que plus propre à devenir ſavante, ou qu'une femme ſavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts, n'en eſt que plus ſage.

* La neutralité entre des femmes qui nous ſont également amies, quoiqu'elles ayent rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, eſt un point difficile: il faut choiſir ſouvent entr'elles, ou les perdre toutes deux.

* Il y a telle femme qui aime mieux ſon argent que ſes amis, & ſes amans que ſon argent.

* Il eſt étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque

choſe

chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

* Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures, ou pires que les hommes.

* La plûpart des femmes n'ont guéres de principes, elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

* Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes : mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

* Il y a du péril à contrefaire. *Lise* déja vieille veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme : elle me fait peur. Elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

* On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotes ayent de l'esprit. On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beau-

coup ; & entre les perſonnes de ce dernier genre une belle femme ne ſe ſauve qu'à peine avec d'autres femmes.

* Un homme eſt plus fidéle au ſecret d'autrui qu'au ſien propre : une femme au contraire garde mieux ſon ſecret que celui d'autrui.

* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune perſonne un ſi violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque choſe.

* Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laiſſent guéres échapper les premieres occaſions ſans ſe préparer un long repentir. Il ſemble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favoriſe au contraire une jeune perſonne, juſques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus ſouhaitable.

* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais ſervi qu'à leur faire eſpérer une grande fortune !

* Les belles filles ſont ſujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

* La

* La plûpart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme par l'impreſſion qu'ils font ſur elles ; & n'accordent preſque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne ſentent rien.

* Un homme qui ſeroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut conſulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de ſavoir. Rude école !

* Une femme qui n'a jamais les yeux que ſur une même perſonne, ou qui les en détourne toujours, fait penſer d'elle la même choſe.

* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne ſentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils ſentent.

* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la paſſion qu'elle ſent pour lui, pendant que de ſon côté il feint pour elle toute celle qu'il ne ſent pas.

* L'on ſuppoſe un homme indifférent, mais qui voudroit perſuader à une femme une paſſion qu'il ne ſent pas : & l'on demande, s'il ne lui ſeroit

Des Femmes. pas plus aiſé d'impoſer à celle dont il eſt aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas d'ailleurs un véritable.

* Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & ſe conſole : une femme fait moins de bruit quand elle eſt quittée, & demeure long-tems inconſolable.

* Les femmes guériſſent de leur pareſſe par la vanité ou par l'amour.

* La pareſſe au contraire dans les femmes vives eſt le préſage de l'amour.

* Il eſt fort ſûr qu'une femme qui écrit avec emportement eſt emportée, il eſt moins clair qu'elle ſoit touchée. Il ſemble qu'une paſſion vive & tendre eſt morne & ſilencieuſe; & que le plus preſſant intérêt d'une femme qui n'eſt plus libre, & celui qui l'agite davantage, eſt moins de perſuader qu'elle aime, que de s'aſſurer ſi elle eſt aimée.

* *Glycere* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce & leurs viſites, ſe fait celer pour elles; & ſouvent

vent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié: elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire & farouche dans sa maison: sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery*. Une seule *Corinne* y est attendue, y est reçue, & à toutes les heures: on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses, & on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycere en partie quarrée au Bal, au Théâtre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits, quelquefois seule en litiere sur la route du grand Fauxbourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes fem-

Des Femmes.

femmes de ſecondes nôces, qui en dit le tems & les circonſtances. Elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & négligée, en ſimple deshabillé, ſans corps & avec des mules: elle eſt belle en cet équipage, & il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins ſur elle une riche attache qu'elle dérobe avec ſoin aux yeux de ſon mari: elle le flatte, elle le careſſe, elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, & elle ne veut pas découcher. Le matin elle ſe partage entre ſa toilette, & quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en ſecret: c'eſt *Parmenon*, qui eſt favori, qu'elle ſoutient contre l'antipathie du maître, & la jalouſie des domeſtiques. Qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, & rapporte mieux une réponſe que Parmenon? Qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui ſait ouvrir une porte ſecrette avec moins de bruit? Qui conduit plus adroitement par le petit eſcalier? Qui fait mieux ſortir par où l'on eſt entré?

* Je ne comprends pas comment un

un mari qui s'abandonne à ſon humeur & à ſa complexion, qui ne cache aucun de ſes défauts, & ſe montre au contraire par ſes mauvais endroits, qui eſt avare, qui eſt trop négligé dans ſon ajuſtement, bruſque dans ſes réponſes, incivil, froid & taciturne, peut eſpérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entrepriſes de ſon galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaiſance, les ſoins, l'empreſſement, les dons, la flatterie.

* Un mari n'a guéres un rival qui ne ſoit de ſa main & comme un préſent qu'il a autrefois fait à ſa femme. Il le loue devant elle de ſes belles dents & de ſa belle tête : il agrée ſes ſoins, il reçoit ſes viſites ; & après ce qui lui vient de ſon cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à ſouper ; & il dit aux conviés, goûtez bien cela, il eſt de *Leandre* ; & il ne me coûte qu'un *grand-merci*.

* Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre ſon mari au point qu'il n'en eſt fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus ? on

Des Femmes.

on en doute. Il ne ſert dans ſa famille qu'à montrer l'exemple d'un ſilence timide & d'une parfaite ſoumiſſion. Il ne lui eſt dû ni douaire, ni conventions, mais à cela près, & qu'il n'accouche pas, il eſt la femme & elle le mari. Ils paſſent les mois entiers dans une même maiſon ſans le moindre danger de ſe rencontrer, il eſt vrai ſeulement qu'ils ſont voiſins. Monſieur paye le Rotiſſeur & le Cuiſinier; & c'eſt toujours chez Madame qu'on a ſoupé. Ils n'ont ſouvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la Romaine ou à la Grecque, chacun a le ſien; & ce n'eſt qu'après le tems & après qu'on eſt initié au jargon d'une Ville, qu'on ſait enfin que Monſieur B.... eſt publiquement depuis vingt années le mari de Madame L....

* Telle autre femme à qui le déſordre manque pour mortifier ſon mari, y revient par ſa nobleſſe & ſes alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de ſa beauté, par ſon mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

* Il y a peu de femmes ſi parfaites, qu'el-

qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. CHAP. III.

* Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répéte, on est si touchée de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

* Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

* Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille qu'on appelloit *Emire*, & qui étoit moins connue dans toute la Ville par sa beauté, que par la sévérité de ses mœurs, & sur-tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses freres. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les tems ; & celles qu'elle avoit vûes elle-même, elle ne les pouvoit compren-

Des Femmes. prendre : elle ne connoiſſoit que l'amitié. Une jeune & charmante perſonne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue ſi douce, qu'elle ne penſoit qu'à la faire durer, & n'imaginoit pas par quel autre ſentiment elle pourroit jamais ſe refroidir ſur celui de l'eſtime & de la confiance dont elle étoit ſi contente. Elle ne parloit que d'*Euphroſine*, c'étoit le nom de cette fidéle amie, & tout Smyrne ne parloit que d'elle & d'Euphroſine : leur amitié paſſoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, & dont toutes les femmes de la Ville étoient épriſes : il eſt vrai qu'elle les aima toujours comme une ſœur aime ſes freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maiſon de ſon pere, à qui elle plut, qui oſa le lui déclarer, & ne s'attira que du mépris. Un vieillard, qui ſe confiant en ſa naiſſance & en ſes grands biens avoit eu la même audace, eut auſſi la même avanture. Elle triomphoit cependant; & c'étoit juſqu'alors au milieu de ſes freres, d'un Prêtre, & d'un vieillard qu'elle ſe diſoit inſenſible. Il ſembla

que

que le Ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds, le second plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, & le troisiéme mourut de langeur & d'insomnie. Celui qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il désira de continuer de la voir, & elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, & qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt ; & comme il se tut beaucoup en la présence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, & désira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul, parla

Des Femmes. aſſez, & avec eſprit : & comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de ſa beauté, elle fut ſurpriſe & comme indignée qu'un homme ſi bien fait & ſi ſpirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec ſon amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphroſine, il lui dit qu'elle étoit belle ; & Emire ſi indifférente, devenue jalouſe, comprit que *Cteſiphon* étoit perſuadé de ce qu'il diſoit ; & que non-ſeulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle ſe trouva depuis ce tems moins libre avec ſon amie : elle déſira de les voir enſemble une ſeconde fois pour être plus éclaircie ; & une ſeconde entrevûe lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ſes ſoupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphroſine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de ſa converſation, elle ne l'aime plus, & ce changement lui fait ſentir que l'amour dans ſon cœur a pris la place de l'amitié. Cteſiphon & Euphroſine ſe voient tous les jours, & s'aiment, ſongent à s'épouſer, s'épouſent. La nouvelle s'en répand par

toute

toute la Ville ; & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend, & s'en déséspere. Elle ressent tout son amour : elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon, mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger : elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon ; & elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, & n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient, & où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vûe si fiere & si insensible, trouve que les Dieux l'ont trop punie.

CHA-

CHAPITRE IV.

Du Cœur.

Chap. IV.

IL y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

* L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exemte même de grossiereté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

* L'amour naît brusquement sans autre réflexion, par temperament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un mo-

moment un beau viſage ou une belle main.

* Le tems qui fortifie les amitiés affoiblit l'amour.

* Tant que l'amour dure, il ſubſiſte de ſoi-même, & quelquefois par les choſes qui ſemblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalouſie. L'amitié au contraire a beſoin de ſecours : elle périt faute de ſoins, de confiance & de complaiſance.

* Il eſt plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

* L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

* Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; & celui qui eſt épuiſé ſur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

* L'amour commence par l'amour ; & l'on ne ſauroit paſſer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

* Rien ne reſſemble mieux à une vive amitié, que ces liaiſons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

* L'on n'aime bien qu'une ſeule fois : c'eſt la premiére. Les amours qui

qui ſuivent ſont moins involontaires.

* L'amour qui naît ſubitement eſt le plus long à guérir.

* L'amour qui croît peu à peu & par dégrés, reſſemble trop à l'amitié pour être une paſſion violente.

* Celui qui aime aſſez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne céde en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

* Si j'accorde que dans la violence d'une grande paſſion on peut aimer quelqu'un plus que ſoi-même, à qui ferai-je plus de plaiſir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui ſont aimés?

* Les hommes ſouvent veulent aimer, & ne ſauroient y réuſſir : ils cherchent leur défaite ſans pouvoir la rencontrer; & ſi j'oſe ainſi parler, ils ſont contraints de demeurer libres.

* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente paſſion, contribuent bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & enſuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du ſien dans cette rupture, il n'eſt pas aiſé de le décider. Les femmes accuſent les hommes d'être volages; & les hommes diſent qu'elles ſont légéres.

* Quel-

* Quelque délicat que l'on ſoit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

* C'eſt une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire par tout ſon procedé d'une perſonne ingrate, une très-ingrate.

* Il eſt triſte d'aimer ſans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre ſi heureux qu'il n'ait plus de ſouhaits à faire.

* S'il ſe trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande paſſion, & qui ait été indifférente, quelque important ſervice qu'elle nous rende dans la ſuite de notre vie, l'on court un grand riſque d'être ingrat.

* Une grande reconnoiſſance emporte avec ſoi beaucoup de goût & d'amitié pour la perſonne qui nous oblige.

* Etre avec les gens qu'on aime, cela ſuffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penſer à eux, penſer à des choſes plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout eſt égal.

* Il n'y a pas ſi loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

Du Cœur.

* Il ſemble qu'il eſt moins rare de paſſer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

* L'on confie ſon ſecret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un ſans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas beſoin de révélation ou de confiance, tout lui eſt ouvert.

* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on ſouffre ſoi-même.

* Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont on puiſſe faire un bon uſage.

* Il ſemble que s'il y a un ſoupçon injuſte, bizarre, & ſans fondement, qu'on ait une fois appellé jalouſie, cette autre jalouſie qui eſt un ſentiment juſte, naturel, fondé en raiſon & ſur l'expérience mériteroit un autre nom.

* Le temperament a beaucoup de part à la jalouſie, & elle ne ſuppoſe pas toujours une grande paſſion, c'eſt cepen-

cependant un paradoxe qu'un violent amour ſans délicateſſe.

Il arrive ſouvent que l'on ſouffre tout ſeul de la délicateſſe : l'on ſouffre de la jalouſie, & l'on fait ſouffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent ſur rien, & ne nous épargnent nulles occaſions de jalouſie, ne mériteroient de nous aucune jalouſie, ſi l'on ſe régloit plus par leurs ſentimens & leur conduite que par ſon cœur.

* Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs cauſes : en amour, il n'y a guéres d'autre raiſon de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

* L'on n'eſt pas plus maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

* Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

* Le commencement & le déclin de l'amour ſe font ſentir par l'embarras où l'on eſt de ſe trouver ſeuls.

Ceſſer d'aimer, preuve ſenſible que l'homme eſt borné, & que le cœur a ſes limites.

Ç'eſt foibleſſe que d'aimer : c'eſt

ſouvent une autre foibleſſe que de guérir.

On guérit comme on ſe conſole : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, & toujours aimer.

* Il devroit y avoir dans le cœur des ſources inépuiſables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'eſt guéres par vertu ou par force d'eſprit que l'on ſort d'une grande affliction. L'on pleure amerement, & l'on eſt ſenſiblement touché, mais l'on eſt enſuite ſi foible ou ſi léger que l'on ſe conſole.

* Si une laide ſe fait aimer, ce ne peut être qu'éperduement : car il faut que ce ſoit ou par une étrange foibleſſe de ſon amant, ou par de plus ſecrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

* L'on eſt encore long-tems à ſe voir par habitude, & à ſe dire de bouche que l'on s'aime, après que les manieres diſent qu'on ne s'aime plus.

* Vouloir oublier quelqu'un, c'eſt y penſer. L'amour a cela de commun avec les ſcrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il ſe

peut,

peut, ne point ſonger à ſa paſſion pour l'affoiblir. CHAP. IV.

* L'on veut faire tout le bonheur, ou ſi cela ne ſe peut ainſi, tout le malheur de ce qu'on aime.

* Regretter ce que l'on aime eſt un bien, en comparaiſon de vivre avec ce que l'on hait.

* Quelque déſintereſſement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois ſe contraindre pour eux, & avoir la généroſité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaiſir auſſi délicat à recevoir, que ſon ami en ſent à lui donner.

* Donner, c'eſt agir : ce n'eſt pas ſouffrir de ſes bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la néceſſité de ceux qui nous demandent.

* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque choſe qu'il arrive, il n'y a plus d'occaſions où l'on doive ſonger à ſes bienfaits.

On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, ſi l'on veut, que l'amitié eſt plus à charge que la haine. Il eſt vrai qu'on eſt diſpenſé de donner à ſes ennemis, mais

Du Cœur.

ne coûte-t-il rien de s'en venger : ou s'il eſt doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'eſt il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? Ne ſeroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire ?

* Il y a du plaiſir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

* Je ne ſai (1) ſi un bienfait qui tom-

(1) La difficulté que la Bruyere ſe fait ici à lui-même, n'intéreſſe proprement que le généreux bienfaiteur : car à l'égard de ceux qui en faiſant du bien, comptent ſur la reconnoiſſance de ceux qu'ils veulent obliger, il faut dire, à parler exactement, non que le bien qu'ils font dans cet eſprit-là peut perdre le nom de bienfait, mais qu'il ne peut jamais le perdre parce qu'il ne l'a jamais porté à juſte titre. Originairement indigne de ce beau nom, ce n'eſt qu'une eſpece de prêt ſur gage, ou, ſi vous voulez, de trafic maritime à la groſſe avanture. Pour le généreux bienfaiteur, il ne ſauroit être découragé de faire du bien, par la crainte d'obliger des ingrats. Car n'étant déterminé à faire du bien que par ſa propre générofité, il eſt ſi éloigné de compter ſur la reconnoiſſance de celui qu'il veut obliger, qu'il ne penſe ni à la reconnoiſſance ni à l'ingratitude que pourra produire ſon bienfait. Et comment concevoir, après cela, qu'un bienfait

tombe ſur un ingrat, & ainſi ſur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnoiſſance. CHAP. IV.

* La libéralité conſiſte moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

* S'il eſt vrai que la pitié ou la compaſſion ſoit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des mal-

fait qui tire tout ſon prix de la généroſité du bienfaiteur, puiſſe changer de nom & de nature pour avoir été payé d'ingratitude? La Bruyere nous l'inſinue ici: mais ſans nous découvrir ſur quel fondement il a pu ſe le perſuader à lui-même. L'ingratitude ſemblable à ces feuilles qu'on met ſous les pierres précieuſes pour en augmenter le luſtre, peut bien ſervir à rehauſſer l'éclat d'un bienfait, mais on ne voit pas qu'elle puiſſe en diminuer le prix. Donnez à l'ingrat les noms les plus odieux qu'il mérite, ſon bienfaiteur ne perd rien à tout cela. Un acte de généroſité ne peut être ni deshonoré, ni défiguré par la plus noire ingratitude: parce que la généroſité tire d'elle-même toute ſa récompenſe, & n'attend rien d'ailleurs. Pour tout dire en un mot, *la vraie généroſité eſt de ſa nature abſolument déſintéreſſée*: & ſi ce principe ſur lequel eſt fondé tout ce que je viens de dire, n'a pas été inconnu à la Bruyere, je ſuis obligé de conclure, ou que j'ai mal pris ſa penſée, ou qu'en cette occaſion il s'eſt étrangement oublié lui-même.

Du Cœur.

malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miséres ?

(2) Il vaut mieux s'exposer à l'ingra-

(2) Voici maintenant une maxime qui tend à nous inspirer la bénéficence. Mais ne nous y porteroit-elle pas plus directement, si la Bruyere l'avoit exprimée à peu près de cette maniere : *par humanité, par générosité il faut courir au secours des misérables, sans penser à l'ingratitude dont ils pourront payer le bien qu'on leur fait ?* L'idée du *danger* auquel on s'*expose* en leur faisant du bien, ne paroît bonne qu'à décourager, ou tout au moins à refroidir la bénéficence. Quoi qu'il en soit, comment accorderons-nous cette seconde maxime; telle qu'il a plû à la Bruyere de l'exprimer, avec la réflexion que je viens de critiquer, où l'ingratitude nous est représentée comme un monstre redoutable qui peut anéantir tout le bien que nous saurions faire, jusqu'à le dépouiller du nom de Bienfait, & de tout droit à la reconnoissance qu'il pourroit mériter ? Car s'il est vrai qu'*un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, peut fort bien changer de nom, & ne pas mériter plus de reconnoissance*, pourquoi *vaut-il mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables ?* Par la premiere de ces réflexions, la Bruyere déconseille assez ouvertement la bénéficence, de peur d'obliger des ingrats, & sur quel fondement peut-il nous dire après cela, qu'absolument & sans s'embarrasser des conséquences, il

gratitude que de manquer aux miſérables. CHAP. IV.

* L'expérience confirme que la moleſſe ou l'indulgence pour ſoi, & la dureté pour les autres, n'eſt qu'un ſeul & même vice.

* Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à ſoi-même, n'eſt indulgent aux autres que par un excès de raiſon.

* Quelque déſagrément qu'on ait à ſe trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre ſujettion: de même la joie que l'on reçoit de l'élevation de ſon ami eſt un peu balancée

il faut faire du bien, au hazard d'être payé d'ingratitude? Il ſemble que ces deux maximes ne ſauroient ſubſiſter enſemble; & que la Bruyere devoit proſcrire celle-là s'il vouloit adopter celle-ci. Il ne s'eſt jetté dans tout cet embarras que faute d'avoir conſideré que la vraye généroſité n'a rien à démêler avec l'ingratitude & la reconnoiſſance, parce qu'elle eſt de ſa nature abſolument déſintereſſée, ce qu'un ſage Payen a nettement établi par cette maxime générale, *rectè facti feciſſe merces eſt:* c'eſt être récompenſé d'une bonne action, que de l'avoir faite, d'où il eſt aiſé de conclure, que *le fruit d'un bienfait, c'eſt le bienfait même.*

Du Cœur.

cée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égaler à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis ; & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouïr que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

* C'est assez pour soi d'un fidéle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

* Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les régles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

* On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient

roient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

* Il est doux de voir ses amis par goût & par estime : il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est *solliciter*.

* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

* On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, & tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu : de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

* Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désesperer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

Du Cœur.

* Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le tems, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

* Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

* La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

* Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!

* On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme; l'on jouïroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en

en réjouïr : il meurt trop tôt ou trop tard.

* Il eſt pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le ſurprend en faute, & qui ſe plaint de lui avec raiſon, ſa fierté ne s'adoucit que lorſqu'il reprend ſes avantages, & qu'il met l'autre dans ſon tort.

* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux perſonnes à qui nous faiſons du bien, de même nous haïſſons violemment ceux que nous avons beaucoup offenſés.

* Il eſt également difficile d'étouffer dans les commencemens le ſentiment des injures, & de le conſerver après un certain nombre d'années.

* C'eſt par foibleſſe que l'on hait un ennemi & que l'on ſonge à s'en venger, & c'eſt par pareſſe que l'on s'appaiſe & qu'on ne ſe venge point.

* Il y a bien autant de pareſſe que de foibleſſe à ſe laiſſer gouverner.

Il ne faut pas penſer à gouverner un homme tout d'un coup & ſans autre préparation dans une affaire importante & qui ſeroit capitale à lui ou aux ſiens : il ſentiroit d'abord l'empire & l'aſcendant qu'on veut prendre

Du Cœur.

dre sur son esprit, & il secoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses; & de-là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un longtems & absolument, il faut avoir la main légere, & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au-delà sont intraitables & ne se gouvernent plus: on perd tout à-coup la route de leur cœur & de leur esprit: ni hauteur, ni souplesse, ni force, ni industrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement; & quelques autres par temperament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, & qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'au-

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presqu'indifférentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

Drance veut passer pour gouverner son Maître, qui n'en croit rien non plus que le Public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert, en des lieux & en des tems où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusquà éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, &

Du Cœur.

& d'en être gouverné en toutes choſes, & abſolument, & toujours : je ſerois ſûr de bien faire ſans avoir le ſoin de délibérer, je jouïrois de la tranquillité de celui qui eſt gouverné par la raiſon.

* Toutes les paſſions ſont menteuſes, elles ſe déguiſent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres, elles ſe cachent à elles mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fauſſe reſſemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

* On ouvre un Livre de dévotion, & il touche : on en ouvre un autre qui eſt galant, & il fait ſon impreſſion. Oſerai je dire que le cœur ſeul concilie les choſes contraires, & admet les incompatibles ?

* Les hommes rougiſſent moins de leurs crimes que de leurs foibleſſes & de leur vanité : tel eſt ouvertement injuſte, violent, perfide, calomniateur, qui cache ſon amour ou ſon ambition, ſans autre vûe que de la cacher.

* Le cas n'arrive guéres où l'on puiſſe dire, j'étois ambitieux : ou on ne l'eſt point, ou on l'eſt toujours : mais

mais le tems vient où l'on avoue que l'on a aimé.

* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

* Il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

* Il me semble que l'on dépend des

lieux

Du Cœur. lieux pour l'eſprit, l'humeur, la paſſion, le goût & les ſentimens.

* Ceux qui font bien mériteroient ſeuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui eſt de faire mieux : c'eſt une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalouſie.

* Quelques-uns ſe défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'oſent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'eſprit.

* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de ſi chers plaiſirs & de ſi tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il eſt naturel de déſirer du moins qu'ils fuſſent permis : de ſi grands charmes ne peuvent être ſurpaſſés que par celui de ſavoir y renoncer par vertu.

CHA-

CHAPITRE V.

De la Societé & de la Converſation.

UN caractère bien fade eſt celui de n'en avoir aucun.

* C'eſt le rôle d'un ſot d'être importun : un homme habile ſent s'il convient, ou s'il ennuie : il ſait diſparoître le moment qui précéde celui où il ſeroit de trop quelque part.

* L'on marche ſur les mauvais plaiſans ; & il pleut par tout pays de cette ſorte d'inſectes. Un bon plaiſant eſt une piéce rare : à un homme qui eſt né tel, il eſt encore fort délicat d'en ſoutenir long-tems le perſonnage : il n'eſt pas ordinaire que celui qui fait rire, ſe faſſe eſtimer.

* Il y a beaucoup d'eſprits obſcenes, encore plus de médiſans ou de ſatyriques, peu de délicats. Pour badiner avec grace, & rencontrer heureuſement ſur les plus petits ſujets, il faut trop de manieres, trop de politeſſe, & même trop de fécondité : c'eſt créer que de railler ainſi, & faire quelque choſe de rien.

* Si

De la Societé.

* Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter; & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le Gouvernement présent, ou sur l'intérêt des Princes, le débit des beaux sentimens, & qui reviennent toujours les mêmes: il faut laisser *Aronce* parler proverbe, *Melinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies.

* L'on voit des gens qui dans les conversations, ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais

eu

eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiôme naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit ; & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entierement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

* Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas. Vous plairoit-il de recommencer ? J'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid : que ne disiez-vous, il fait froid ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige, dites, il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, & vous désirez de m'en féliciter, dites, je vous trouve bon visage. Mais, répondez vous, cela est bien uni & bien clair, & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ?

De la Societé.

tant ? Qu'importe, Acis, eſt-ce un ſi grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde ? Une choſe vous manque, Acis, à vous & à vos ſemblables les diſeurs de *Phœbus*, vous ne vous en défiez point, & je vais vous jetter dans l'étonnement, une choſe vous manque, c'eſt l'eſprit : ce n'eſt pas tout, il y a en vous une choſe de trop, qui eſt l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la ſource de votre pompeux galimathias, de vos phraſes embrouillées, & de vos grands mots qui ne ſignifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit & vous dis à l'oreille, ne ſongez point à avoir de l'eſprit, n'en ayez point, c'eſt votre rôle ; ayez, ſi vous pouvez, un langage ſimple, & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun eſprit, peut être alors croira-t-on que vous en avez.

* Qui peut ſe promettre d'éviter dans la Société des hommes la rencontre de certains eſprits vains, légers, familiers, déliberés, qui ſont toujours dans une compagnie ceux qui parlent,

&

& qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend de l'anti-chambre, on entre impunément & ſans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit ſans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui ſortent, comme pour le rang ou le mérite des perſonnes qui compoſent le cercle. Ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui eſt la meilleure, ils la tiennent de * *Zamet*, de *Ruccelay* *, ou de * *Conchini*, qu'ils ne connoiſſent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monſeigneur s'ils leur parloient. Ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'aſſemblée pour le gratifier d'une circonſtance que perſonne ne ſait, & dont ils ne veulent pas que les autres ſoient inſtruits : ils ſuppriment quelques noms pour déguiſer l'hiſtoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications : vous les priez, vous les preſſez inutilement, il y a des choſes qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne ſauroient nommer, leur parole

* * * Sans dire Monſieur.

De la Societé. role y eſt engagée, c'eſt le dernier ſecret, c'eſt un myſtere, outre que vous leur demandez l'impoſſible : car ſur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait & les perſonnes.

Arrias a tout lû, a tout vû, il veut le perſuader ainſi, c'eſt un homme univerſel, & il ſe donne pour tel : il aime mieux mentir que de ſe taire ou de paroître ignorer quelque choſe. On parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nord, il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en ſavent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire : il diſcourt des mœurs de cette Cour, des femmes du pays, de ſes loix & de ſes coutumes : il récite des hiſtoriettes qui y ſont arrivées, il les trouve plaiſantes, & il en rit juſqu'à éclater. Quelqu'un ſe hazarde de le contredire & lui prouve nettement qu'il dit des choſes qui ne ſont pas vraies. Arrias ne ſe trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne ſache d'original, je l'ai appris de *Sethon* Ambaſſadeur de France dans cette Cour, revenu

venu à Paris depuis quelques jours, que je connois familiérement, que j'ai fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonſtance. Il reprenoit le fil de ſa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorſque l'un des conviés lui dit, c'eſt Sethon à qui vous parlez lui même, & qui arrive fraîchement de ſon Ambaſſade.

* Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine pareſſe qu'on a de parler, ou quelquefois un eſprit abſtrait, qui nous jettant loin du ſujet de la converſation, nous fait faire ou de mauvaiſes demandes ou de ſottes réponſes; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un myſtere que les autres n'y voient pas, y chercher de la fineſſe & de la ſubtilité, ſeulement pour avoir occaſion d'y placer la ſienne.

* Etre infatué de ſoi, & s'être fortement perſuadé qu'on a beaucoup d'eſprit, eſt un accident qui n'arrive guéres qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu: malheur pour lors à qui

De la Societé.

eſt expoſé à l'entretien d'un tel perſonnage : combien de jolies phraſes lui faudra-t-il eſſuyer ! Combien de ces mots avanturiers qui paroiſſent ſubitement, durent un tems, & que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'eſt moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, & de la dire bien : elle devient un roman entre ſes mains ; il fait penſer les gens à ſa maniere, leur met en la bouche ſes petites façons de parler, & les fait toujours parler long-tems : il tombe enſuite en des parentheſes qui peuvent paſſer pour épiſodes, mais qui font oublier le gros de l'hiſtoire, & à lui qui vous parle, & à vous qui le ſupportez : que ſeroit-ce de vous & de lui, ſi quelqu'un ne ſurvenoit heureuſement pour déranger le cercle, & faire oublier la narration ?

* J'entens *Theodecte* de l'antichambre ; il groſſit ſa voix à meſure qu'il s'approche, le voilà entré : il rit, il crie, il éclate : on bouche ſes oreilles, c'eſt un tonnerre : il n'eſt pas moins redoutable par les choſes qu'il dit, que par le ton dont il parle : il ne s'appaiſe

paiſe & il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités & des ſottiſes. Il a ſi peu d'égard au tems, aux perſonnes, aux bienſéances, que chacun a ſon fait ſans qu'il ait eu intention de lui donner; il n'eſt pas encore aſſis, qu'il a à ſon inſû déſobligé toute l'aſſemblée. A-t on ſervi, il ſe met le premier à table & dans la premiere place, les femmes ſont à ſa droite & à ſa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaiſante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul diſcernement des perſonnes, ni du Maître, ni des conviés, il abuſe de la folle déference qu'on a pour lui : eſt ce lui, eſt-ce *Eutideme* qui donne le repas? Il rappelle à ſoi toute l'autorité de la table; & il y a un moindre inconvénient à la lui laiſſer entiere qu'à la lui diſputer : le vin & les viandes n'ajoutent rien à ſon caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu : il veut railler celui qui perd, & il l'offenſe. Les rieurs ſont pour lui : il n'y a ſorte de fatuités qu'on ne lui paſſe. Je céde enfin & je diſparois, incapable de ſouffrir plus longtems Theodecte, & ceux qui le ſouffrent.

CHAP. V.

De la Societé.

* *Troile* eſt utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du ſuperflu, il leur ſauve la peine d'amaſſer de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs ſur ſoi, & de craindre un vol domeſtique : il les aide dans leurs plaiſirs; & il devient capable enſuite de les ſervir dans leurs paſſions : bien-tôt il les régle & les maîtriſe dans leur conduite. Il eſt l'oracle d'une maiſon, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les déciſions : il dit de cet eſclave, il faut le punir, & on le fouette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit : l'on voit qu'un paraſite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il eſt congédié : le Maître eſt heureux, ſi Troile lui laiſſe ſa femme & ſes enfans. Si celui-ci eſt à table, & qu'il prononce d'un mets qu'il eſt friand, le Maître & les conviés qui en mangeoient ſans réflexion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent raſſaſier : s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il eſt inſipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'oſant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jet-

jettent à terre : tous ont les yeux ſur lui, obſervent ſon maintien & ſon viſage avant de prononcer ſur le vin ou ſur les viandes qui ſont ſervies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maiſon de ce riche qu'il gouverne : c'eſt là qu'il mange, qu'il dort & qu'il fait digeſtion, qu'il querelle ſon valet, qu'il reçoit ſes ouvriers, & qu'il remet ſes créanciers. Il regente, il domine dans une ſalle, il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile. Si l'on entre par malheur ſans avoir une phyſionomie qui lui agrée, il ride ſon front & il détourne ſa vûe : ſi on l'aborde, il ne ſe leve pas : ſi l'on s'aſſied auprès de lui, il s'éloigne : ſi on lui parle, il ne répond point : ſi l'on continue de parler, il paſſe dans une autre chambre : ſi on le ſuit, il gagne l'eſcalier : il franchiroit tous les étages, ou il ſe lanceroit (1) par une fenêtre, plutôt que

(1) Un François qui ſait ſa Langue, & a l'eſprit cultivé, n'a pas beſoin d'être averti qu'il ne doit pas prendre ceci à la lettre, non plus que mille autres pareilles expreſſions

De la Societé. que de se laisser joindre par quelqu'un qui

qu'on rencontre dans cet Ouvrage, & dans tous les meilleurs Ecrits anciens & modernes, en vers & en prose.

» Mais si cela n'est ignoré de personne, » m'a dit un ami, pourquoi nous étalez-vous » ici ce lieu commun à propos de rien ? Car à » l'égard de cette expression, *il se lanceroit* » *par une fenêtre*, que la Bruyere a trouvé » bon d'employer, pour nous peindre vive- » ment l'humeur sombre & imperieuse de » Troile, qui ne voit qu'elle contient sous une » figure apparemment absurde un sens très- » naturel qui se présente d'abord à quiconque » entend médiocrement le François, sans en » excepter le simple peuple ? De plus, toutes » les langues ne sont-elles pas pleines de pa- » reilles expressions qui autorisées par l'usage » entrent souvent dans le style le plus simple, » & deviennent en quelques manieres pro- » verbiales ?

Tout cela est évident, & fort connu, j'en conviens. Cependant je n'ai pu me dispenser d'en faire une remarque, parce qu'un Docteur en Théologie, né hors de France, de parens François, s'est cru en droit de censurer publiquement la Bruyere pour s'être servi de cette expression figurée. Il l'a prise litteralement ; & croyant la rendre fidélement en Anglois, (je n'oserois soupçonner le contraire,) il fait dire à la Bruyere, non que Troile *se lanceroit*, mais qu'*il se lancera par une fenêtre*, & tout d'un tems il conclud de-là, que Troile ne

qui a ou un viſage ou un ſon de voix qu'il déſaprouve : l'un & l'autre ſont agréables en Troile, & il s'en eſt ſervi heureuſement pour s'inſinuer ou pour conquérir. Tout devient avec le tems, au-deſſous de ſes ſoins, comme il eſt au-deſſus de vouloir ſe ſoutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'eſt beaucoup qu'il ſorte quelquefois de ſes méditations & de ſa taciturnité pour contredire, & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'eſprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défére à vos ſentimens, qu'il ſoit complaiſant, qu'il

ne méritoit pas de figurer dans un Livre, mais d'être mis *aux petites-Maiſons*. Il eſt ſurprenant qu'un Théologien ait pu broncher en ſi beau chemin, après avoir lû & relû dans l'Evangile que tel qui n'apperçoit pas une poutre qu'il a dans ſon œil, voit un fêtu dans l'œil de ſon frere ; & qu'un autre fort ſoigneux de ne pas avaler un moucheron, avale un chameau. Voilà des expreſſions bien plus hardies que celle dont ſe ſert ici la Bruyere : elles ſont pourtant entendues de tout le monde ; & perſonne ne s'eſt encore aviſé de les trouver abſurdes, comme elles le paroîtroient néceſſairement à qui les prendroit au pied de la lettre.

qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

* Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, & il ne vous coûtera bientôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son pere, la famille dont est sa mere, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, & un carosse.

* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expression, concertés dans leur geste & dans tout leur maintien, ils sont *puristes* (*a*); & ne hazardent pas le moin-

(*a*) Gens qui affectent une grande pureté de langage.

moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de ſource & avec liberté : ils parlent proprement & ennuyeuſement.

* L'eſprit de la converſation conſiſte bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui ſort de votre entretien content de ſoi & de ſon eſprit l'eſt de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être inſtruits & même réjouïs, qu'à être goûtés & applaudis; & le plaiſir le plus délicat eſt de faire celui d'autrui.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos converſations ni dans nos écrits : elle ne produit ſouvent que des idées vaines & pueriles, qui ne ſervent point à perfectionner le goût, & à nous rendre meilleurs : nos penſées doivent être un effet de notre jugement.

* C'eſt une grande miſere que de n'avoir pas aſſez d'eſprit pour bien parler, ni aſſez de jugement pour ſe taire. Voilà le principe de toute impertinence.

De la Societé.

* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui & non, mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, & lui attire toute sorte de confiance.

* Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi.

* *Cléon* parle peu obligeamment ou peu juſte, c'eſt l'un ou l'autre : mais il ajoute qu'il eſt fait ainſi, & qu'il dit ce qu'il penſe.

* Il y a parler bien, parler aiſément, parler juſte, parler à propos : c'eſt pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre ſur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui ſont réduits à épargner leur pain, de dire merveilles de ſa ſanté devant des infirmes, d'entretenir de ſes richeſſes, de ſes revenus & de ſes ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile, en un mot de parler de ſon bonheur devant des miſérables. Cette converſation eſt trop forte pour eux ; & la comparaiſon qu'ils font alors de leur état au vôtre eſt odieuſe.

* Pour vous, dit *Eutiphron*, vous êtes riche ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente, & en fonds de terre, cela eſt beau, cela eſt doux ; & l'on eſt heureux à moins, pendant que lui qui parle ainſi, a cinquante mille livres de revenu, & croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite : il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dé-

dépenſe ; & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aſpire, il ne manqueroit pas de vous la ſouhaiter. Il n'eſt pas le ſeul qui faſſe de ſi mauvaiſes eſtimations ou des comparaiſons ſi déſobligeantes, le monde eſt plein d'Eutiphrons.

* Quelqu'un ſuivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exageration, congratule *Théodeme* ſur un Diſcours qu'il n'a point entendu, & dont perſonne n'a pu encore lui rendre compte, il ne laiſſe pas de lui parler de ſon génie, de ſon geſte, & ſurtout de la fidélité de ſa mémoire ; & il eſt vrai que Théodeme eſt demeuré court.

* L'on voit des gens bruſques, inquiets, *ſuffiſans*, qui bien qu'oiſifs, & ſans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainſi dire, en peu de paroles, & ne ſongent qu'à ſe dégager de vous : on leur parle encore qu'ils ſont partis & ont diſparu. Ils ne ſont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent ſeulement pour vous ennuyer, ils

ſont

ſont peut-être moins incommodes.

* Parler & offenſer pour de certaines gens eſt préciſément la même choſe : ils ſont piquans & amers : leur ſtyle eſt mêlé de fiel & d'abſynthe, la raillerie, l'injure, l'inſulte, leur découlent des levres, comme leur ſalive. Il leur ſeroit utile d'être nés muets ou ſtupides. Ce qu'ils ont de vivacité & d'eſprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur ſottiſe. Ils ne ſe contentent pas toujours de repliquer avec aigreur, ils attaquent ſouvent avec inſolence : ils frappent ſur tout ce qui ſe trouve ſous leur langue, ſur les préſens, ſur les abſens, ils heurtent de front & de côté comme des Beliers : demande-t-on à des Beliers qu'ils n'ayent pas des cornes? de même n'eſpere-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels ſi durs, ſi farouches, ſi indociles? Ce que l'on peut faire de mieux d'auſſi loin qu'on les découvre, eſt de les fuir de toute ſa force & ſans regarder derriere ſoi.

* Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais ſe commettre, de qui l'on ne doit ſe plaindre que le moins

De la Societé. moins qu'il eſt poſſible, & contre qui il n'eſt pas même permis d'avoir raiſon.

* Entre deux perſonnes qui ont eu enſemble une violente querelle dont l'un a raiſon & l'autre ne l'a pas, ce que la plûpart de ceux qui y ont aſſiſté ne manquent jamais de faire, ou pour ſe diſpenſer de juger, ou par un temperament qui m'a toujours paru hors de ſa place, c'eſt de condamner tous les deux : leçon importante, motif preſſant & indiſpenſable de fuir à l'Orient, quand le fat eſt à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

* Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ni ſaluer avant qu'il me ſalue, ſans m'avilir à ſes yeux, & ſans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE diroit (*b*) : *Je veux avoir mes coudées franches, & eſtre courtois & affable à mon point, ſans remords ne conſéquence, Je ne puis du tout eſtriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmene vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'eſt*

(*b*) Imité de Montagne.

m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemi, j'anticipe son bon accueil, je le questionne sur sa disposition & santé, je lui fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne estre, comme disent aucuns, sur le qui vive; celui-là me déplaît, qui par la connoissance que j'ay de ses coustumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise: comment me ressouvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & importante, & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au-delà: pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualités & conditions, & des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison: c'est trop de travail pour moy, & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention: & quand bien elle m'auroit succedé une premiere fois, je ne laisserois pas de fléchir & de me démentir à une seconde tâche: je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à estre fier.

* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite on peut être insupportable. Les manieres que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes déci-

De la Societé. décident de vous en bien ou en mal : une légere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude : elle en donne du moins les apparences ; & fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coutumes reçûes, elle est attachée aux tems, aux lieux, aux personnes, & n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, & que l'on s'y perfectionne. Il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manieres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable ; & qu'il faut

avoir de bien éminentes qualités, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres les autres soient contens de nous & d'eux-mêmes.

* C'est une faute contre la politesse que de louer immodérement en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poëte.

* Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût : le dernier est préférable.

* Il y auroit une espece de férocité à rejetter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincerement des choses louables.

* Un homme d'esprit, & qui est né fier, ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre : si quel-

De la Societé.

quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prospérité.

* Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pieces d'or & de la monnoie.

* Vivre avec des gens qui sont brouillés, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procès.

* L'on sait des gens (*c*) qni avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vûe. Ils se sont apperçus à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur societé : ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble : ils se sont dépêchés de rompre avant

(*c*) Mrs. Courtin & de St. Romain, Conseillers d'Etat.

avant que de mourir, ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple : un moment plutôt, ils mouroient sociables, & laissoient après eux un rare modéle de la perséverance dans l'amitié.

* L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles & enjoués nous trompent, & nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez, vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

* Dans la societé c'est la raison qui plie la premiere. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou & le plus bizarre; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode, l'on évite de le heurter, tout le monde lui céde : la moindre sérenité qui paroît sur son visage, lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint, menagé, obéi, quelquefois aimé.

* Il

De la Societé.

* Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collateraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

* *Cléante* est un très-honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde & la plus raisonnable : chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des societés où il se trouve : l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, & l'acte de leur séparation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir (2) de

(2) Il me souvient à ce propos d'un Passage de Plutarque très-remarquable, pris de la Vie de Paulus Æmilius, que je prendrai la liberté de mettre ici dans les propres termes d'Amyot : *Il y a quelquefois de petites hargnes & riottes souvent répétées, procédantes de quelques fâcheuses conditions, ou de quelque dissimilitude, ou incompatibilité de nature, que les étrangers ne connoissent pas, lesquelles par succession de tems engendrent de si grandes aliénations de volontés entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ni habiter ensemble.* Tout cela est dit à l'occasion d'un divorce bizarre en apparence, mais fondé en effet sur de bonnes raisons. Voyez la *Vie de Paulus Æmilius*, Cha. 3. de la Version d'Amyot.

Ce

de certains mérites qui ne ſont point faits

Ce paſſage de Plutarque vient aſſez bien ici, m'a-t-on dit, mais il n'y étoit pas fort néceſſaire. Par rapport à ceux qui ont quelque connoiſſance du monde, la citation eſt abſolument inutile, je l'avoue. Et puiſqu'il faut tout dire, mon deſſein, en rapportant ce paſſage, a été de m'en ſervir, non comme d'une autorité néceſſaire pour juſtifier & confirmer le *Caractère de Cléante*, mais comme d'un témoignage authentique pour détromper un jeune Ecrivain, qui dans une Diſſertation qui paroît au-devant de ſa Traduction Angloiſe * de Théophraſte, a prononcé d'un ton déciſif, que le Caractère de Cléante étoit extravagant & tout-à-fait chimérique. C'eſt, dis-je, purement & ſimplement pour déſabuſer ce Cenſeur & ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à ſon jugement, que je me ſuis aviſé de joindre aux réflexions de la Bruyere, celles qu'un Auteur très-judicieux avoit publiées, pluſieurs ſiécles auparavant, ſur un fait inconteſtable, tout pareil à celui que la Bruyere nous expoſe ici ſous un nom imaginaire : Fait qui ſe renouvelle encore de tems en tems à Rome, à Londres, comme à Paris, & partout ailleurs, où par contrat ſolemnel l'homme & la femme ſe trouvent engagés à vivre néceſſairement enſemble.

* Le même dont il eſt fait mention dans les *Caractères de Théophraſte*, Chap. X, note (1). *Le ſavant Caſaubon confeſſe, &c.*

De la Societé.

faits pour être enſemble, de certaines vertus incompatibles.

* L'on peut compter ſûrement ſur la dot, le douaire & les conventions, mais foiblement ſur *les nourritures*: elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere & de la bru, & qui périt ſouvent dans l'année du mariage.

* Un beau-pere aime ſon gendre, aime ſa bru. Une belle-mere aime ſon gendre, n'aime point ſa bru. Tout eſt réciproque.

* Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui eſt au monde, ce ſont les enfans de ſon mari. Plus elle eſt folle de ſon mari, plus elle eſt marâtre.

Les marâtres font déſerter les villes & les bourgades, & ne peuplent pas moins la terre de mendians, de vagabonds, de domeſtiques & d'eſclaves, que la pauvreté.

* C** & H** ſont voiſins de campagne, & leurs terres ſont contigues: ils habitent une contrée déſerte & ſolitaire. Eloignés des Villes & de tout commerce, il ſembloit que la fuite d'une entiere ſolitude, ou l'amour de la ſocieté, eût dû les aſſujettir à une liaiſon réciproque. Il eſt cependant dif-

difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpétuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, & même des freres ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possédent seuls, & qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

* Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

* J'approche d'une petite ville, & je suis déja sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi côte, une riviere baigne ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'Aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis : quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans

De la Societé. dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

* Il y a une chose que l'on n'a point vûe sous le Ciel, & que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance, où un mariage n'engendre point une guerre civile, où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain béni, par les processions & par les obséques, d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médisance, où l'on voit parler ensemble le Bailli & le Président, les Elûs & les Assesseurs, où le Doyen vit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-ci souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les sots sont toujours prêts à se fâcher & à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise. Il ne faut jamais hazarder la plaisanterie même la plus douce & la plus permise, qu'avec des gens polis,

lis, ou qui ont de l'esprit.

* On ne prime point avec les Grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive.*

* Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement; si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

* Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

* Rire des gens d'esprit, c'est le privilége des sots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, je veux dire sans conséquence.

* La moquerie est souvent indigence d'esprit.

* Vous le croyez votre duppe : s'il feint de l'être, qui est plus duppe de lui ou de vous?

* Si vous observez avec soin, qui

 sont

De la Societé. sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

* Le dédain & le rengorgement dans la Societé attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

* Le plaisir de la Societé entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinions sur les Sciences : par-là ou l'on s'affermit dans ses sentimens, ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

* L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

* Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille ! les choses de dehors qu'on appelle les évenemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre : harangues

gues froides & qui réduisent à l'impossible. *Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ?* N'est-ce pas dire, *êtes-vous fou d'être malheureux ?*

* Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la Société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus : sur les Ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs, ni plus habiles.

* L'on a vû il n'y a pas long-tems un cercle de personnes (*d*) des deux sexes liées ensemble par la conversation, & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible : une chose dite entr'eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de vraies

(*d*) Les Précieuses.

De la Societé.

vraies énigmes, toujours ſuivies de longs applaudiſſemens : par tout ce qu'ils appelloient delicateſſe, ſentimens, tour & fineſſe d'expreſſion, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ni bon ſens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'eſprit, non pas du meilleur, mais de celui qui eſt faux, & où l'imagination a trop de part.

* Je le ſai, *Théobalde*, vous êtes vieilli : mais voudriez-vous que je cruſſe que vous êtes baiſſé, que vous n'êtes plus Poëte ni bel eſprit, que vous êtes préſentement auſſi mauvais Juge de tout genre d'Ouvrage, que méchant Auteur, que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la converſation ? Votre air libre & préſomptueux me raſſure & me perſuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, & peut-être meilleur : car ſi à votre âge vous êtes ſi vif & ſi impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeuneſſe, & lorſque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de

de certaines femmes qui ne juroient que par vous & ſur votre parole, qui diſoient, *Cela eſt délicieux, qu'a-t-il dit?*

* L'on parle impétueuſement dans les entretiens, ſouvent par vanité ou par humeur, rarement avec aſſez d'attention : tout occupé du deſir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on ſuit ſes idées, & on les explique ſans le moindre égard pour les raiſonnemens d'autrui : l'on eſt bien éloigné de trouver enſemble la vérité, l'on n'eſt pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces ſortes de converſations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choſes qui n'ont nulle ſuite.

* Il a régné pendant quelque tems une ſorte de converſation fade & puérile, qui rouloit toute ſur des queſtions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle paſſion ou tendreſſe. La lecture de quelques Romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour : ils s'en ſont défaits; & la Bourgeoiſie les a reçûes avec les équivoques.

* Quelques femmes de la Ville ont

De la Societé.

la délicateſſe de ne pas ſavoir, ou de n'oſer dire le nom des rues, des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croyent pas aſſez nobles pour être connus. Elles diſent *le Louvre, la Place Royale ;* mais elles uſent de tours & de phraſes plutôt que de prononcer de certains noms ; & s'ils leur échappent, c'eſt du moins avec quelque altération du mot, & après quelques façons qui les raſſurent : en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui ayant beſoin dans le diſcours *des Halles, du Châtelet,* ou de choſes ſemblables, diſent *les Halles, le Châtelet.*

* Si l'on feint quelquefois de ne ſe pas ſouvenir de certains noms que l'on croit obſcurs, & ſi l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'eſt par la bonne opinion qu'on a du ſien.

* L'on dit par belle humeur & dans la liberté de la converſation, de ces choſes froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes, que parce qu'elles ſont extrêmement mauvaiſes. Cette maniere baſſe de plaiſanter a paſſé du peuple à qui elle appartient, juſques dans une

grande partie de la jeuneſſe de la Cour qu'elle a déja infectée. Il eſt vrai qu'il y entre trop de fadeur & de groſſiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle faſſe de plus grands progrès dans un pays qui eſt le centre du bon goût & de la politeſſe: l'on doit cependant en inſpirer le dégoût à ceux qui la pratiquent, car bien que ce ne ſoit jamais ſérieuſement, elle ne laiſſe pas de tenir la place dans leur eſprit & dans le commerce ordinaire, de quelque choſe de meilleur.

* Entre dire de mauvaiſes choſes, ou en dire de bonnes que tout le monde ſait, & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choiſir.

* *Lucain a dit une jolie choſe : il y a un bon mot de Claudien : il y a cet endroit de Seneque ;* & là-deſſus une longue ſuite de Latin que l'on cite ſouvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le ſecret ſeroit d'avoir un grand ſens & bien de l'eſprit : car ou l'on ſe paſſeroit des Anciens, ou après les avoir lûs avec ſoin, l'on ſauroit encore choiſir les meilleurs, & les citer à propos.

* *Hermagoras* ne ſait pas qui eſt Roi

De la Societé. de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roi de Boheme. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les tems, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des Géans, il en raconte le progrès & les moindres détails, rien ne lui échappe. Il débrouille même l'horrible cahos des deux Empires, le Babylonien & l'Assyrien ; il connoît à fonds les Egyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne le verra point : il a presque vû la Tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'Architectes ont présidé à cet Ouvrage, il sait le nom des Architectes. Dirai je qu'il croit (*e*) Henri IV. fils d'Henri III ? il néglige du moins de rien connoître aux Maisons de France, d'Autriche, de Baviere : quelles minuties, dit il ! pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des Rois des Medes, ou de Babylone, & que les noms

(*e*) Henri le Grand.

noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Nœſnemordach, de Mardokempald lui ſont auſſi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON. Il demande ſi l'Empereur a jamais été marié : mais perſonne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une ſanté parfaite ; & il ſe ſouvient que Thetmoſis un Roi d'Egypte étoit valetudinaire, & qu'il tenoit cette complexion de ſon ayeul Aliphatmutoſis. Que ne ſait-il point ? Quelle choſe lui eſt cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Semiramis, ou ſelon quelques-uns Serimaris, parloit comme ſon fils Ninyas, qu'on ne les diſtinguoit pas à la parole : ſi c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme ſon fils, ou le fils une voix effeminée comme ſa mere, qu'il n'oſe pas le décider. Il vous relevera que Nembrot étoit gaucher, & Seſoſtris ambidextre, que c'eſt une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appellé Longue-main, parce que les bras lui tomboient juſqu'aux génoux, & non à cauſe qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; & il ajoute qu'il y a des Auteurs

graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à ſoutenir que c'eſt la gauche.

* Aſcagne eſt Statuaire, Hégion Fondeur, Æſchine Foulon, & *Cydias* Bel-eſprit, c'eſt ſa profeſſion. Il a une enſeigne, un attelier, des ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent ſous lui : il ne vous ſauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promiſes, s'il ne manque de parole à *Doſithée* qui l'a engagé à faire une Elegie : une Idylle eſt ſur le métier, c'eſt pour *Crantor* qui le preſſe, & qui lui laiſſe eſpérer un riche ſalaire. Proſe, vers, que voulez-vous ? il réuſſit également en l'un & en l'autre. Demandez-lui des Lettres de conſolation ou ſur une abſence, il les entreprendra, prenez les toutes faites & entrez dans ſon magaſin, il y a à choiſir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction ſur la terre que de le promettre long tems à un certain monde, & de le préſenter enfin dans les maiſons comme un homme rare & d'une exquiſe converſation ; & là ainſi que le Muſicien chante, & que le Joueur de luth touche ſon luth devant

vant les perſonnes à qui il a été pro mis, Cydias après avoir touſſé, relevé ſa manchette, étendu la main & ouvert les doigts, débite gravement ſes penſées quinteſſenciées & ſes raiſonnemens ſophiſtiques. Différent de ceux qui convenant de principes, & connoiſſant la raiſon ou la vérité qui eſt une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder ſur leurs ſentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me ſemble*, dit-il gracieuſement, *que c'eſt tout le contraire de ce que vous dites*, ou *je ne ſaurois être de votre opinion*, ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il eſt le vôtre, mais .... il y a trois choſes*, ajoute-t-il, *à conſidérer* ..... & il en ajoute une quatriéme : fade diſcoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une aſſemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puiſſe s'inſinuer, ſe parer de ſon bel eſprit, ou de ſa Philoſophie, & mettre en œuvre ſes rares conceptions : car ſoit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être ſoupçonné d'avoir en vûë, ni le vrai ni le faux, ni le raiſonnable ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le

De la Societé. ſens des autres, & d'être de l'avis de quelqu'un : auſſi attend-il dans un cercle que chacun ſe ſoit expliqué ſur le ſujet qui s'eſt offert, ou ſouvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choſes toutes nouvelles, mais à ſon gré déciſives & ſans réplique. Cydias s'égale à Lucien, & à Séneque (*f*), ſe met au-deſſus de Platon, de Virgile, & de Théocrite ; & ſon flatteur a ſoin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût & d'intérêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paiſiblement que les hommes détrompés lui préférent les Poëtes modernes : il ſe met en ce cas à la tête de ces derniers ; il ſait à qui il adjuge la ſeconde place. c'eſt en un mot un compoſé du pedant & du précieux, fait pour être admiré de la Bourgeoiſie & de la Province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

* C'eſt la profonde ignorance qui inſpire le ton dogmatique. Celui qui ne ſait rien, croit enſeigner aux autres ce

(*f*) Philoſophe, & Poëte tragique.

ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui ſait beaucoup, penſe à peine que ce qu'il dit, puiſſe être ignoré, & parle plus indifféremment.

* Les plus grandes choſes n'ont beſoin que d'être dites ſimplement, elles ſe gâtent par l'emphaſe : il faut dire noblement les plus petites, elles ne ſe ſoutiennent que par l'expreſſion, le ton & la maniere.

* Il me ſemble que l'on dit les choſes encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

* Il n'y a guéres qu'une naiſſance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rende les hommes capables de ſecret.

* Toute confiance eſt dangereuſe ſi elle n'eſt entiere : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déja trop dit de ſon ſecret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonſtance.

* Des gens vous promettent le ſecret, & ils le révélent eux-mêmes, & à leur inſçu : ils ne remuent pas les levres & on les entend : on lit ſur leur front & dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils ſont tranſ-

parens

De la Societé. parens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent & agissent de maniere qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques-uns méprisent votre secret de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystere ; un tel m'en a fait part, & m'a défendu de le dire ;* & ils le disent.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

* *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la maniere douce & complaisante dont il a vêcu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort : il a déja dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans, & il le répete : il parle des maisons qu'il a à la ville, & bientôt d'une terre qu'il a à la campagne : il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagere la commodité des appartemens, ainsi que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere, les équipages : il se plaint que sa femme n'aime point assez le jeu & la societé. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-

vous cette charge! Pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendroit votre domaine? On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possede. Il n'oublie pas son extraction & ses alliances : *Monsieur le Surintendant qui est mon Cousin, Madame la Chanceliere qui est ma parente* : voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, & de ceux même qui sont ses héritiers : ai-je tort, dit-il à Elise? ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? & il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible & languissante; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce, au moment qu'il parle, un Cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier

* Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

CHA-

CHAPITRE VI.

Des biens de Fortune.

CHAP. VI.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris & ses alcoves, jouïr d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur : cela est juste & de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

* Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite & le fait plutôt remarquer.

* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

* Si

* Si l'on ne le voyoit de ſes yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange diſproportion que le plus ou le moins de pieces de monnoie met entre les hommes ? CHAP. VI.

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe ou à l'Egliſe : il n'y a preſque point d'autre vocation.

* Deux Marchands étoient voiſins & faiſoient le même commerce, qui ont eu dans la ſuite une fortune toute différente. Ils avoient chacun une fille unique : elles ont été nourries enſemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition : l'une des deux pour ſe tirer d'une extrême miſere cherche à ſe placer, elle entre au ſervice d'une fort grande Dame & l'une des premiéres de la Cour, chez ſa compagne.

* Si le Financier manque ſon coup, les Courtiſans diſent de lui, c'eſt un Bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réuſſit, ils lui demandent ſa fille.

* Quelques-uns (*a*) ont fait dans leur jeuneſſe l'apprentiſſage d'un certain mé-

(*a*) Les Partiſans.

Des biens de Fortune.

métier, pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

* Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul; & (1) il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux, & si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise!

* Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

* N** avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule, & une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée, qu'il écoute un peu & ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération. * Je

(1) Ses richesses ne produiront aucun changement dans mon état. Je n'en serai jamais ni pis ni mieux.

* Je vais, *Clitiphon*, à votre porte, le beſoin que j'ai de vous me chaſſe de mon lit & de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fuſſe ni votre client ni votre fâcheux ! Vos eſclaves me diſent que vous êtes enfermé, & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entiére : je reviens avant le tems qu'ils m'ont marqué, & ils me diſent que vous êtes ſorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de ſi laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un regiſtre, vous ſignez, vous paraphez, je n'avois qu'une choſe à vous demander, & vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez ſervice à ceux qui dépendent de vous : vous le ſerez davantage par cette conduite que par ne vous pas laiſſer voir. O homme important & chargé d'affaires, qui à votre tour avez beſoin de mes offices, venez dans la ſolitude de mon Cabinet, le Philoſophe eſt acceſſible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez ſur les Livres

de

Des biens de Fortune.

de Platon qui traitent de la ſpiritualité de l'ame & de ſa diſtinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les diſtances de Saturne & de Jupiter : j'admire Dieu dans ſes Ouvrages, & je cherche par la connoiſſance de la vérité à régler mon eſprit & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous ſont ouvertes : mon antichambre n'eſt pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, paſſez juſqu'à moi ſans me faire avertir : vous m'apportez quelque choſe de plus précieux que l'argent & l'or, ſi c'eſt une occaſion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je faſſe pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui eſt commencée ? quelle interruption heureuſe pour moi que celle qui vous eſt utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires eſt un ours qu'on ne ſauroit apprivoiſer, on ne le voit dans ſa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus. L'homme de Lettres au contraire eſt trivial comme une borne au coin des places, il eſt vû de tous, & à tou-

te heure, & en tous états, à table, au lit, nud, habillé, ſain ou malade: il ne peut être important, & il ne le veut point être.

* N'envions point à une ſorte de gens leurs grandes richeſſes: ils les ont à titre onéreux, & qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur ſanté, leur honneur & leur conſcience pour les avoir: cela eſt trop cher; & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

* Les P. T. S. (*b*) nous font ſentir toutes les paſſions l'une après l'autre. L'on commence par le mépris à cauſe de leur obſcurité. On les envie enſuite, on les hait, on les craint, on les eſtime quelquefois, & on les reſpecte. L'on vit aſſez pour finir à leur égard par la compaſſion.

* *Soſie* de la livrée a paſſé par une petite recette à une ſous-ferme; & par les concuſſions, la violence & l'abus qu'il a fait de ſes *pouvoirs*, il s'eſt enfin ſur les ruines de pluſieurs familles élevé à quelque grade; devenu noble par une charge, il ne lui manquoit

que

(*b*) Les Partiſans.

Des biens de Fortune.

que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

* *Arſure* cheminoit ſeule & à pied vers le grand Portique de Saint **, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obſcure, & ſa dévotion connue comme ſa perſonne. Son mari eſt entré dans le *huitiéme denier* : quelle monſtrueuſe fortune en moins de ſix années ! Elle n'arrive à l'Egliſe que dans un char, on lui porte une lourde queue, l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle ſe place, elle le voit de front, n'en perd pas une ſeule parole, ni le moindre geſte : il y a une brigue entre les Prêtres pour la confeſſer : tous veulent l'abſoudre, & le Curé l'emporte.

* L'on porte *Créſus* au cimetiére, de toutes ſes immenſes richeſſes que le vol & la concuſſion lui avoient acquiſes, & qu'il a épuiſées par le luxe & par la bonne chere, il ne lui eſt pas demeuré de quoi ſe faire enterrer : il eſt mort inſolvable, ſans biens, & ainſi privé de tous les ſecours : l'on n'a vû chez lui ni julep, ni cordiaux,

ni

ni Médecins, ni le moindre Docteur qui l'ait aſſuré de ſon ſalut.

* *Champagne* au ſortir d'un long dîner qui lui enfle l'eſtomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, ſigne un ordre qu'on lui préſente, qui ôteroit le pain à toute une Province ſi l'on n'y remédioit : il eſt excuſable : quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digeſtion qu'on puiſſe quelque part mourir de faim.

* *Sylvain* de ſes deniers a acquis de la naiſſance & un autre nom. Il eſt Seigneur de la Paroiſſe où ſes ayeuls payoient la taille : il n'auroit pû autrefois entrer Page chez *Cléobule*; & il eſt ſon gendre.

* *Dorus* paſſe en litiére par la voie *Appienne*, précédé de ſes affranchis & de ſes eſclaves qui détournent le peuple, & font faire place : il ne lui manque que des licteurs. Il entre à *Rome* avec ce cortége, où il ſemble triompher de la baſſeſſe & de la pauvreté de ſon pere *Sanga*.

* On ne peut mieux uſer de ſa fortune que fait *Périandre* : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité : déja

Des biens de Fortune.

déja on ne le prie plus d'accorder ſon amitié, on implore ſa protection. Il a commencé par dire de ſoi-même, *un homme de ma ſorte*, il paſſe à dire, *un homme de ma qualité*, il ſe donne pour tel; & il n'y a perſonne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à ſa table qui eſt délicate, qui veuille s'y oppoſer. Sa demeure eſt ſuperbe, un dorique régne dans tous ſes dehors, ce n'eſt pas une porte, c'eſt un Portique : eſt-ce la maiſon d'un Particulier, eſt-ce un Temple ? le peuple s'y trompe. Il eſt le Seigneur dominant de tout le quartier : c'eſt lui que l'on envie & dont on voudroit voir la chûte, c'eſt lui dont la femme par ſon collier de perles s'eſt fait des ennemies de toutes les Dames du voiſinage. Tout ſe ſoûtient dans cet homme, rien encore ne ſe dément dans cette grandeur qu'il a acquiſe, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que ſon pere ſi vieux & ſi caduc n'eſt-il mort il y a vingt ans, & avant qu'il ſe fît dans le monde aucune mention de Périandre ! Comment pourra-t-il ſoutenir ces odieuſes pancartes (*g*) qui dé-

(*g*) Billets d'enterremens.

déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les héritiers? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obséques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme*, & peut-être, un *Honorable homme*, lui qui est *Messire*?

* Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déja forts & avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès.

* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portés, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siécle?

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant

Des biens de Fortune.

les richeſſes, l'argent, les grands établiſſemens & les autres biens, que la diſpenſation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en ſont le mieux pourvûs.

* Si vous entrez dans les cuiſines, où l'on voit réduit en art & en méthode le ſecret de flatter votre goût & de vous faire manger au-delà du néceſſaire, ſi vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent compoſer le feſtin que l'on vous prépare, ſi vous regardez par quelles mains elles paſſent, & toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élegance qui charment vos yeux, vous font héſiter ſur le choix & prendre le parti d'eſſayer de tout; ſi vous voyez tout le repas ailleurs que ſur une table bien ſervie, quelles ſaletés, quel dégoût! Si vous allez derriere un Théâtre, & ſi vous nombrez les poids, les roues, les cordages qui font les vols & les machines, ſi vous conſiderez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, & quelle extenſion de nerfs ils

ils y employent, vous direz, sont-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé & agir de soi-même? Vous vous récrierez, quels efforts, quelle violence! de même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

* Ce garçon si frais, si fleuri, & d'une si belle santé, est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Bénéfices: tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hyver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême & honteuse: quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir?

* *Chrysippe* homme nouveau & le premier noble de sa race, aspiroit il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien, c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition, il l'a dit ainsi, & on s'en souvient. Il arrive je ne sai par quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles

Des biens de Fortune.

pour sa dot, ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir ; & il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore, quoiqu'assez avancé en âge ; il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

* Laissez faire *Ergaste*, & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere, ou qui marchent sur la terre ferme. Il sait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs & à l'ortie : il écoute tous les avis, & propose tous ceux qu'il a écoutés. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste, & ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dûes ; c'est une faim insatiable d'avoir & de posséder. Il trafiqueroit des Arts & des Sciences, & mettroit en parti jusques à l'harmonie. Il faudroit, s'il en étoit cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute & une écurie, pût perdre le souvenir de la Musique d'*Orphée* ;

phée, & ſe contenter de la ſienne. CHAP. VI.

* Ne traitez pas avec *Criton*, il n'eſt touché que de ſes ſeuls avantages. Le piége eſt tout dreſſé à ceux à qui ſa charge, ſa terre, ou ce qu'il poſſéde, feront envie : il vous impoſera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement & nulle compoſition à attendre d'un homme ſi plein de ſes intérêts & ſi ennemi des vôtres : il lui faut une duppe.

* *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints : ils ont leurs méditations, & il a les ſiennes.

* Le peuple ſouvent a le plaiſir de la Tragédie : il voit périr ſur le Théâtre du monde les perſonnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverſes ſcénes, & qu'il a le plus haïs.

* Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales ; la premiere vive & agiſſante eſt toute occupée à vouloir affliger le peuple, & la ſeconde voiſine de la mort, à ſe déceler & à ſe ruïner les uns les autres. Partiſans

* Cet homme qui a fait la fortune de pluſieurs, qui a fait la vôtre, n'a

Des biens de Fortune.

pû soutenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans : ils vivent cachés & malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité du cabinet à l'antichambre. Quels égards ! il pouvoit aller au garde-meuble.

* Il y a une dureté de complexion : il y en a une autre de condition & d'état. L'on tire de celle-ci comme de la premiere de quoi s'endurcir sur la misére des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille. Un bon Financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

* Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre Tropique : passez sous le Pole, & dans l'autre Hémisphere, montez aux Etoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien, vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme

me avide, insatiable, inexorable, qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

* Faire fortune est une si belle phrase, & qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connoît dans toutes les Langues: elle plaît aux Etrangers & aux Barbares, elle regne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîtres & franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe: il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

* A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, & sur-tout une grande fortune. Ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat: je ne sai précisément lequel c'est, j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Des biens de Fortune.

Il faut moins d'eſprit que d'habitude ou d'expérience pour faire ſa fortune : l'on y ſonge trop tard, & quand enfin on s'en aviſe, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loiſir de réparer : de-là vient peut-être que les fortunes ſont ſi rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne penſe du matin au ſoir, il ne rêve la nuit qu'à une ſeule choſe, qui eſt de s'avancer. Il a commencé de bonne heure & dès ſon adoleſcence à ſe mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barriere de front qui ferme ſon paſſage, il biaiſe naturellement, & va à droit & à gauche, ſelon qu'il y voit de jour & d'apparence ; & ſi de nouveaux obſtacles l'arrêtent, il rentre dans le ſentier qu'il avoit quitté. Il eſt déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les ſurmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres meſures : ſon intérêt, l'uſage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de ſi grands talens & une ſi bonne tête à un voyageur pour ſuivre d'abord le grand chemin, & s'il eſt plein & embarraſſé, prendre la terre,

terre, & aller à travers champs, puis regagner ſa premiere route, la continuer, arriver à ſon terme? Faut-il tant d'eſprit pour aller à ſes fins? Eſt-ce donc un prodige qu'un ſot riche & accrédité?

Il y a même des ſtupides, & j'oſe dire des imbécilles, qui ſe placent en de beaux poſtes, & qui ſavent mourir dans l'opulence, ſans qu'on les doive ſoupçonner en nulle maniere d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre induſtrie : quelqu'un les a conduits à la ſource d'un fleuve, ou bien le hazard ſeul les y a fait rencontrer : on leur a dit, voulez-vous de l'eau? Puiſez; & ils ont puiſé.

* Quand on eſt jeune, ſouvent on eſt pauvre : ou l'on n'a pas encore fait d'acquiſitions, ou les ſucceſſions ne ſont pas échûes. L'on devient riche & vieux en même tems, tant il eſt rare que les hommes puiſſent réunir tous leurs avantages; & ſi cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont aſſez à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

* Il faut avoir trente ans pour ſon-

Des biens de Fortune.

ger à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ans : l'on bâtit dans sa vieillesse ; & l'on meurt quand on en est aux Peintres & aux Vitriers.

* Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouïr de la vanité, de l'industrie, du travail & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

* Le Marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire : il a (2) le catis & les faux jours afin d'en cacher les défauts, & qu'elle paroisse bonne : il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fausses & mystérieuses, afin qu'on croye n'en donner

(2) C'est-à-dire, *l'art de mettre en presse une étoffe, pour lui donner plus de lustre.* Ce mot absolument nécessaire, ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, premiere Edition.

ner que ſon prix, un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il ſe peut ; & il a un trebuchet, afin que celui à qui il l'a livrée, la lui paye en or qui ſoit de poids.

* Dans toutes les conditions, le pauvre eſt bien proche de l'homme de bien : & l'opulent n'eſt guéres éloigné de la friponnerie. Le ſavoir-faire & l'habileté ne menent pas juſques aux énormes richeſſes.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce ſoit, par l'oſtentation d'une certaine probité.

* De tous les moyens de faire ſa fortune, le plus court & le meilleur eſt de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

* Les hommes preſſés par les beſoins de la vie, & quelquefois par le deſir du gaïn ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des profeſſions équivoques, & dont ils ſe cachent long-tems à eux-mêmes le péril & les conſéquences. Ils les quittent enſuite par une dévotion indiſcrette qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récol-

Des biens de Fortune.

te, & qu'ils jouïssent d'une fortune bien établie.

* Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hyver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrêmités, je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette & me réfugie dans la médiocrité.

* On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur resister.

* Celui là est riche qui reçoit plus qu'il ne consume : celui-là est pauvre, dont la dépense excéde la recette.

* Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres. Il

Il n'y a rien qui se soûtienne plus long-tems qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voye mieux la fin qu'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

* Les passions tyrannisent l'homme, & l'ambition suspend en lui les autres passions, & lui donne pour un tems les apparences de toutes les vertus. Ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble, & même dévot : je le croirois encore, s'il n'eut enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'agrandir : la bile gagne & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déja foibles l'on dit, *ma fortune, mon etablissement.*

* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre in-

Des biens de Fortune.

industrie, ou par l'imbécillité des autres.

* Les traits découvrent la complexion & les mœurs, mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

* *Chrysante* homme opulent & impertinent ne veut pas être vû avec *Eugene* qui est homme de mérite, mais pauvre : il croiroit en être deshonoré. Eugene est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

* Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilités, attendre au contraire que je les salue, & en être avec moi sur le plus ou sur le moins, je dis en moi-même, fort bien, j'en suis ravi, tant mieux pour eux : vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé & mieux nourri qu'à l'ordinaire, qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire, où il aura déja fait un gain raisonnable : Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de tems jusqu'à me mépriser.

* Si les pensées, les Livres & leurs

Auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proſcription ! Il n'y auroit plus de rappel : quel ton, quel aſcendant ne prennent-ils pas ſur les Savans ! quelle majeſté n'obſervent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*, que leur mérite n'a ni placés, ni enrichis, & qui en ſont encore à penſer & à écrire judicieuſement. Il faut l'avouer, le préſent eſt pour les riches, & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE eſt encore, & ſera toujours : les Receveurs de droits, les Publicains ne ſont plus, ont-ils été ? Leur patrie, leurs noms ſont-ils connus ? Y a-t-il eu dans la Grece des Partiſans ? Que ſont devenus ces importans perſonnages qui mépriſoient Homere, qui ne ſongeoient dans la Place qu'à l'éviter, qui ne lui rendoient pas le ſalut, ou qui le ſaluoient par ſon nom, qui ne daignoient pas l'aſſocier à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, & qui faiſoit un Livre ? Que deviendront les *Fauconnets* ? Iront-ils auſſi loin dans la poſtérité que DESCARTES *né François & mort en Suede* ?

* Du

Des biens de Fortune.

* Du même fonds d'orgueil dont l'on s'éleve fiérement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, & sur de vaines Sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espece de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excéde la nôtre.

* Il y a des ames sales, paîtries de boue & d'ordure, éprises du gain & de l'intérêt, comme les belles ames le sont de la Gloire & de la Vertu : capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiétes sur le rabais, ou sur le décri des monnoies, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres, & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

* Commençons par excepter ces

ames

ames nobles & courageuſes, s'il en reſte encore ſur la terre, ſecourables, ingénieuſes à faire du bien, que nuls beſoins, nulle diſproportion, nuls artifices ne peuvent ſéparer de ceux qu'ils ſe ſont une fois choiſis pour amis; & après cette précaution, diſons hardiment une choſe triſte & douloureuſe à imaginer : il n'y a perſonne au monde ſi bien lié avec nous de ſocieté & de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, & qui nous fait mille offres de ſervices, & qui nous ſert quelquefois, qui n'ait en ſoi par l'attachement à ſon intérêt des diſpoſitions très-proches à rompre avec nous, & à devenir notre ennemi.

* Pendant qu'*Oronte* augmente avec ſes années, ſon fonds & ſes revenus, une fille naît dans quelque famille, s'éleve, croît, s'embellit, & entre dans ſa ſeiziéme année : il ſe fait prier à cinquante ans pour l'épouſer, jeune, belle, ſpirituelle : cet homme ſans naiſſance, ſans eſprit, & ſans le moindre mérite eſt préferé à tous ſes rivaux.

* Le mariage qui devroit être à l'homme une ſource de tous les biens,

lui

Des biens de Fortune.

lui est souvent par la disposition de la fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude, au mensonge & aux gains illicites ; il se trouve entre la friponnerie & l'indigence, étrange situation !

Epouser une veuve, en bon François signifie faire sa fortune : il n'opére pas toujours ce qu'il signifie.

* Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon Praticien, veut être Officier ; le simple Officier se fait Magistrat ; & le Magistrat veut présider : & ainsi de toutes les conditions où les hommes languissent serrés & indigens, après avoir tenté au-delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée ; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches, & de demeurer riches.

* Dîne bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

* Jeune on conserve pour sa vieillesse : vieux on épargne pour la mort.

L'hé-

L'héritier prodigue paye de superbes funérailles, & dévore le reste.

* L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années; & son héritier plus en dix mois, qu'il n'a sû faire lui-même en toute sa vie.

* Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi & pour les autres.

* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres; & réciproquement les peres à leurs enfans, sans le titre d'héritiers.

* Triste condition de l'homme & qui dégoûte de la vie ! Il faut suer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches. Celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt, est homme de bien.

* Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un, rentre dans celui du complaisant. Nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus menagés, plus caressés de per-

Des biens de Fortune.

personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort, & qui désire qu'elle arrive.

* Tous les hommes par les postes différens, par les titres & par les successions se regardent comme héritiers les uns des autres, & cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur.

* L'on dit du jeu qu'il égale les conditions, mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrêmités se rapprocher : c'est comme une Musique qui détonne, ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est, en un mot, un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je répons

que

que c'eſt peut-être auſſi l'une de ces choſes qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent juſqu'à nous, remportent ſur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne ſommes bleſſés de leur *Zombaye* (*d*) & de leurs autres proſternations. CHAP. VI.

* Une tenue d'Etats ou les Chambres aſſemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien de ſi grave & de ſi ſérieux, qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triſte ſévérité régne ſur leurs viſages : implacables l'un pour l'autre & irréconciliables ennemis pendant que la ſéance dure, ils ne reconnoiſſent plus ni liaiſons, ni alliance, ni naiſſance, ni diſtinctions. Le Hazard ſeul, aveugle & farouche Divinité, préſide au cercle, & y décide ſouverainement. Ils l'honorent tous par un ſilence profond, & par une attention dont ils ſont par-tout ailleurs fort incapables :

(*d*) Voyez les Rélations du Royaume de Siam.

Des biens de Fortune.

bles : toutes les passions comme suspendues cédent à une seule : le Courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrés, la moindre trace de leur premiere condition. Ils perdent de vûe leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé, ou du lansquenet, les remet souvent où elle les a pris.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de piéges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des Particuliers tombe & se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser & se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée, qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel Commis imprudent veut hazarder sur un carte les

les deniers de sa caisse. C'est un sale & indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout tems par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque, *ici l'on trompe de bonne foi* : car se voudroient-ils donner pour irreprochables ? Qui ne sait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose ? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe !

* Mille gens se ruinent au jeu, & vous disent froidement qu'ils ne sauroient se passer de jouer : quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? Seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vûe que la ruïne totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une

Des biens de Fortune.

carte ou à la fortune du dé, la ſienne propre, celle de ſa femme, & de ſes enfans, eſt-ce une choſe qui ſoit permiſe, ou dont l'on doive ſe paſſer? Ne faut-il pas quelquefois ſe faire une plus grande violence, lorſque pouſſé par le jeu juſques à une déroute univerſelle, il faut même que l'on ſe paſſe d'habits & de nourriture, & de les fournir à ſa famille?

Je ne permets à perſonne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu: je le défends à un honnête homme. C'eſt une trop grande puérilité que de s'expoſer à une grande perte.

* Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui eſt celle qui vient de la perte de biens: le tems qui adoucit toutes les autres aigrit celle-ci. Nous ſentons à tous momens pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu, nous manque.

* Il fait bon avec celui qui ne ſe ſert pas de ſon bien à marier ſes filles, à payer ſes dettes, ou à faire des contrats, pourvû que l'on ne ſoit ni ſes enfans ni ſa femme.

* Ni les troubles, *Zenobie*, qui agitent

tent votre empire, ni la guerre que vous ſoutenez virilement contre une Nation puiſſante depuis la mort du Roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préferé à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un ſuperbe édifice, l'air y eſt ſain & temperé, la ſituation en eſt riante, un bois ſacré l'ombrage du côté du Couchant, les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la Terre n'y auroient pû choiſir une plus belle demeure : la campagne autour eſt couverte d'hommes qui taillent & qui coupent, qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphyre : les grues & les machines gémiſſent dans l'air, & font eſpérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais achevé, & dans cette ſplendeur où vous deſirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine : employez-y l'or & tout l'art des plus excellens Ouvriers : que les Phidias & les Zeuxis de votre ſiécle déployent toute leur ſcience ſur vos plat-

 fonds

Des biens de Fortune.

fonds & ſur vos lambris : tracez-y de vaſtes & de délicieux jardins, dont l'enchantement ſoit tel qu'ils ne paroiſſent pas faits de la main des hommes : épuiſez vos tréſors & votre induſtrie ſur cet ouvrage incomparable: & après que vous y aurez mis, Zenobie, la derniere main, quelqu'un de ces paſtres qui habitent les ſables voiſins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivieres, achetera un jour à deniers comptans cette Royale Maiſon, pour l'embellir, & la rendre plus digne de lui, & de ſa fortune.

* Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, & vous font récrier d'une premiere vûe ſur une maiſon ſi délicieuſe, & ſur l'extrême bonheur du Maître qui la poſſéde. Il n'eſt plus, il n'en a pas joüi ſi agréablement, ni ſi tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour ſerein, ni une nuit tranquille : il s'eſt noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ſes créanciers l'en ont chaſſé. Il a tourné la tête, & il l'a regardée de loin une derniere fois; & il eſt mort de ſaiſiſſement.

* L'on

* L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point. Le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens, les honneurs, les dignités fondent sur elles à plusieurs reprises, elles nâgent dans la prospérité. *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres, a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut, que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, & il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité; étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joue ailleurs; & traite leur postérité comme leurs ancêtres.

* La cause la plus immédiate de la ruïne & de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe & de l'épée, est que l'état seul, & non le bien, régle la dépense.

* Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

Des biens de Fortune.

* *Giton* a le teint frais, le visage plein & les joues pendantes, l'œil fixe & assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme & déliberée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, & se mouche avec grand bruit : il crache fort loin, & il éternue fort haut : il dort le jour, il dort la nuit, & profondement, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre, il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête & l'on s'arrête, il continue de marcher & l'on marche, tous se réglent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abbaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite & découvrir son front par fierté ou par audace.

Il eſt enjoué, grand rieur, impatient, préſomptueux, colere, libertin, politique, myſtérieux ſur les affaires du tems : il ſe croit des talens & de l'eſprit : il eſt riche.

Phedon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps ſec & le viſage maigre : il dort peu & d'un ſommeil fort léger : il eſt abſtrait, réveur, & il a avec de l'eſprit l'air d'un ſtupide : il oublie de dire ce qu'il ſait, ou de parler d'évenemens qui lui ſont connus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peſer à ceux à qui il parle, il conte brievement, mais froidement, il ne ſe fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il ſourit à ce que les autres lui diſent, il eſt de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits ſervices : il eſt complaiſant, flatteur, empreſſé : il eſt myſtérieux ſur ſes affaires, quelquefois menteur, il eſt ſuperſtitieux, ſcrupuleux, timide : il marche doucement & légerement, il ſemble craindre de fouler la terre : il marche les yeux baiſſés, & il n'oſe les lever ſur ceux qui paſſent. Il n'eſt jamais du nombre de ceux qui forment un cer-

Des biens de Fortune.

cle pour difcourir, il fe met derriere celui qui parle, recueille furtivement ce qui fe dit, & il fe retire fi on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules ferrées, le chapeau abaiffé fur fes yeux pour n'être point vû, il fe replie & fe renferme dans fon manteau : il n'y a point de rues ni de galleries fi embarraffées & fi remplies de monde, où il ne trouve moyen de paffer fans effort, & de fe couler fans être apperçu. Si on le prie de s'affeoir, il fe met à peine fur le bord d'un fiége : il parle bas dans la converfation, & il articule mal : libre néanmoins fur les affaires publiques, chagrin contre le fiécle, médiocrement prévenu des Miniftres & du Miniftere. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il touffe, il fe mouche fous fon chapeau, il crache prefque fur foi, & il attend qu'il foit feul pour éternuer, ou fi cela lui arrive, c'eft à l'infû de la compagnie, il n'en coûte à perfonne ni falut, ni compliment : il eft pauvre.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Ville.

Chap. VII.

L'On se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours & aux Tuilleries, pour se regarder au visage, & se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûe l'un devant l'autre : carosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé ; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

* Tout le monde connoît cette (*a*) longue levée qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre,

(*a*) Le Faubourg ou la Porte S. Bernard.

De la Ville.

tre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort près se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promenent pas encore ; & quand elle est passée, elles ne s'y promenent plus.

* Dans ces lieux d'un concours général, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la nécessité de la conversation, on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'apprivoiser avec le Public, & se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche négligemment la tête, l'on passe & l'on repasse.

* La Ville est partagée en diverses societés, qui sont comme autant de petites Républiques, qui ont leurs

loix, leurs uſages, leur jargon & leurs mots pour rire : tant que cet aſſemblage eſt dans ſa force, & que l'entêtement ſubſiſte, l'on ne trouve rien de bien dit, ou de bien fait, que ce qui part des ſiens, & l'on eſt incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs : cela va juſques au mépris pour les gens qui ne ſont pas initiés dans leurs myſteres. L'homme du monde d'un meilleur eſprit, que le hazard a porté au milieu d'eux, leur eſt étranger. Il ſe trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coûtume : il voit un peuple, qui cauſe, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe enſuite dans un morne ſilence : il y perd ſon maintien, ne trouve pas où placer un ſeul mot, & n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaiſant qui domine, & qui eſt comme le héros de la Societé : celui-ci s'eſt chargé de la joie des autres, & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme ſurvient qui n'eſt point de leurs plaiſirs, la bande joyeuſe ne peut comprendre, qu'elle ne

De la Ville.

ſache point rire des choſes qu'elle n'entend point, & paroiſſe inſenſible à des fadaiſes qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni ſon ton de voix, ni ſon ſilence, ni ſa taille, ni ſon viſage, ni ſon habillement, ni ſon entrée, ni la maniere dont elle eſt ſortie. Deux années cependant ne paſſent point ſur une même cotterie. Il y a toujours dès la premiere année des ſemences de diviſion pour rompre dans celle qui doit ſuivre. L'intérêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modeſtes au commencement dégenerent bientôt en pyramides de viandes & en banquets ſomptueux, dérangent la République, & lui portent enfin le coup mortel : il n'eſt en fort peu de tems non plus parlé de cette Nation que des mouches de l'année paſſée.

* Il y a dans la Ville (*b*) la grande & la petite Robe ; & la premiere ſe venge ſur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle

(*b*) Les Officiers, les Conſeillers, les Avocats & les Procureurs.

qu'elle y essuye : de savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un Corps considérable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier : il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égaler à la Magistrature, on ne lui céde qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole, & le mérite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sû payer pour son Office.

* Vous moquez-vous de rêver en carosse, ou peut-être de vous y reposer? *Vîte*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé, ils diront, cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les rues ou sur la route : apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, & rêver à rien très profonde-

ment, ſavoir à propos perdre le boire & le manger, ne faire qu'apparoir dans ſa maiſon, s'évanouïr & ſe perdre comme un fantôme dans le ſombre de ſon cabinet, ſe cacher au public, éviter le théâtre, le laiſſer à ceux qui ne courent aucun riſque à s'y montrer, qui en ont à peine le loiſir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

* Il y a un certain nombre de jeunes Magiſtrats que les grands biens & les plaiſirs ont aſſociés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres* : ils les imitent, ils ſe tiennent fort au-deſſus de la gravité de la Robe, & ſe croient diſpenſés par leur âge & par leur fortune d'être ſages & moderés. Ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la molleſſe, l'intempérance, le libertinage, comme ſi tous ces vices leur étoient dûs ; & affectant ainſi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à ſoûtenir, ils deviennent enfin ſelon leurs ſouhaits des copies fidéles de très-méchans originaux.

* Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce ſont deux hommes. Revenu chez ſoi il reprend

ſes

ſes mœurs, ſa taille & ſon viſage qu'il y avoit laiſſés : il n'eſt plus ni ſi embarraſſé, ni ſi honnête.

* Les *Criſpins* ſe cottiſent & raſſemblent dans leur famille juſques à ſix chevaux pour allonger un équipage, qui avec un eſſain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jaſon* qui ſe ruine, & avec *Thraſon* qui veut ſe marier, & qui a conſigné (*c*).

* J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes, la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la ſeconde branche : ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci briſent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS ſur une même couleur, un même métail ; ils portent comme eux deux & une : ce ne ſont pas des Fleurs de lys, mais ils s'en conſolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs piéces auſſi honorables, & ils les ont communes

(*c*) Dépoſé ſon argent au Tréſor public pour une grande Charge.

De la Ville. munes avec de grands Seigneurs qui en ſont contens. On les voit ſur les litres & ſur les vitrages, ſur la porte de leur Château, ſur le pillier de leur haute Juſtice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le banniſſement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles ſont ſur les meubles & ſur les ſerrures, elles ſont ſemées ſur les caroſſes : leurs livrées ne deshonorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions, votre folie eſt prématurée, attendez du moins que le ſiécle s'acheve ſur votre race : ceux qui ont vû votre grand-pere, qui lui ont parlé, ſont vieux, & ne ſauroient plus vivre long-tems : qui pourra dire comme eux, là il étaloit & vendoit très-cher ?

Les Sannions & les Criſpins veulent encore davantage que l'on diſe d'eux qu'ils ſont une grande dépenſe, qu'ils n'aiment à la faire : ils font un récit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils diſent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas ſongé à perdre. Ils parlent jargon & myſtere ſur de certaines femmes,

ils

ils ont réciproquement *cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles avantures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chausse des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renoue ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien : il revient de nuit mouillé & recru sans avoir tué : il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*, il fait un rendez vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se méle avec les Piqueurs, il a un cor. Il ne dit pas comme *Menalippe, ai-je du plaisir ?* il croit en avoir, il oublie Loix & Procédure, c'est un Hippolyte. *Menandre* qui le vit hier sur un Procès qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'hui son Rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave & capitale,

De la Ville.

tale, il ſe fait entourer de ſes confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'eſt étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut ou après ceux des chaſſeurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les ſix chiens : l'heure preſſe, il achève de leur parler des abois & de la curée; & il court s'aſſeoir avec les autres pour juger.

* Quel eſt l'égarement de certains particuliers, qui riches du négoce de leurs peres dont ils viennent de recueillir la ſucceſſion, ſe moulent ſur les Princes pour leur garderobe & pour leur équipage, excitent par une dépenſe exceſſive & par un faſte ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouïr, & ſe ruinent ainſi à ſe faire moquer de ſoi?

Quelques uns n'ont pas même le triſte avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'eſt le ſeul théâtre de leur vanité. L'on ne ſait point dans l'Iſle qu'*André* brille au Marais, & qu'il y diſſipe ſon patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ſes Fauxbourgs, il ſeroit difficile qu'en-

qu'entre un ſi grand nombre de Citoyens qui ne ſavent pas tous juger ſainement de toutes choſes, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui, *il eſt magnifique*, & qui lui tiendroit compte des regals qu'il fait à *Xante* & à *Ariſton*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire* : mais il ſe ruine obſcurement. Ce n'eſt qu'en faveur de deux ou trois perſonnes qui ne l'eſtiment point, qu'il court à l'indigence; & qu'aujourd'hui en caroſſe il n'aura pas dans ſix mois le moyen d'aller à pied.

* *Narciſſe* ſe leve le matin pour ſe coucher le ſoir, il a ſes heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulierement à la belle Meſſe aux Feuillans ou aux Minimes : il eſt homme d'un bon commerce, & l'on compte ſur lui au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquiéme à l'ombre ou au reverſis : là il tient le fauteuil quatre heures de ſuite chez *Aricie*, où il riſque chaque ſoir cinq piſtoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galant : il a lû Bergerac (*d*), des Marets

(*e*),

(*d*) Cyrano.

De la Ville.

(*e*), l'Esclache, les Historiettes de Barbin, & quelques Recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours; & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui, & ce qu'il fit hier; & il meurt ainsi après avoir vécu.

* Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vû quelque part, de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres; & je vais, s'il se peut, aider votre mémoire: est ce au Boulevard sur un strapontin, ou aux Tuilleries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comédie? Est-ce au Sermon, au Bal, à Rambouillet? Où pourriez-vous ne l'avoir point vû? Où n'est-il point? S'il y a dans la Place une fameuse exécution, ou un feu de joye, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville: si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut: s'il se fait un carouzel, le voilà entré, & placé sur l'amphithéâtre: si le Roi reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche,

(*e*) S. Sorlin.

e, il assiste à leur audience, il est en haye quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux Sermens des Ligues Suisses, que celle du Chancelier & des Ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux Almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Sainte Hubert*, le voilà à cheval : on parle d'un camp & d'une revûe, il est à Ouilles, il est à Acheres, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, & jusques au Fort de Bernardi. CHANLEY fait les marches, JACQUES, les vivres, DU METZ l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir, mais il a vû, dit-il, tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la Ville! Qui dira après lui, le Cours est fermé, on ne s'y promene point, le bourbier de Vincennes est desseché & relevé, on n'y versera plus? Qui annoncera un Concert, un beau Salut, un prestige de la Foire? Qui

De la Ville. Qui vous avertira que Beaumaviel mourut hier, que Rochois est enrhumée & ne chantera de huit jours? Qui connoîtra comme lui un Bourgeois à ses armes & à ses livrées? Qui dira Scapin porte des Fleurs de lys, & qui en sera plus édifié? Qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple Bourgeoise? Qui sera mieux fourni de Vaudevilles? Qui prêtera aux femmes les Annales galantes, & le Journal amoureux? Qui saura comme lui chanter à table tout un Dialogue de l'*Opera*, & les fureurs de Roland dans une ruelle? Enfin puisqu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourront aussi parfaitement leur convenir?

* *Theramene* étoit riche & avoit du mérite : il a hérité, il est donc très riche & d'un très-grand mérite : voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour *épouseur*. Il va de maisons en maisons faire espérer aux meres qu'il épousera : est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & à Theramene de

faire ſes déclarations. Il tient ici ntre le Mortier, là il efface le Calier ou le Gentil-homme : un jeune mme fleuri, vif, enjoué, ſpirituel ſt pas ſouhaité plus ardemment ni ieux reçu : on ſe l'arrache des mains, a à peine le loiſir de ſourire à qui trouve avec lui dans une même vie : combien de galans va-t-il mettre déroute ? Quels bons partis ne fera-l pas manquer ? Pourra-t-il ſuffire tant d'héritieres qui le recherchent ? n'eſt pas ſeulement la terreur des aris, c'eſt l'épouventail de tous ceux i ont envie de l'être, & qui attennt d'un mariage à remplir le vuide leur conſignation. On devroit proſire de tels perſonnages ſi heureux, pécunieux, d'une Ville bien polie, ou condamner le ſexe, ſous peide folie ou d'indignité, à ne les iter pas mieux, que s'ils n'avoient ie du mérite.

* Paris pour l'ordinaire le ſinge de Cour, ne ſait pas toujours la conefaire : il ne l'imite en aucune maere dans ces dehors agréables & caſſans que quelques Courtiſans & r-tout les femmes y ont naturellement

De la Ville. ment pour un homme de mérite, qui n'a même que du mérite : elles s'informent ni de ſes contrats ni de ancêtres, elles le trouvent à la Cou cela leur ſuffit, elles le ſouffrent, el l'eſtiment : elles ne demandent pas eſt venu en chaiſe ou à pied, s'il a u charge, une terre, ou un équipag comme elles regorgent de train, ſplendeur & de dignités, elles ſe d laſſent volontiers avec la Philoſoph ou la Vertu. Une femme de Ville e tend-elle le brouïſſement d'un caro qui s'arrête à ſa porte, elle petille goût & de complaiſance pour quico que eſt dedans ſans le connoître : ma ſi elle a vû de ſa fenêtre un bel attel ge, beaucoup de livrées, & que pl ſieurs rangs de clous parfaitement d rés l'aient éblouïe, quelle impatien n'a-t-elle pas de voir déja dans ſa cha bre le Cavalier ou le Magiſtrat! quel charmante reception ne lui fera-t-el point! ôtera-t-elle les yeux de deſſ lui! Il ne perd rien auprès d'elle, lui tient compte des doubles ſoupa tes, & des reſſorts qui le font roul plus mollement : elle l'en eſtime d vantage, elle l'en aime mieux.

Cet

Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossiereté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

* La subtile invention de faire de magnifiques présens de nôces qui ne coûtent rien ; & qui doivent être rendus en espece !

* L'utile & la louable pratique, de perdre en frais de nôces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement des choses superflues ; & de prendre déja sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles & la toilette.

* Le bel & le judicieux usage, que celui qui préférant une sorte d'effronterie aux bienséances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe qui connus ou inconnus accou-

De la Ville. accourent de toute une ville à ce ſpectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à un telle coutume pour être entierement bizarre & incompréhenſible, que d'être lûe dans quelque Rélation de la Mingrélie?

* Pénible coutume, aſſerviſſement incommode! Se chercher inceſſamment les unes les autres avec l'impatience de ne ſe point rencontrer, ne ſe rencontrer que pour ſe dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choſes dont on eſt également inſtruite, & dont il importe peu que l'on ſoit inſtruite, n'entrer dans une chambre préciſément que pour en ſortir, ne ſortir de chez ſoi l'aprèsdînée que pour y rentrer le ſoir, fort ſatisfaite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suiſſes, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime guéres. Qui conſidéreroit bien le prix du tems, & combien ſa perte eſt irréparable, pleureroit amerement ſur de ſi grandes miſéres.

* On s'éleve à la Ville dans une indifférence groſſiere des choſes rurales & champêtres: on diſtingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle

celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les ſeigles, & l'un ou l'autre d'avec (1) le meteil: on ſe contente de ſe nourrir & de s'habiller. Ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois, ni de guerets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, ſi vous voulez être entendu, ces termes pour eux ne ſont pas françois: parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de ſol pour livre, & aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoiſſent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins ſpécieux: ils ignorent la nature, ſes commencemens, ſes progrès, ſes dons & ſes largeſſes. Leur ignorance ſouvent eſt volontaire, & fondée ſur l'eſtime qu'ils ont pour leur profeſſion & pour leurs talens. Il n'y a ſi vil Praticien qui au fond de ſon Etude ſombre & enfumée, & l'eſprit occupé d'une plus noire chicane, ne ſe préfere au Laboureur qui jouït du Ciel, qui cultive la

(1) Le *Meteil* eſt un mélange de ſeigle & de froment. Ce mot vient de *mixtale*, qui a été employé en Latin dans le même ſens.

De la Ville.
la terre, qui feme à propos, & qui fait de riches moiffons : & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur économie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels tems où il n'y avoit encore ni Offices, ni Commiffions, ni Préfidens, ni Procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pû fe paffer du Greffe, du Parquet & de la Buvette.

* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome fi mollement, fi commodément, ni fi fûrement même, contre le vent, la pluye, la poudre & le foleil, que le Bourgeois fait à Paris fe faire mener par toute la ville : quelle diftance de cet ufage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne favoient point encore fe priver du néceffaire pour avoir le fuperflu, ni préférer le fafte aux chofes utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies, & fe chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne fortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur caroffe : ils fe perfuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchoient.

choient. Ils ſe conſervoient propres quand il faiſoit ſec; & dans un tems humide ils gâtoient leur chauſſure, auſſi peu embarraſſés de franchir les rues & les carrefours, que le Chaſſeur de traverſer un gueret, ou le Soldat de ſe mouiller dans une tranchée. On n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litiére; il y avoit même pluſieurs Magiſtrats qui alloient à pied à la Chambre ou aux Enquêtes, d'auſſi bonne grace qu'Auguſte autrefois alloit de ſon pied au Capitole. L'étain dans ce tems brilloit ſur les tables & ſur les buffets, comme le fer & le cuivre dans les foyers: l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes ſe faiſoient ſervir par des femmes: on mettoit celles-ci juſqu'à la cuiſine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils ſavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes: mais ils partageoient le ſervice de leurs domeſtiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choſes avec eux-mêmes: leur dé-

De la Ville. penſe étoit proportionnée à leur recette : leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maiſons de la ville & de la campagne, tout étoit meſuré ſur leurs rentes & ſur leur condition. Il y avoit entr'eux des diſtinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magiſtrat, & le roturier ou le ſimple valet pour le Gentilhomme. Moins appliqués à diſſiper ou à groſſir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laiſſoient entier à leurs héritiers ; & paſſoient ainſi d'une vie moderée à une mort tranquille. Ils ne diſoient point, *le ſiécle eſt dur, la miſére eſt grande, l'argent eſt rare* : ils en avoient moins que nous, & en avoient aſſez, plus riches par leur économie & par leur modeſtie que de leurs revenus & de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui eſt dans les Grands ſplendeur, ſomptuoſité, magnificence, eſt diſſipation, folie, ineptie dans le particulier.

CHAPITRE VIII.

De la Cour.

LE reproche en un ſens le plus honorable que l'on puiſſe faire à un homme, c'eſt de lui dire qu'il ne ſait pas la Cour : il n'y a ſorte de vertus qu'on ne raſſemble en lui par ce ſeul mot. CHAP. VIII.

* Un homme qui ſait la Cour, eſt maître de ſon geſte, de ſes yeux & de ſon viſage, il eſt profond, impénétrable : il diſſimule les mauvais offices, ſoûrit à ſes ennemis, contraint ſon humeur, déguiſe ſes paſſions, dément ſon cœur, parle, agit contre ſes ſentimens. Tout ce grand raffinement n'eſt qu'un vice, que l'on appelle fauſſeté, quelquefois auſſi inutile au Courtiſan pour ſa fortune, que la franchiſe, la ſincérité, & la vertu.

* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui ſont diverſes ſelon les divers jours dont on les regarde ? de même qui peut définir la Cour ?

De la Cour.

* Se dérober à la Cour un ſeul moment, c'eſt y renoncer : le Courtiſan qui l'a vûe le matin, la voit le ſoir, pour la reconnoître le lendemain, ou afin que lui-même y ſoit connu.

* L'on eſt petit à la Cour ; & quelque vanité que l'on ait on s'y trouve tel : mais le mal eſt commun ; & les Grands mêmes y ſont petits.

* La Province eſt l'endroit d'où la Cour, comme dans ſon point de vûe, paroît une choſe admirable : ſi l'on s'en approche, ſes agrémens diminuent, comme ceux d'une perſpective que l'on voit de trop près.

* L'on s'accoutume difficilement à une vie qui ſe paſſe dans une antichambre, dans des cours, ou ſur l'eſcalier.

* La Cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le ſoit ailleurs.

* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour : il découvre en y entrant, comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit régner également le vice & la politeſſe, & où tout lui eſt utile, le bon & le mauvais.

* La Cour eſt comme un édifice bâti

bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

* L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & se faire par là respecter du Noble de sa Province, ou de son Diocésain.

* Le Brodeur & le Confiseur seroient superflus & ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre : les Cours seroient désertes, & les Rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité & de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur, de fierté & de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les Provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la Royauté.

* Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans comme la présence du Prince, à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterés, & leur contenance est avilie. Les gens fiers & superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur :

De la Cour. celui qui eſt honnête & modeſte s'y ſoutient mieux, il n'a rien à réformer.

* L'air de Cour eſt contagieux, il ſe prend à V**, comme l'accent normand à Rouen ou à Falaiſe : on l'entrevoit en des Fouriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie : l'on peut avec une portée d'eſprit fort médiocre y faire de grands progrès. Un homme d'un génie élevé & d'un mérite ſolide ne fait pas aſſez de cas de cette eſpéce de talent pour faire ſon capital de l'étudier & ſe le rendre propre : il l'acquiert ſans réflexion, & il ne penſe point à s'en défaire.

** Verſailles.

* N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, ſe fait faire place, il gratte, il heurte preſque, il ſe nomme : on reſpire ; & il n'entre qu'avec la foule.

* Il y a dans les Cours des apparitions de gens avanturiers & hardis, d'un caractère libre & familier, qui ſe produiſent eux-mêmes, proteſtent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui ſont crus ſur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nou-

nouveauté : ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû. Ils ont cela de commode pour les Grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, & congediés de même : alors ils disparoissent tout à la fois riches & décrédités ; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

* Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légerement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme. Ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent présens. Ils s'arrêtent, & on les entoure : ils ont la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand, qui la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel qui est moins mauvais.

* Les Cours ne sauroient se passer d'une certaine espéce de Courtisans, hommes flatteurs, complaisans, insi-

De la Cour.

nuans, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, & flattent toutes les passions: ils leur souflent à l'oreille des grossiéretés, leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, & fixent leurs couches: ils font les modes, raffinent sur le luxe & sur la dépense, & apprennent à ce sexe de promts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles & en équipages: ils ont eux-mêmes des habits où brille l'invention & la richesse, & ils n'habitent d'anciens Palais qu'après les avoir renouvellés & embellis. Ils mangent délicatement & avec réflexion, il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent, & dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée: dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus: ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénétrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire voir: ceux-ci avec de longs services, bien des playes

ſur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un viſage ſi aſſuré, ni une contenance ſi libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, ſont de tous leurs plaiſirs & de toutes leurs fêtes, ne ſortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agiſſent comme chez eux & dans leur domeſtique, ſemblent ſe multiplier en mille endroits, & ſont toujours les premiers viſages qui frappent les nouveaux venus à une Cour: ils embraſſent, ils ſont embraſſés: ils rient, ils éclatent, ils ſont plaiſans, ils font des contes: perſonnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, & qui ſont ſans conſéquence.

* Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre*, qu'ils ſont ſeuls chargés des détails de tout l'Etat, & que ſeuls auſſi ils en doivent répondre: l'un a du moins les affaires de la terre, & l'autre les maritimes. Qui pourroit les repréſenter, exprimeroit l'empreſſement, l'inquiétude, la curioſité, l'activité, ſauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû aſſis, jamais fixes & arrêtés: qui même les a vû marcher? On les voit courir, parler

De la Cour. en courant, & vous interroger ſans attendre de répônſe. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils paſſent & ils repaſſent. Ne les retardez pas dans leur courſe précipitée, vous démonteriez leur machine : ne leur faites pas de queſtions, ou donnez leur du moins le tems de reſpirer & de ſe reſſouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous & long tems, vous ſuivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne ſont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui preſſent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précédent, ils ſe lancent impétueuſement dans la foule des Courtiſans, tout ce qui ſe trouve ſur leur paſſage eſt en péril. Leur profeſſion eſt d'être vûs & revûs ; & ils ne ſe couchent jamais ſans s'être acquittés d'un emploi ſi ſérieux & ſi utile à la République. Ils ſont au reſte inſtruits à fonds de toutes les nouvelles indifférentes ; & ils ſavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens néceſſaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés & alertes ſur tout

ce

ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenans, légers & précipités, le dirai-je? ils portent au vent, attelés tous deux au char de la Fortune, & tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

* Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa Maison de toutes les Maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux FOIX, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, & s'il se peut, aux PRINCES DU SANG, ne parler que de Ducs, de Cardinaux & de Ministres, faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'Oriflamme & pour les Croisades, avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, & de tableaux de ses ancêtres & des alliés de ses ancêtres; se piquer d'avoir un ancien Château à Tourelles, à Creneaux & à Machecoulis, dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom & mes armes*,

De la Cour. *mes*, dire de celui-ci qu'il n'eſt pas homme de qualité, de celle-là, qu'elle n'eſt pas Demoiſelle, ou ſi on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander s'il eſt Gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-tems, mais il les laiſſera rire : d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la Maiſon régnante ; & à force de le dire, il ſera cru.

* C'eſt une grande ſimplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

* L'on ſe couche à la Cour & l'on ſe leve ſur l'intérêt : c'eſt ce que l'on digere le matin & le ſoir, le jour & la nuit ; c'eſt ce qui fait que l'on penſe, que l'on parle, que l'on ſe tait, que l'on agit ; c'eſt dans cet eſprit qu'on aborde les uns, & qu'on néglige les autres, que l'on monte & que l'on deſcend ; c'eſt ſur cette régle que l'on meſure ſes ſoins, ſes complaiſances, ſon eſtime, ſon indifférence, ſon mépris. Quelques pas que quelques-uns faſſent par vertu vers la modération & la ſageſſe, un premier mobile d'ambition les emmene avec les

les plus avares, les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue & de ne pas courir où les autres courent ! On croit même être responsable à soi-même de son élevation & de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la Cour, est censé de ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans récompenses ? question si épineuse, si embarrassée, & d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oui, & sur le non, & meurent dans le doute.

* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

* Celui qui voit loin derriere soi un homme de son tems & de sa condition, avec qui il est venu à la Cour la premiere fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, & de s'estimer davan-

tage

tage que cet autre qui eſt demeuré en chemin, ne ſe ſouvient plus de ce qu'avant ſa faveur il penſoit de ſoi-même, & de ceux qui l'avoient devancé.

* C'eſt beaucoup tirer de notre ami, ſi ayant monté à une grande faveur, il eſt encore un homme de notre connoiſſance.

* Si celui qui eſt en faveur oſe s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il ſe ſert d'un bon vent qui ſouffle pour faire ſon chemin, s'il a les yeux ouverts ſur tout ce qui vaque, poſte, abbaye, pour les demander & les obtenir, & qu'il ſoit muni de penſions, de brevets & de ſurvivances, vous lui reprochez ſon avidité & ſon ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui eſt propre, aux ſiens, à ſes créatures, & que par le nombre & la diverſité des graces dont il ſe trouve comblé, lui ſeul a fait pluſieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire? Si j'en juge moins par vos diſcours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille ſituation, c'eſt préciſément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une gran-

grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on déseſpere par la médiocrité de la ſienne, d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur ſuccéder, l'on commenceroit à ſentir qu'ils ont moins de tort, & l'on ſeroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance ſa condamnation.

* Il ne faut rien exagerer, ni dire des Cours le mal qui n'y eſt point: l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite, que de le laiſſer quelquefois ſans recompenſe, on ne l'y mépriſe pas toujours: quand on a pû une fois le diſcerner, on l'oublie; & c'eſt là où l'on ſait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de choſe pour ceux que l'on eſtime beaucoup.

* Il eſt difficile à la Cour, que de toutes les pieces que l'on emploie à l'édifice de ſa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux: l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point, l'autre parle mollement: il échappe à un troiſiéme de parler contre mes intérêts & contre ſes intentions: à celui-là manque la bonne volon-

De la Cour.

volonté, à celui-ci l'habileté & la prudence : tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin : on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçu des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

* Les Courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer, parce que jugeant des autres par soi-même, on espe-

eſpere que nul n'entamera, & qu'on ſera ainſi diſpenſé d'appuyer : c'eſt une maniere douce & polie de refuſer ſon crédit, ſes offices & ſa médiation à qui en a beſoin.

* Combien de gens vous étouffent de careſſes dans le particulier, vous aiment & vous eſtiment, qui ſont embarraſſés de vous dans le public, & qui au lever ou à la Meſſe évitent vos yeux & votre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtiſans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, oſent honorer devant le monde le mérite qui eſt ſeul, & dénué de grands établiſſemens.

* Je vois un homme entouré & ſuivi, mais il eſt en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il eſt en faveur : celui-ci eſt embraſſé & careſſé, même des Grands, mais il eſt riche : celui-là eſt regardé de tous avec curioſité, on le montre du doigt, mais il eſt ſavant & éloquent : j'en découvre un que perſonne n'oublie de ſaluer, mais il eſt méchant : je veux un homme qui ſoit bon, qui ne ſoit rien davantage, & qui ſoit recherché.

De la Cour.

* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poſte, c'eſt un débordement de louanges en ſa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'eſcalier, les ſalles, la gallerie, tout l'appartement : on en a au-deſſus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes ſur ce perſonnage : l'envie, la jalouſie parlent comme l'adulation : tous ſe laiſſent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en penſent, ou ce qu'ils n'en penſent pas, comme de louer ſouvent celui qu'ils ne connoiſſent point. L'homme d'eſprit, de mérite ou de valeur devient en un inſtant un génie du premier ordre, un héros, un demi-Dieu. Il eſt ſi prodigieuſement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ſes portraits : il lui eſt impoſſible d'arriver jamais juſqu'où la baſſeſſe & la complaiſance viennent de le porter, il rougit de ſa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poſte où on l'avoit mis, tout le monde paſſe facilement à un autre avis : en eſt-il entierement déchu, les machi-

nes

nes qui l'avoient guindé ſi haut par l'applaudiſſement & les éloges, ſont encore toutes dreſſées pour le faire tomber dans le dernier mépris; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en diſent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien.

* Je crois pouvoir dire d'un poſte éminent & délicat, qu'on y monte plus aiſément qu'on ne s'y conſerve.

* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les même défauts qui les y avoient fait monter.

* Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier ſon monde ou ſe défaire des gens: ſe fâcher contr'eux, ou faire ſi bien qu'ils ſe fâchent contre vous & s'en dégoûtent.

* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raiſons, la premiere afin qu'il apprenne que nous diſons du bien de lui, la ſeconde afin qu'il en diſe de nous.

* Il eſt auſſi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il eſt embarraſſant de ne les point faire.

De la Cour.

* Il y a des gens à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme : ce n'est ni *Rousseau*, ni un (b) *Fabri*, ni la *Couture*, ils ne pourroient le méconnoître.

* L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

* Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni a déplaire aux Favoris, uniquement attaché à votre Maître, & à votre devoir : vous êtes perdu.

* On n'est point effronté par choix, mais par complexion : c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrêmité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de lui dire, soyez effronté, & vous réussirez : une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, & le feroit échouer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une

(a) Brûlé il y a trente ans.

qu'une vraie & naïve impudence pour réuſſir. CHAP. VIII.

* On cherche, on s'empreſſe, on brigue, on ſe tourmente, on demande, on eſt refuſé, on demande & on obtient, mais, dit-on, ſans l'avoir demandé, & dans le tems que l'on n'y penſoit pas, & que l'on ſongeoit même á toute autre choſe : vieux ſtyle, menterie innocente, & qui ne trompe perſonne.

* On fait ſa brigue pour parvenir à un grand poſte, on prépare toutes ſes machines, toutes les meſures ſont bien priſes, & l'on doit être ſervi ſelon ſes ſouhaits : les uns doivent entamer, les autres appuyer : l'amorce eſt déja conduite, & la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oſeroit ſoupçonner d'*Artemon* qu'il ait penſé à ſe mettre dans une ſi belle place, lorſqu'on le tire de ſa Terre ou de ſon Gouvernement pour l'y faire aſſeoir ? Artifice groſſier, fineſſes uſées, & dont le Courtiſan s'eſt ſervi tant de fois, que ſi je voulois donner le change à tout le public, & lui dérober mon ambition, je me trouverois ſous l'œil & ſous la main du Prince, pour rece-

De la Cour.

recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

* Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûes qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on pénétre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés; & s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la Cour, il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi, pourquoi a-t-il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu?

L'on se présente encore pour les Charges de ville, l'on postule une pla-

ce dans l'Académie Françoiſe, l'on demandoit le Conſulat : quelle moindre raiſon y auroit-il de travailler les premieres années de ſa vie à ſe rendre capable d'un grand emploi, & de demander enſuite ſans nul myſtére & ſans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance, d'y ſervir ſa Patrie, ſon Prince, la République.

* Je ne vois aucun Courtiſan à qui le Prince vienne d'accorder un bon Gouvernement, une place éminente, ou une forte penſion, qui n'aſſure par vanité, ou pour marquer ſon déſintéreſſement, qu'il eſt bien moins content du don, que de la maniere dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de ſûr & d'indubitable, c'eſt qu'il le dit ainſi.

C'eſt ruſticité que de donner de mauvaiſe grace : le plus fort & le plus pénible eſt de donner, que coûte-t-il d'y ajouter un ſourire ?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'eſt trouvé des hommes qui refuſoient plus honnêtement que d'autres ne ſavoient donner, qu'on a dit de quelques-uns qu'ils ſe faiſoient ſi long-tems prier, qu'ils donnoient ſi ſéchement, & char-

De la Cour. geoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si désagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

* L'on remarque dans les Cours, des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : Gouvernement, Charge, Bénéfice, tout leur convient : ils se sont si bien ajustés, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies* : ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe. Si vous demandez que font ces gens à la Cour, ils reçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser, serrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

* *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'une autre son habit : il masque toute l'année, quoiqu'à visage découvert : il paroît à la Cour, à la Ville, ailleurs, toujours sous un certain nom & sous le même déguisement. On le reconnoît ; &

& on ſait quel il eſt à ſon viſage.

* Il y a pour arriver aux Dignités ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverſe, qui eſt le plus court.

* L'on court les malheureux pour les enviſager, l'on ſe range en haye ou l'on ſe place aux fenêtres pour obſerver les traits, & la contenance d'un homme qui eſt condamné, & qui ſait qu'il va mourir : Vaine, maligne, inhumaine curioſité ! Si les hommes étoient ſages, la Place publique ſeroit abandonnée, & il ſeroit établi, qu'il y auroit de l'ignominie ſeulement à voir de tels ſpectacles. Si vous êtes ſi touchés de curioſité, exercez-la du moins en un ſujet noble : voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poſte, & qu'il en reçoit les complimens : liſez dans ſes yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modeſtie, combien il eſt content & pénétré de ſoi-même : voyez quelle ſérénité cet accompliſſement de ſes deſirs répand dans ſon cœur & ſur ſon viſage, comme il ne ſonge plus qu'à vivre

De la Cour.

& à avoir de la ſanté, comme enſuite ſa joie lui échappe & ne peut plus ſe diſſimuler, comme il plie ſous le poids de ſon bonheur, quel air froid & ſerieux il conſerve pour ceux qui ne ſont plus ſes égaux; il ne leur répond pas, il ne les voit pas. Les embraſſemens & les careſſes des Grands, qu'il ne voit plus de ſi loin, achevent de lui nuire: il ſe déconcerte, il s'étourdit, c'eſt une courte aliénation. Vous voulez être heureux, vous deſirez des graces, que de choſes pour vous à éviter!

* Un homme qui vient d'être placé, ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour régler ſa conduite & ſes dehors à l'égard des autres: il emprunte ſa régle de ſon poſte & de ſon état: de-là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

* *Théonas* Abbé depuis trente ans ſe laſſoit de l'être, on a moins d'ardeur & d'impatience de ſe voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or ſur ſa poitrine. Et parce que les grandes Fêtes ſe paſſoient toujours ſans rien changer à ſa fortune, il murmuroit contre le tems préſent, trouvoit l'Etat mal gouverné, & n'en pré-

prédiſoit rien que de ſiniſtre : convenant en ſon cœur que le mérite eſt dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris ſon parti & renoncé à la Prélature, lorſque quelqu'un accourt lui dire qu'il eſt nommé à un Evêché : rempli de joie & de confiance ſur une nouvelle ſi peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'ils me feront Archevêque.

* Il faut des frippons à la Cour auprès des Grands & des Miniſtres, même les mieux intentionnés; mais l'uſage en eſt délicat, & il faut ſavoir les mettre en œuvre : il y a des tems & des occaſions où ils ne peuvent être ſuppléés par d'autres. Honneur, vertu, conſcience, qualités toujours reſpectables, ſouvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on faſſe d'un homme de bien ?

* Un vieil Auteur, & dont j'oſe rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le ſens par ma traduction, dit que *s'eſlonger des petits, voire de ſes pareils, & iceux vilainer & deſpriſer, s'accointer de grands & puiſſans en tous biens & chevances, & en cet-*

De la Cour. *te leur cointise & privauté estre de tous esbats, gabs, mommeries, & vilaines besoignes, estre eshonté, saffranier & sans point de vergogne, endurer brocards & gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heur & fortune.*

* Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

Timante toujours le même, & sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la premiere fois de la réputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénerer dans l'esprit des Courtisans : ils étoient las de l'estimer, ils le saluoient froidement, ils ne lui soûrioient plus ; ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire. Il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, & en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens, & encore mieux.

* Que d'amis, que de parens naissent

ſent en une nuit au nouveau Miniſtre! Les uns font valoir leurs anciennes liaiſons, leur ſocieté d'études, les droits du voiſinage : les autres feuillettent leur généalogie, remontent juſqu'à un triſayeul, rappellent le côté paternel & le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit pluſieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'eſt mon ami, & je ſuis fort aiſe de ſon élevation, j'y dois prendre part, il m'eſt aſſez proche.* Hommes vains & dévoués à la fortune, fades Courtiſans, parliez-vous ainſi il y a huit jours? Eſt-il devenu depuis ce tems plus homme de bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire? Attendiez-vous cette circonſtance pour le mieux connoître?

* Ce qui me ſoutient & me raſſure contre les petits dédains que j'eſſuye quelquefois des Grands & de mes égaux, c'eſt que je me dis à moi-même, ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raiſon, elle eſt bien petite. Ils m'adoreroient ſans doute, ſi j'étois Miniſtre.

Dois-je bien-tôt être en place, le

De la Cour. ſait-il, eſt-ce en lui un preſſentiment? Il me prévient, il me ſalue.

* Celui qui dit, *Je dînai hier à Tibur*, ou *j'y ſoupe ce ſoir*, qui le répéte, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres converſations, qui dit, *Plancus me demandoit*..... *Je diſois à Plancus*..... Celui-là même apprend dans ce moment que ſon Héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la maiſon, il raſſemble le peuple dans les places ou ſous les portiques, accuſe le mort, décrie ſa conduite, dénigre ſon Conſulat, lui ôte juſqu'à la ſcience des détails que la voix publique lui accorde, ne lui paſſe point une mémoire heureuſe, lui refuſe l'éloge d'un homme ſevere & laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

* Un homme de mérite ſe donne, je crois, un joli ſpectacle, lorſque la même place à une aſſemblée ou à un ſpectacle, dont il eſt refuſé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'eſprit pour connoître & pour juger, qui n'eſt recommanda-

ble

ble que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

* *Théodote* avec un habit austere a un visage comique & d'un homme qui entre sur la Scéne : sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage : il est fin, *cauteleux*, doucereux, mystérieux, il s'approche de vous, & il vous dit à l'oreille, *Voilà un beau tems, voilà un beau dégel.* S'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, & celles même qui ne conviennent guéres qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon. c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, & qui ne mérite pas qu'on s'en remue, il la traite sérieusement & comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire & qui se repose, & il a raison, elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un Ministre & ils en descendent, ils sortent de son anti-

De la Cour.

chambre & ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire & ils lui parlent : ils lui parlent une seconde fois, les voilà contens, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégoûtent l'orgueil, l'arrogance, la présomption : vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarés & l'esprit aliené : c'est à leurs parens à en prendre soin & à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, & que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement : il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement, mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un CASSINI devenoit vacante, & que le Suisse ou le Postillon du Favori s'avisât de la demander, il appuyeroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capa-

capable d'obſerver & de calculer, de parler de Parelies & de Parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il eſt Auteur ou plagiaire, original ou copiſte, je vous donnerois ſes Ouvrages, & je vous dirois, liſez & jugez : mais s'il eſt dévot ou courtiſan, qui pourroit le décider ſur le portrait que j'en viens de faire. Je prononcerois plus hardiment ſur ſon étoile : oui, Théodote, j'ai obſervé le point de votre naiſſance, vous ſerez placé, & bientôt, ne veillez plus, n'imprimez plus, le Public vous demande quartier.

* N'eſperez plus de candeur, de franchiſe, d'équité, de bons offices, de ſervice, de bienveillance, de généroſité, de fermeté, dans un homme qui s'eſt depuis quelque tems livré à la Cour, & qui ſecrettement veut ſa fortune. Le reconnoiſſez vous à ſon viſage, à ſes entretiens? Il ne nomme plus chaque choſe par ſon nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de ſots & d'impertinens. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en penſe, eſt celui-là même qui venant à le ſavoir, l'empêcheroit de *cheminer*. Penſant mal de tout le monde,

De la Cour. il n'en dit de perſonne ; ne voulant du bien qu'à lui ſeul, il veut perſuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en faſſent, ou que nul du moins lui ſoit contraire. Non content de n'être pas ſincere, il ne ſouffre pas que perſonne le ſoit ; la vérité bleſſe ſon oreille ; il eſt froid & indifférent ſur les obſervations que l'on fait ſur la Cour & ſur le Courtiſan ; & parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice & reſponſable. Tyran de la ſociété & martyr de ſon ambition, il a une triſte circonſpection dans ſa conduite & dans ſes diſcours, une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé, des careſſes contrefaites, une converſation interrompue, & des diſtractions fréquentes : il a une profuſion, le dirai-je ? des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui eſt en faveur, & pour tout autre une ſécherеſſe de pulmonique : il a des formules de complimens différens pour l'entrée & pour la ſortie à l'égard de ceux qu'il viſite ou dont il eſt viſité ; & il n'y a perſonne de ceux qui ſe payent de mines & de façons de parler, qui ne ſorte

d'avec lui fort ſatisfait. Il viſe également à ſe faire des patrons & des créatures : il eſt médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour : il ſait où il faut ſe placer pour être vû : il ſait vous embraſſer, prendre part à votre joie, vous faire coup ſur coup des queſtions empreſſées ſur votre ſanté, ſur vos affaires ; & pendant que vous lui répondez, il perd le fil de ſa curioſité, vous interrompt, entame un autre ſujet ; ou s'il ſurvient quelqu'un à qui il doive un diſcours tout différent, il ſait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance, il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois ſur les Miniſtres ou ſur le Favori, il parle en public de choſes frivoles, du vent, de la gelée : il ſe tait au contraire, & fait le myſtérieux ſur ce qu'il ſait de plus important, & plus volontiers encore ſur ce qu'il ne ſait point.

* Il y a un pays où les joies ſont viſibles mais fauſſes, & les chagrins cachés mais réels. Qui croiroit que l'empreſſement pour les ſpectacles, que

De la Cour.

que les éclats & les applaudiſſemens aux Théâtres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chaſſe, les balets, les carrouzels couvriſſent tant d'inquiétudes, de ſoins & de divers intérêts, tant de craintes & d'eſpérances, des paſſions ſi vives & des affaires ſi ſérieuſes?

* La vie de la Cour eſt un jeu ſérieux, mélancolique, qui applique: il faut arranger ſes pieces & ſes batteries, avoir un deſſein, le ſuivre, parer celui de ſon adverſaire, hazarder quelquefois, & jouer de caprice; & après toutes ſes revêries & toutes ſes meſures on eſt échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie: le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

* Les roues, les reſſorts, les mouvemens ſont cachés, rien ne paroît d'une montre que ſon éguille, qui inſenſiblement s'avance & acheve ſon tour: image du Courtiſan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait aſſez de chemin, il revient au même point d'où il eſt parti.

* Les deux tiers de ma vie ſont écou-

écoulés, pourquoi tant m'inquiéter ſur ce qui m'en reſte ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petiteſſes où je me ſurprens, ni les humiliations, ni les hontes que j'eſſuye : trente années détruiront ces coloſſes de puiſſance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous diſparoîtrons, moi qui ſuis ſi peu de choſe, & ceux que je contemplois ſi avidement, & de qui j'eſperois toute ma grandeur. Le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'eſt le repos, la retraite, & un endroit qui ſoit ſon domaine. N** a penſé cela dans ſa diſgrace, & l'a oublié dans la proſpérité.

* Un noble, s'il vit chez lui dans ſa Province, il vit libre, mais ſans appui : s'il vit à la Cour, il eſt protegé, mais il eſt eſclave, cela ſe compenſe.

* *Xantippe* au fond de ſa Province, ſous un vieux toît, & dans un mauvais lit a rêvé pendant la nuit, qu'il voyoit le Prince, qu'il lui parloit, & qu'il en reſſentoit une extrême joie : il a été triſte à ſon reveil : il a conté ſon ſonge, & il a dit, quelles chimeres ne tombent point dans l'eſprit des hom-

De la Cour. hommes pendant qu'ils dorment ! Xantippe a continué de vivre, il eſt venu à la Cour, il a vû le Prince, il lui a parlé ; & il a été plus loin que ſon ſonge, il eſt Favori.

* Qui eſt plus eſclave qu'un Courtiſan aſſidu, ſi ce n'eſt un Courtiſan plus aſſidu ?

* L'eſclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à ſa fortune.

* Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en ſauroit voir mille à la fois ; & s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux !

* De tous ceux qui s'empreſſent auprès des Grands & qui leur font la Cour, un petit nombre les recherche par des vûes d'ambition & d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une ſotte impatience de ſe faire voir.

* Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienſéance, doivent être irréconciliables : les voilà réunies : & où la Religion a échoué quand elle a voulu

voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue, & le fait ſans peine.

* L'on parle d'une région où les vieillards ſont galans, polis & civils, les jeunes gens au contraire durs, feroces, ſans mœurs ni politeſſe : ils ſe trouvent affranchis de la paſſion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la ſentir : ils leur préférent des repas, des viandes, & des amours ridicules. Celui-là chez eux eſt ſobre & moderé, qui ne s'enyvre que du vin : l'uſage trop fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu inſipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déja éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes : il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croyent ſervir à les rendre belles : leur coutume eſt de peindre leurs levres, leurs joues, leurs ſourcils, & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme ſi elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas ſe montrer aſſez. Ceux qui habitent cette con-

De la Cour. contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préférent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi : les Grands de la Nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise. Il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célébre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrés & redoutables. Les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mysteres, & les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une Tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination, car ce peuple paroît adorer le Prince ; & le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment *** ; il est à quelque quarante-

rante-huit degrés d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieues de mer des Iroquois & des Hurons.

* Qui considérera que le visage du Prince fait toute la félicité du Courtisan, qu'il s'occupe & se remplit pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes, c'est leur affaire : ils ont des inférieurs. Les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

* Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? Elle peut, & elle sait : ou du moins quand elle sauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

* Foibles hommes ! Un Grand dit de *Timagene* votre ami qu'il est un sot, & il se trompe : je ne demande pas que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il

De la Cour. qu'il manque de cœur : vous lui avez vû faire une belle action, rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vû faire.

* Qui sait parler aux Rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan. Une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince bien avant dans sa mémoire, & quelquefois jusques dans son cœur, il est impossible de la ravoir : tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui est de nous instruire par notre faute, & de souffrir la peine de notre légéreté : mais si c'est contre quelque autre, quel abbattement, quel repentir ! Y a-t-il une régle plus utile contre un si dangereux inconvénient que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs

eurs ouvrages, de leurs actions, de eurs mœurs, ou de leur conduite, du noins avec l'attention, les précautions & les mesures dont on parle de soi ?

* Diseurs de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation, ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magazin, & dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les évenemens. Bien qu'elles se disent souvent sans affectation, & qu'elles soient reçûes sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant guéres compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux, de se contenter des apparences.

* Avec cinq ou six termes de l'Art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en

De la Cour.

en bâtimens, & en bonne chere : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir & à manger : l'on impose à ses semblables, & l'on se trompe soi-même.

* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au mérite. Ils savent entrer & sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long-tems soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste & d'un sourire ; ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur, si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident, ils en sont les premiers surpris & consternés : ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croyent de l'esprit, ils hazar-

zardent, que dis-je? ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matiére qui puisse s'offrir, & sans nul discernement des personnes qui les écoutent : ajouterai-je qu'ils épouvantent, ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaises, il est vrai du moins qu'ils deshonorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élevation.

* Comment nommerai je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots? Je sai du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi, que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne, ni une trop mauvaise qualité : elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, & peut-être, où elle ne doive être supplééе par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant. Le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. Avec

De la Cour.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins, ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit, j'y donne les mains, pourvû qu'un tel y condescende; & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre : cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. Je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprens rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent. Je vous dis moi que j'y vois clair, & que j'y comprens tout : ils se sont parlés.

* Il me semble que qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice; & qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

* Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les piéges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus sots que soi.

* Il

* Il y a quelques rencontres dans la vie, où la vérité & la ſimplicité ſont le meilleur manége du monde.

* Etes-vous en faveur, tout manége eſt bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous menent au terme : autrement, tout eſt faute, rien n'eſt utile, il n'y a point de ſentier qui ne vous égare.

* Un homme qui a vêcu dans l'intrigue un certain tems, ne peut plus s'en paſſer : toute autre vie pour lui eſt languiſſante.

* Il faut avoir de l'eſprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on eſt au-deſſus de l'intrigue & de la cabale, & que l'on ne ſauroit s'y aſſujettir : l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins.

* Avec un eſprit ſublime, une doctrine univerſelle, une probité à toutes épreuves, & un mérite très accompli, n'appréhendez pas, ô *Ariſtide*, de tomber à la Cour ou de perdre la faveur des Grands, pendant tout le tems qu'ils auront beſoin de vous.

* Qu'un Favori s'obſerve de fort

De la Cour. près, car s'il me fait moins attendre dans ſon antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le viſage plus ouvert, s'il fronce moins le ſourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penſerai qu'il commence à tomber, & je penſerai vrai.

* L'homme a bien peu de reſſources dans ſoi-même, puiſqu'il lui faut une diſgrace ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme.

* L'on contemple dans les Cours, de certaines gens, & l'on voit bien à leurs diſcours, & à toute leur conduite, qu'ils ne ſongent ni à leurs grands-peres, ni à leurs petits-fils. Le préſent eſt pour eux : ils n'en jouïſſent pas, ils en abuſent.

* *Straton* eſt né ſous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie eſt un roman : non, il lui manque le vraiſemblable. Il n'a point eu d'aventures, il a eu de beaux ſonges, il en a eu de mauvais, que dis-je, on ne rêve point comme il a vêcu. Perſonne n'a tiré d'une deſtinée plus

plus qu'il a fait : l'extrême & le médiocre lui sont connus : il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort sérieusement qui étoient en lui : il a dit de soi, *J'ai de l'esprit, j'ai du courage ;* & tous ont dit après lui, *Il a de l'esprit, il a du courage.* Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge ; & tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé, une énigme, une question presqu'indécise.

* La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux ; & sa chûte, au-dessous.

* Celui qui un beau jour sait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

De la Cour.

* Dans cent ans le monde ſubſiſtera encore en ſon entier : ce ſera le même théâtre & les mêmes décorations, ce ne ſeront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui ſe réjouït ſur une grace reçue, ou ce qui s'attriſte & ſe déſeſpere ſur un refus, tous auront diſparu de deſſus la ſcéne. Il s'avance déja ſur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même piece les mêmes rôles, ils s'évanouïront à leur tour, & ceux qui ne ſont pas encore, un jour ne ſeront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place : quel fonds à faire ſur un perſonnage de Comédie !

* Qui a vû la Cour, a vû du monde ce qui eſt le plus beau, le plus ſpécieux & le plus orné : qui mépriſe la Cour après l'avoir vûe, mépriſe le monde.

* La Ville dégoûte de la Province : la Cour détrompe de la Ville, & guérit de la Cour.

Un eſprit ſain puiſe à la Cour le goût de la ſolitude & de la retraite.

CHA-

CHAPITRE IX.

Des Grands.

LA prévention du peuple en faveur des Grands eſt ſi aveugle, & l'entêtement pour leur geſte, leur viſage, leur ton de voix & leurs manieres, ſi général, que s'ils s'aviſoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie. CHAP. IX.

* Si vous êtes né vicieux, ô *Théagene*, je vous plains : ſi vous le devenez par foibleſſe pour ceux qui ont intérêt que vous le ſoyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, & qui ſe vantent déja de pouvoir y réuſſir, ſouffrez que je vous mépriſe. Mais ſi vous êtes ſage, temperant, modeſte, civil, généreux, reconnoiſſant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naiſſance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les régles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette ſorte de gens, de ſuivre par complaiſance leurs déreglemens, leurs vices & leur folie, quand ils auront par la déférence qu'ils

Des Grands.

vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez : ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, & à les jetter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes.

* L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur céde leur bonne chére, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous & leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

* Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des platfonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y rémedier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hom-

hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une eſpece de compenſation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne ſeroit guéres plus déſirable que l'autre. Celui qui eſt puiſſant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette queſtion, mais il faut que ce ſoit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laiſſe pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, & qui y demeure, juſques à ce que la miſére l'en ait ôté. Ainſi les Grands ſe plaiſent dans l'excès, & les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer & de commander ; & ceux-ci ſentent du plaiſir, & même de la vanité à les ſervir & à leur obéir. Les Grands ſont entourés, ſalués, reſpectés : les petits entourent, ſaluent, ſe proſternent ; & tous ſont contens.

* Il coûte ſi peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les diſpenſe ſi fort de tenir les belles promeſſes qu'ils vous ont faites, que c'eſt modeſtie à eux de ne pro-

Des Grands.

mettre pas encore plus largement.

* Il eſt vieux & uſé, dit un Grand, il s'eſt crêvé à me ſuivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ſes eſpérances, & obtient le poſte qu'on ne refuſe à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

* Je ne ſai, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'eſprit, de l'agrément, de l'exactitude ſur ſon devoir, de la fidélité & de l'attachement pour ſon Maître, & il en eſt médiocrement conſideré, il ne plaît pas, il n'eſt pas goûté : expliquez-vous, eſt-ce Philante, ou le Grand qu'il ſert, que vous condamnez?

* Il eſt ſouvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands?

* Les Grands ſont ſi heureux, qu'ils n'eſſuient pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs ſerviteurs, ou des perſonnes illuſtres dans leur genre, dont ils ont tiré le plus de plaiſir & le plus d'utilité. La premiere choſe que la

la flatterie ſait faire après la mort de ces hommes uniques & qui ne ſe réparent point, eſt de leur ſuppoſer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur ſuccédent ſont très-exemts : elle aſſure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumieres de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts; & ce ſtyle ſert aux Princes à ſe conſoler du grand & de l'excellent par le médiocre.

* Les Grands dédaignent les gens d'eſprit qui n'ont que de l'eſprit : les gens d'eſprit mépriſent les Grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'eſprit, ſans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empreſſés, intrigans, avanturiers, eſprits dangereux & nuiſibles; & que je conſidére d'autre part quelle peine ont les perſonnes de mérite à en approcher, je ne ſuis pas toujours diſpoſé à croire que les méchans ſoient ſoufferts par intérêt, ou que les gens de bien ſoient regardés

comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisiéme chose.

* *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familiérement avec ses égaux.

La régle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

* Quelle est l'incurable maladie de *Theophile*? Elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point, il a voulu, il veut, & il voudra gouverner les Grands : la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits : est ce en lui zéle du prochain ? est ce habitude ? est ce une excessive opinion de soi-même ? Il n'y a point de Palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé, & long-tems & avec action, pour avoir audience,

pour

pour être vû. Il entre dans le ſecret des familles, il eſt de quelque choſe dans tout ce qui leur arrive, de triſte ou d'avantageux : il prévient, il s'offre, il ſe fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'eſt pas aſſez pour remplir ſon tems ou ſon ambition, que le ſoin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la ſienne propre : il y en a d'un plus haut rang & d'une plus grande diſtinction dont il ne doit aucun compte, & dont il ſe charge plus volontiers. Il écoute, il veille ſur tout ce qui peut ſervir de pâture à ſon eſprit, d'intrigue, de médiation ou de manége : à peine un Grand eſt-il débarqué, qu'il l'empoigne & s'en ſaiſit : on entend plutôt dire à Théophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pû ſoupçonner qu'il penſoit à le gouverner.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui ſont au-deſſus de nous, nous les fait haïr, mais un ſalut ou un ſourire nous les réconcilie.

* Il y a des hommes ſuperbes que l'élevation de leurs rivaux humilie & apprivoiſe, ils en viennent par cette diſgrace juſqu'à rendre le ſalut : mais

le tems qui adoucit toutes choſes, les remet enfin dans leur naturel.

* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens ſur les flatteries ou ſur les louanges qu'ils en reçoivent, & tempére leur vanité. De même les Princes loués ſans fin & ſans relâche des Grands ou des Courtiſans, en ſeroient plus vains, s'ils eſtimoient davantage ceux qui les louent.

* Les Grands croyent être ſeuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'eſprit, l'habileté, la délicateſſe, & s'emparent de ces riches talens, comme de choſes dûes à leur naiſſance. C'eſt cependant en eux une erreur groſſiére de ſe nourrir de ſi fauſſes préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux penſé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous eſt pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines, & une longue ſuite d'Ancêtres, cela ne leur peut être conteſté.

* Avez-vous de l'eſprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du diſcernement ? En croirai-je la prévention

tion & la flatterie qui publient hardiment votre mérite ? elles me ſont ſuſpectes, je les récuſe. Me laiſſerai-je éblouïr par un air de capacité ou de hauteur, qui vous met au-deſſus de tout ce qui ſe fait, de ce qui ſe dit, & de ce qui s'écrit, qui vous rend ſec ſur les louanges, & empêche qu'on ne puiſſe arracher de vous la moindre approbation ? je conclus de là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit & de grandes richeſſes. Quel moyen de vous définir, *Télephon ?* on n'approche de vous que comme du feu, & dans une certaine diſtance, & il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement ſain & raiſonnable. Votre homme de confiance, qui eſt dans votre familiarité, dont vous prenez conſeil, pour qui vous quittez *Socrate* & *Ariſtide*, avec qui vous riez, & qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin m'eſt très-connu : ſeroit-ce aſſez pour vous bien connoître ?

* Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs ſubalternes & ſe connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il

Des Grands.

* S'il y a peu d'excellens Orateurs, y a-t-il bien des gens qui puiſſent les atteindre? S'il n'y a pas aſſez de bons Ecrivains, où ſont ceux qui ſavent lire? De même on s'eſt toujours plaint du petit nombre de perſonnes capables de conſeiller les Rois, & de les aider dans l'adminiſtration de leurs affaires. Mais s'ils naiſſent enfin ces hommes habiles & intelligens, s'ils agiſſent ſelon leurs vûes & leurs lumieres, ſont-ils aimés, ſont-ils eſtimés autant qu'ils le méritent? ſont-ils loués de ce qu'ils penſent & de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il ſuffit: on les cenſure s'ils échouent; & on les envie s'ils réuſſiſſent. Blâmons le peuple où il ſeroit ridicule de vouloir l'excuſer: ſon chagrin & ſa jalouſie regardés des Grands ou des Puiſſans comme inévitables, les ont conduits inſenſiblement à le compter pour rien, & à négliger ſes ſuffrages dans toutes leurs entrepriſes, à s'en faire même une régle de politique.

Les petits ſe haïſſent les uns les autres, lorſqu'ils ſe nuiſent réciproquement. Les Grands ſont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, &

par

par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur ſont reſponſables de leur obſcurité, de leur pauvreté, & de leur infortune, ou du moins ils leur paroiſſent tels.

* C'eſt déja trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu : quel moyen encore de s'appeller, Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur : évitons d'avoir rien de commun avec la multitude : affectons au contraire toutes les diſtinctions qui nous en ſéparent : qu'elle s'approprie les douze Apôtres, leurs Diſciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels Patrons) qu'elle voye avec plaiſir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun célébre comme ſa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faiſons-nous baptiſer ſous ceux d'Annibal, de Céſar & de Pompée, c'étoient de grands hommes; ſous celui de Lucrece, c'étoit une illuſtre Romaine; ſous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des Paladins, & le Roman n'a point de Héros plus merveilleux; ſous ceux d'Hector, d'Achille,

chille, d'Hercule, tous demi-Dieux; ſous ceux même de Phœbus & de Diane; & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

* Pendant que les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas ſeulement aux intérêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'économie & la ſcience d'un pere de famille, & qu'ils ſe louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils ſe laiſſent appauvrir & maîtriſer par des Intendans, qu'ils ſe contentent d'être gourmets ou *côteaux*, d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il y a de poſtes de Paris à Beſançon ou à Philisbourg : des Citoyens s'inſtruiſent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, ſavent le fort & le foible de tout un Etat, ſongent à ſe mieux placer, ſe placent, s'élevent, deviennent puiſſans, ſoulagent le Prince d'une partie des ſoins publics. Les Grands qui les dédaignoient, les révérent, heureux

reux s'ils deviennent leurs gendres.

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal, un Grand ne veut faire aucun bien & est capable de grands maux : l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses : là se montre ingenuement la grossiereté & la franchise, ici se cache une seve maligne & corrompue sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a guéres d'esprit, & les Grands n'ont point d'ame : celui-là a un bon fonds & n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il opter ? je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que soient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas, & pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux

Des Grands.

aux dépens d'autrui, & à jetter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe, & rendre sot celui qui l'est déja, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner & se plier en mille manieres agréables & réjouïssantes, si le dangereux caractère du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractère sérieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se jouer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les Princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse entre

entre les conditions les plus diſproportionnées, entre le Seigneur & l'Eſtafier.

* Il ſemble d'abord qu'il entre dans les plaiſirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes reſſemblent aux hommes : ils ſongent à eux-mêmes, ſuivent leur goût, leurs paſſions, leur commodité, cela eſt naturel.

* Il ſemble que la premiere régle des compagnies, des gens en place, ou des puiſſans, eſt de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le beſoin de leurs affaires, toutes les traverſes qu'ils en peuvent craindre.

* Si un Grand a quelque degré de bonheur ſur les autres hommes, je ne devine pas lequel, ſi ce n'eſt peut-être de ſe trouver ſouvent dans le pouvoir & dans l'occaſion de faire plaiſir ; & ſi elle naît cette conjoncture, il ſemble qu'il doive s'en ſervir ; ſi c'eſt en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe, mais comme c'eſt en une choſe juſte, il doit prévenir la ſollicitation, & n'être vû que pour être remercié ; & ſi elle eſt facile, il ne doit pas même la

lui

Des Grands.

lui faire valoir : s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nés inaccessibles, & ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur un pied : mobiles comme le mercure ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu & flamme, tonnent & foudroient, on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'éteindre ils tombent, & par leur chûte deviennent traitables, mais inutiles.

* Le Suisse, le Valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur premiere bassesse, mais par l'élévation & la fortune des gens qu'ils servent, & mettent tous ceux qui entrent par leur porte, & montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux & de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

* Un homme en place doit aimer son

ſon Prince, ſa femme, ſes enfans & après eux les gens d'eſprit : il les doit adopter, il doit s'en fournir, & n'en jamais manquer. Il ne ſauroit payer, je ne dis pas de trop de penſions & de bienfaits, mais de trop de familiarité & de careſſes les ſecours & les ſervices qu'il en tire, même ſans le ſavoir : quels petits bruits ne diſſipent-ils pas ! quelles hiſtoires ne réduiſent-ils pas à la fable & à la fiction ! ne ſavent-ils pas juſtifier les mauvais ſuccès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un deſſein & la juſteſſe des meſures par le bonheur des évenemens, s'élever contre la malignité & l'envie, pour accorder à de bonnes entrepriſes de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaiſes, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour, ſemer en mille occaſions des faits & des détails qui ſoient avantageux, & tourner le ris & la moquerie contre ceux qui oſeroient en douter, ou avancer des faits contraires ? Je ſai que les Grands ont pour maxime de laiſſer parler & de continuer d'agir ; mais je

CHAP. IX.

Des Grands.

sai aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

* Sentir le mérite ; & quand il est une fois connu, le bien traiter : deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plûpart des Grands sont fort incapables.

* Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez : fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchû de tes bonnes graces, ou de n'avoir pû les acquerir.

* Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir ; & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a sû que vous preniez intérêt. Je vous entends, on va pour vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du Ministre, vous êtes bien avec les Puissances : desiriez-vous que je susse autre chose ?

Quelqu'un vous dit, *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moi,* lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre, au contraire, je*

m'en loue fort , & il me ſemble même qu'il eſt aſſez civil. Je crois encore vous entendre , vous voulez qu'on ſache qu'un homme en place a de l'attention pour vous , & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ſes yeux , de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le ſalut , ou de leur ſoûrire.

Se louer de quelqu'un , ſe louer d'un Grand , phraſe délicate dans ſon origine , & qui ſignifie ſans doute ſe louer ſoi-même , en diſant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait , ou qu'il n'a pas ſongé à nous faire.

On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près , rarement par eſtime ou par gratitude : on ne connoît pas ſouvent ceux que l'on loue. La vanité ou la légereté l'emporte quelquefois ſur le reſſentiment : on eſt mal content d'eux , & on les loue.

* S'il eſt périlleux de tremper dans une affaire ſuſpecte , il l'eſt encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand : il s'en tire , & vous laiſſe payer doublement , pour lui & pour vous.

* Le

Des Grands.

* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser, y a mis du sien; & il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les Peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité, les hommes ne sont guéres capables de plus grandes choses; & je ne sai d'où la Robe & l'Epée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

* S'il est vrai qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un Particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables : il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire & la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule : il vivoit de même à la vérité, mais

mais il vivoit ; & c'eſt l'une des ſources du défaut de courage dans les conditions baſſes & ſerviles. Ceux au contraire que la naiſſance démêle d'avec le peuple, & expoſe aux yeux des hommes, à leur cenſure, & à leurs éloges, ſont même capables de ſortir par effort de leur temperament, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette diſpoſition de cœur & d'eſprit qui paſſe des ayeuls par les peres dans leurs deſcendans, eſt cette bravoure ſi familiere aux perſonnes nobles, & peut-être la nobleſſe même.

Jettez-moi dans les troupes comme un ſimple ſoldat, je ſuis Therſite : mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je ſuis ACHILLE.

* Les Princes ſans autre ſcience ni autre régle ont un goût de comparaiſon : ils ſont nés & élevés au milieu & comme dans le centre des meilleures choſes, à quoi ils rapportent ce qu'ils liſent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE & de LE BRUN, eſt condamné.

* Ne parler aux jeunes Princes que

Des Grands. du soin de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifféremment & sans distinction des conditions & des titres. Ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions : il ne leur faut de leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, & que tout le monde lui céde. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une derniere place, afin que tous l'y voyent, & s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amere aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase : s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

* *Ariſtarque* ſe tranſporte dans la place avec un Heraut & un Trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & ſe raſſemble. Ecoutez, peuple, dit le Heraut, ſoyez attentifs, ſilence, ſilence, *Ariſtarque que vous voyez préſent doit faire demain une bonne action.* Je dirai plus ſimplement & ſans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux? que je ne ſache pas qu'il fait bien, ou que je ne le ſoupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'altérent, & s'affoibliſſent par la maniere dont on les fait, & laiſſent même douter des intentions. Celui qui protége ou qui loue la Vertu pour la Vertu, qui corrige ou qui blâme le Vice à cauſe du Vice, agit ſimplement, naturellement, ſans aucun tour, ſans nulle ſingularité, ſans faſte, ſans affectation: il n'uſe point de réponſes graves & ſententieuſes, encore moins de traits piquans & ſatyriques: ce n'eſt jamais une ſcéne qu'il joue pour le Public, c'eſt un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte: il ne fournit rien aux viſites des femmes,

ni au cabinet (*a*), ni aux nouvelliſtes : il ne donne point à un homme agréable la matiere d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire eſt un peu moins ſû à la vérité ; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage ?

* Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems, ils ne leur ſont point favorables : il eſt triſte pour eux d'y voir que nous ſortions tous du frere & de la ſœur. Les hommes compoſent enſemble une même famille : il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

* *Théognis* eſt recherché dans ſon ajuſtement, & il ſort paré comme une femme : il n'eſt pas hors de ſa maiſon, qu'il a déja ajuſté ſes yeux & ſon viſage, afin que ce ſoit une choſe faite quand il ſera dans le public, qu'il y paroiſſe tout concerté, que ceux qui paſſent le trouvent déja gracieux & leur ſoûriant, & que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les ſalles, il ſe tourne à droit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a perſonne, il

(*a*) Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la converſation.

il ſalue ceux qui y ſont & ceux qui n'y ſont pas. Il embraſſe un homme qu'il trouve ſous ſa main, il lui preſſe la tête contre ſa poitrine, il demande enſuite qui eſt celui qu'il a embraſſé. Quelqu'un a beſoin de lui dans une affaire qui eſt facile, il va le trouver, lui fait ſa priere : Théognis l'écoute favorablement, il eſt ravi de lui être bon à quelque choſe, il le conjure de faire naître des occaſions de lui rendre ſervice ; & comme celui-ci inſiſte ſur ſon affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de ſe mettre en ſa place, il l'en fait juge : le client ſort, reconduit, careſſé, confus, preſque content d'être refuſé.

* C'eſt avoir une très-mauvaiſe opinion des hommes, & néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poſte leur impoſer par des careſſes étudiées, par de longs & ſteriles embraſſemens.

* *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les ſalles ou dans les cours : ſi l'on en croit ſa gravité & l'élévation de ſa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois

Des Grands.

civils & hautains, une honnêteté impérieuse & qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, & qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, & qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vûe, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pieces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, *Mon Ordre, mon Cordon bleu*, il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son tems si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un Ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est severe & inéxorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous apperçoit un jour dans une

une gallerie, & il vous fuit; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il eſt public, en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous, & il vous dit, *Vous ne faiſiez pas hier ſemblant de me voir.* Tantôt il vous quitte bruſquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis; & tantôt s'il les trouve avec vous en converſation, il vous coupe & vous les enleve. Vous l'abordez une autre fois, & il ne s'arrête pas, il ſe fait ſuivre, vous parle ſi haut, que c'eſt une ſcéne pour ceux qui paſſent : auſſi les Pamphiles ſont-ils toujours comme ſur un théâtre, gens nourris dans le faux, qui ne haïſſent rien tant que d'être naturels, vrais perſonnages de Comédie, des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point ſur les Pamphiles : ils ſont bas & timides devant les Princes & les Miniſtres, pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu : muets & embarraſſés avec les Savans : vifs, hardis & déciſifs avec ceux qui ne ſavent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robbe, & de politique à un

Des Grands.

Financier : ils ſavent l'Hiſtoire avec les femmes : ils ſont Poëtes avec un Docteur, & Géometres avec un Poëte. De maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'avanture, pouſſés & entraînés par le vent de la faveur, & par l'attrait des richeſſes. Ils n'ont point d'opinion qui ſoit à eux, qui leur ſoit propre, ils en empruntent à meſure qu'ils en ont beſoin ; & celui à qui ils ont recours, n'eſt guéres un homme ſage, ou habile, ou vertueux, c'eſt un homme à la mode.

* Nous avons pour les Grands & pour les gens en place une jalouſie ſterile, ou une haine impuiſſante, qui ne nous venge point de leur ſplendeur & de leur élévation, & qui ne fait qu'ajouter à notre propre miſere le poids inſupportable du bonheur d'autrui : que faire contre une maladie de l'ame ſi inveterée & ſi contagieuſe ? Contentons-nous de peu, & de moins encore s'il eſt poſſible : ſachons perdre dans l'occaſion ; la recette eſt infaillible ; & je conſens à l'éprouver : j'évite par-là d'apprivoiſer un Suiſſe ou de fléchir un Commis, d'être repouſſé à une

une porte par la foule innombrable de Cliens ou de Courtisans dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant & en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer, & son *Laconisme*. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie : il ne me fait aucune priere, je ne lui en fais pas : nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, & que je le suis.

* Si les Grands ont des occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté ; & s'ils désirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte : & une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer parce qu'ils sont grands, & que nous sommes petits : & qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

Des Grands.

* A la Cour à la Ville, mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles & entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies : par-tout des brus & des belles-meres, des maris & des femmes, des divorces, des ruptures, & de mauvais raccommodemens : par-tout des humeurs, des coleres, des partialités, des rapports, & ce qu'on appelle de mauvais discours, avec de bons yeux on voit sans peine la petite Ville, la rue S. Denis comme transportées à † V** ou à F**. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur, & peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté & de finesse, les coleres sont plus éloquentes, & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux, mais le fonds encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas, tout le foible & tout l'indigne s'y trou-

† Versailles, Fontainebleau.

trouvent. Ces hommes ſi grands ou par leur naiſſance, ou par leur faveur, ou par leur dignité, ces têtes ſi fortes & ſi habiles, ces femmes ſi polies & ſi ſpirituelles, tous mépriſent le peuple, & ils ſont peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une choſe, c'eſt une vaſte expreſſion; & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embraſſe, & juſques où elle s'étend. Il y a le peuple qui eſt oppoſé aux Grands, c'eſt la populace & la multitude : il y a le peuple qui eſt oppoſé aux ſages, aux habiles & aux vertueux, ce ſont les Grands comme les petits.

* Les Grands ſe gouvernent par ſentiment, ames oiſives ſur leſquelles tout fait d'abord une vive impreſſion. Une choſe arrive, ils en parlent trop, bientôt ils en parlent peu, enſuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, évenement, tout eſt oublié : ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoiſſance, ni récompenſe.

* L'on ſe porte aux extrêmités oppoſées à l'égard de certains perſonnages. La ſatyre après leur mort court

Des Grands.

parmi le peuple, pendant que les voûtes des Temples retentiſſent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni Libelles ni Diſcours funebres: quelquefois auſſi ils ſont dignes de tous les deux.

* L'on doit ſe taire ſur les Puiſſans: il y a preſque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils ſont morts.

CHA-

CHAPITRE X.

Du Souverain, ou *de la République.*

QUAND l'on parcourt ſans la prévention de ſon pays toutes les formes du Gouvernement, l'on ne ſait à laquelle ſe tenir : il y a dans toutes le moins bon & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raiſonnable & de plus ſûr, c'eſt d'eſtimer celle où l'on eſt né, la meilleure de toutes, & de s'y ſoumettre.

CHAP. X.

* Il ne faut ni art ni ſcience pour exercer la tyrannie ; & la Politique qui ne conſiſte qu'à répandre le ſang, eſt fort bornée & de nul raffinement : elle inſpire de tuer ceux dont la vie eſt un obſtacle à notre ambition : un homme né cruel fait cela ſans peine. C'eſt la maniere la plus horrible & la plus groſſiere de ſe maintenir, ou de s'agrandir.

* C'eſt une Politique ſûre & ancienne dans les Républiques, que d'y laiſſer le peuple, s'endormir dans les fêtes, dans les ſpectacles, dans le luxe,

Du Souverain. luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité & la mollesse, le laisser se remplir de vuide, & savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

* Il n'y a point de patrie dans le despotique : d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du Prince.

* Quand on veut changer & innover dans une République, c'est moins les choses que le tems que l'on considére. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple ; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette Ville ses franchises, ses droits, ses priviléges : mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il y a de certains maux dans la République qui y sont soufferts, parce

ce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui ſont tels ſeulement par leur établiſſement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais uſage, ſont moins pernicieux dans leurs ſuites & dans la pratique, qu'une loi plus juſte, ou une coutume plus raiſonnable. L'on voit une eſpéce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui eſt un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire enſevelis ſous la honte, ſous le ſecret & dans l'obſcurité : on ne peut les fouiller & les remuer, qu'ils n'exhalent le poiſon & l'infamie : les plus ſages doutent quelquefois s'il eſt mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un aſſez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconvéniens qui tous ſeroient inévitables & irremédiables. Il ſe trouve des maux dont chaque Particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le Public ne ſoit autre choſe que tous les Particuliers.

Du Souverain.

liers. Il y a des maux perſonnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonorent les familles; mais qui tendent au bien & à la conſervation de la machine de l'Etat & du Gouvernement. D'autres maux renverſent des Etats; & ſur leurs ruïnes en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont ſappé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanouïr de deſſus la terre, pour varier & renouveller la face de l'Univers.

* Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaſte* ſoit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée des modes ſur les équipages & ſur les habits, qu'il abonde en ſuperfluités? Où il s'agit de l'intérêt & des commodités de tout le Public, le Particulier eſt il compté? La conſolation des peuples dans les choſes qui lui peſent un peu, eſt de ſavoir qu'ils ſoulagent le Prince, ou qu'ils n'enrichiſſent que lui: ils ne ſe croyent point redevables à Ergaſte de l'embelliſſement de ſa fortune.

* La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les ſiécles: on l'a tou-

toujours vûe remplir le monde de veuves & d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, & faire périr les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR ! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déja mûr, pénétrant, élevé, sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frere, & t'enleve à une Cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire ! De tout tems les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins sont convenus entr'eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; & pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles régles qu'on appelle l'Art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces régles la gloire, ou la plus solide réputation ; & ils ont depuis encheri de siécle en siécle sur la maniere de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions. Si content du sien,

Du Souverain. on eût pû s'abſtenir du bien de ſes voiſins, on avoit pour toujours la paix & la liberté.

* Le peuple paiſible dans ſes foyers, au milieu des ſiens, & dans le ſein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre ni pour ſes biens ni pour ſa vie, reſpire le feu & le ſang, s'occupe de guerres, de ruïnes, d'embraſemens & de maſſacres, ſouffre impatiemment que des Armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à ſe rencontrer, ou ſi elles ſont une fois en préſence, qu'elles ne combattent point, ou ſi elles ſe mêlent, que le combat ne ſoit pas ſanglant, & qu'il y ait moins de dix mille hommes ſur la place. Il va même ſouvent juſques à oublier ſes intérêts les plus chers, le repos & la ſûreté, par l'amour qu'il a pour le changement, & par le goût de la nouveauté, ou des choſes extraordinaires. Quelques-uns conſentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, & faire des barricades, pour le ſeul plaiſir d'en dire, ou d'en apprendre la nouvelle.

*Demo-

* *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie, tout est perdu, c'est fait de l'Etat, il est du moins sur le penchant de sa ruïne. Comment résister à une si forte & si générale conjuration? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Héros, un ACHILLE y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes; je sai bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vû la guerre; & l'Histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim & de Jacques Cœur: c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des Ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes & les plus désavantageuses que l'on pourroit feindre: tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, & taillé en piéces: tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont rendues aux ennemis à discretion & ont passé par le fil de l'épée; & si vous lui dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas: il ajoute qu'un tel Général a été

Du Souverain. été tué ; & bien qu'il ſoit vrai qu'il n'a reçu qu'une légere bleſſure, & que vous l'en aſſuriez, il déplore ſa mort, il plaint ſa veuve, ſes enfans, l'Etat, il ſe plaint lui-même, *il a perdu un bon ami & une grande protection.* Il dit que la Cavalerie Allemande eſt invincible : il pâlit au ſeul nom des Cuiraſſiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on levera le ſiege. Ou l'on demeurera ſur la défenſive ſans livrer de combat, ou ſi on le livre on le doit perdre ; & ſi on le perd voilà l'ennemi ſur la frontiere. Et comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du Royaume : il entend déja ſonner le beffroi des Villes & crier à l'allarme : il ſonge à ſon bien & à ſes terres : où conduira-t-il ſon argent, ſes meubles, ſa famille ? où ſe réfugiera-t-il, en Suiſſe, ou à Vénise ?

Mais à ma gauche *Baſilide* met tout d'un coup ſur pied une Armée de trois cens mille hommes, il n'en rabattroit pas une ſeule brigade : il a la liſte des eſcadrons & des bataillons, des Généraux & des Officiers ; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il diſpoſe abſo-

abſolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne & tant en Flandre : il réſerve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, & il fait paſſer la mer à ce qui lui reſte. Il connoît les marches de ces Armées, il ſait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le ſecret du Miniſtre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il ſoit demeuré ſur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte juſqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ſes nombres ſont toujours fixes & certains, comme de celui qui eſt bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non ſeulement il envoye s'excuſer à ſes amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point ; & s'il ſoupe, c'eſt ſans appetit. Si les nôtres aſſiégent une place très-forte, très-reguliere, pourvûe de vivres & de munitions, qui a une bonne garniſon, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la Ville a des endroits foibles & mal fortifiés, qu'elle man-

Du Souverain. manque de poudre, que son Gouverneur manque d'expérience, & qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & après avoir respiré un peu, voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à platte couture, le Général, les Chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri : voilà, continue-t'il un grand massacre, & il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assit (1), il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assûre d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la Ligue & quitte ses Conféderés, qu'un autre se dispose à prendre

(1) *Il s'assit*, faute d'impression, ou méprise de la Bruyere. Il faut dire, *il s'assied.* La même faute se trouve encore, *Chap. XI.* & *Chap. XIII.* Mais ailleurs la Bruyere dit *s'assied. Le sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'*assied *comme un homme d'esprit*, Chap. II. *On l'ôte d'une place destinée à un Ministre.*, il s'assied *à celle du Duc & Pair ;* là-même. Ce qui me fait croire que cette faute doit être mise sur le compte de l'Imprimeur.

dre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisiéme est mort, il nomme le lieu où il est enterré ; & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs, il parle encore pour l'affirmative. Il sait par une voie indubitable que (*a*) T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur, que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne ; il frappe des mains, & il tresaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple Alliance chez lui est un Cerbere, & les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes & que de trophées. Il dit dans le discours familier, *Notre auguste Héros, notre grand Potentat, notre invincible Monarque.* Reduisez-le, si vous pouvez à dire simplement : *Le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris : il les a vaincus, j'espere toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style trop ferme & trop

(*a*) Tékéli.

Du Souverain. trop décisif pour Démophile n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exageré : il a bien d'autres expressions en tête : il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides, qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée ; & dès qu'il entend dire que les Armées sont en présence, ou qu'une Place est investie, il fait déplier sa robbe & la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathédrale.

* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plénipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Républiques, soit d'une longue & extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de tems, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple réglement des rangs, des préséances & des autres cérémonies.

Le Ministre ou le Plénipotentiaire est un Cameleon, est un Prothée, semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur, ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échap-

échapper de ſon ſecret par paſſion, ou par foibleſſe. Quelquefois auſſi il ſait feindre le caractère le plus conforme aux vûes qu'il a, & aux beſoins où il ſe trouve, & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croyent qu'il eſt en effet. Ainſi dans une grande puiſſance, ou dans une grande foibleſſe qu'il veut diſſimuler, il eſt ferme & infléxible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir, ou il eſt facile, pour fournir aux autres les occaſions de lui demander, & ſe donner la même licence. Une autre fois ou il eſt profond & diſſimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, & qu'elle ne ſoit pas crue; ou il eſt franc & ouvert, afin que lorſqu'il diſſimule ce qui ne doit pas être ſû, l'on croye néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut ſavoir, & que l'on ſe perſuade qu'il a tout dit. De même ou il eſt vif & grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas ſavoir, pour dire pluſieurs choſes indifférentes qui ſe modifient, ou qui ſe détruiſent les unes les autres, qui con-

Du Souverain.

fondent dans les esprits la crainte & la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid & taciturne, pour jetter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-tems, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant & avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier, pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures & avoir la réplique; & dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fonds pour lui ou pour ses alliés, pour savoir ce qu'il doit demander & ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en termes clairs & formels: il sait encore mieux parler ambiguement, d'une maniere enveloppée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir ou diminuer

dans

dans les occasions & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup. Il demande beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, & qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande ; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé, mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sait bien qu'il lui sera demandé, & qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, & de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance : également appliqué à faire sonner haut, & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, & à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de

Du Souverain. lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, & obligent de rejetter ce que l'on accepteroit inutilement, qui lui sont cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, & mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-tems prier, presser, importuner sur une chose médiocre, pour éteindre les espérances, & ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un Allié, s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliance, que de tranquillité publique, que d'intérêt public; & en effet il ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire, à ceux de son Maître ou de sa République. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, & tantôt il divise quelques autres qui

étoient

étoient unis : il intimide les forts & les puiſſans, il encourage les foibles : il unit d'abord d'intérêt pluſieurs foibles contre un plus puiſſant pour rendre la balance égale : il ſe joint enſuite aux premiers pour la faire pancher ; & il leur vend cher ſa protection & ſon alliance. Il ſait intéreſſer ceux avec qui il traite ; & par un adroit manége, par de fins & de ſubtils détours il leur fait ſentir leurs avantages particuliers, les biens & les honneurs qu'ils peuvent eſperer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commiſſion ni les intentions de leurs Maîtres : il ne veut pas auſſi être cru imprenable par cet endroit : il laiſſe voir en lui quelque peu de ſenſibilité pour ſa fortune : il s'attire par-là des propoſitions qui lui découvrent les vûes des autres les plus ſecretes, leurs deſſeins les plus profonds & leur derniere reſſource, & il en profite. Si quelquefois il eſt lezé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés, il crie haut ; ſi c'eſt le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent, ſur la juſtification & la défenſive. Il a ſon fait digeré par la Cour, toutes ſes dé-

CHAP. X.

Du Souverain. marches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement: il n'ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, & qu'il n'en sera pas désavoué. Il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur-tout par ses intrigues au solide & à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les minuties & les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au découragement: il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés & les obstacles, persuadé que le tems seul & les conjonctures amenent les choses,

ſes, & conduiſent les eſprits au point où on les ſouhaite. Il va juſques à feindre un intérêt ſecret à la rupture de la négociation, lorſqu'il deſire le plus ardemment qu'elle ſoit continuée; & ſi au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réuſſir en preſſer la continuation & la fin. S'il ſurvient un grand événement, il ſe roidit ou il ſe relâche ſelon qu'il lui eſt utile ou préjudiciable; & ſi par une grande prudence il ſait le prévoir, il preſſe & il temporiſe ſelon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou eſpérer; & il régle ſur ſes beſoins ſes conditions. Il prend conſeil du tems, du lieu, des occaſions, de ſa puiſſance ou de ſa foibleſſe, du génie des Nations avec qui il traite, & du temperament & du caractère des perſonnes avec qui il négocie. Toutes ſes vûes, toutes ſes maximes, tous les raffinemens de ſa Politique tendent à une ſeule fin, qui eſt de n'être point trompé, & de tromper les autres.

* Le caractère des François demande du ſérieux dans le Souverain.

* L'un des malheurs du Prince eſt

Du Souverain.

d'être ſouvent trop plein de ſon ſecret, par le péril qu'il y a à le répandre : ſon bonheur eſt de rencontrer une perſonne ſûre qui l'en décharge.

* Il ne manque rien à un Roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être conſolé d'une ſi grande perte que par le charme de l'amitié & par la fidélité de ſes amis.

* Le plaiſir d'un Roi qui mérite de l'être, eſt de l'être moins quelquefois, de ſortir du Théâtre, de quitter (2) le bas de ſaye & les brodequins, &

(2) Dans la plûpart des dernieres Editions on lit ici *le bas de ſoye* : leçon viſiblement abſurde. Dans les premieres on liſoit *le bas de ſaye*, qu'un téméraire Correcteur crut devoir changer en *bas de ſoye*, parce qu'il ne connoiſſoit point le *bas de ſaye.* C'eſt pourtant du bas de ſaye que la Bruyere a voulu parler. Mais qu'eſt-ce que le *bas de ſaye ?* C'eſt la partie inférieure du ſaye, habit * Romain, laquelle on nomme aujourd'hui ſur nos Théâtres *Le Tonnelet*, eſpece de tablier pliſſé, enflé, & tourné en rond qui va juſqu'aux genoux, & dont ſe parent les Acteurs Tragiques lorſqu'ils repréſentent des Rois, des Héros, *Achille*, *Auguſte*, *Pompée*, *Agamemnon*, &c.

* *Romulus portoit toujours un ſaye teint en pourpre*, dit *Plutarque* dans la vie de ce Prince, Chap. XIII. de la Traduction d'*Amyot*.

& de jouer avec une perſonne de confiance un rôle plus familier.

* Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modeſtie de ſon Favori.

* Le Favori n'a point de ſuite : il eſt ſans engagement & ſans liaiſons. Il peut être entouré de parens & de créatures, mais il n'y tient pas : il eſt détaché de tout, & comme iſolé.

* Je ne doute point qu'un Favori, s'il a quelque force & quelque élévation, ne ſe rrouve ſouvent confus & déconcerté des baſſeſſes, des petiteſſes, de la flatterie, des ſoins ſuperflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le ſuivent, & qui s'attachent à lui comme ſes viles créatures ; & qu'il ne ſe dédommage dans le particulier d'une ſi grande ſervitude, par le ris & la moquerie.

* Hommes en place, Miniſtres, Favoris, me permettrez-vous de le dire ? ne vous repoſez point ſur vos deſcendans pour le ſoin de votre mémoire, & pour la durée de votre nom : les titres paſſent, la faveur s'évanouït, les dignités ſe perdent, les richeſſes ſe diſſipent, & le mérite dégénere. Vous avez des enfans, il eſt vrai, dignes de

Du Souverain. vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune, mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils ? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez : ils ont des ayeuls, à qui tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons-nous de plus ? je vous répondrai, de l'humanité & de la vertu : maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la Monarchie ; & dans le tems que l'on montrera les ruines de vos Châteaux, & peut être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considéreront avidement vos portraits & vos médailles, ils diront : cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son Maître avec force & avec liberté, & a plus craint de lui nuire que de lui déplaire : il lui a permis d'être bon & bienfaisant, de dire de ses Villes, *ma bonne Ville*, & de son Peuple, *mon Peu-*

Peuple. Cet autre dont vous voyez l'image, & en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austere & majestueux, augmente d'année à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la sûreté des peuples par l'abaissement des Grands : ni les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le péril de la mort, ni les infirmités n'ont pû l'en détourner : il a eu du tems de reste, pour entamer un ouvrage, continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes, l'extinction de l'Hérésie.

* Le panneau le plus délié & le plus spécieux qui dans tous les tems ait éte tendu aux Grands par leurs gens d'affaires, & aux Rois par leurs Ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter & de s'enrichir. Excellent conseil, maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Pérou, du moins pour ceux qui ont sû jusqu'à présent l'inspirer à leurs Maîtres.

* C'est un extrême bonheur pour les Peuples, quand le Prince admet

Du Souverain. dans sa confiance, & choisit pour le ministere ceux-mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

* La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la République, est une partie essentielle au bon Gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers tems par les Rois ou par les Ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la posséde. Que sert en effet au bien des peuples & à la douceur de ses jours, que le Prince place les bornes de son Empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs Souverainetés des Provinces de son Royaume, qu'il leur soit également supérieur par les siéges & par les batailles, & qu'ils ne soient devant lui en sûreté, ni dans les plaines, ni dans les plus forts bastions; que les Nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre & pour l'arrêter, qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours & qu'il triomphe toujours, que leurs dernieres espérances soient tombées par

par le raffermiſſement d'une ſanté qui donnera au Monarque le plaiſir de voir les Princes ſes petits-fils ſoutenir ou accroître ſes deſtinées, ſe mettre en campagne, s'emparer de redoutables Forteresſſes, & conquérir de nouveaux Etats, commander de vieux & expérimentés Capitaines, moins par leur rang & leur naiſſance, que par leur génie & leur ſageſſe, ſuivre les traces auguſtes de leur victorieux pere, imiter ſa bonté, ſa docilité, ſon équité, ſa vigilance, ſon intrépidité? que me ſerviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par lui-même & par les ſiens, que ma patrie fût puiſſante & formidable? ſi triſte & inquiet, j'y vivois dans l'oppreſſion ou dans l'indigence; ſi à couvert des courſes de l'ennemi, je me trouvois expoſé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un aſſaſſin, & que je craigniſſe moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou maſſacré dans d'épaiſſes forêts, que dans ſes carrefours; ſi la ſûreté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le ſéjour des Villes ſi délicieux, & n'y avoient pas ame-

Du Souverain. amené avec l'abondance, la douceur de la ſocieté ; ſi foible & ſeul de mon parti, j'avois à ſouffrir dans ma métairie du voiſinage d'un Grand, & ſi l'on avoit moins pourvû à me faire juſtice de ſes entrepriſes ; ſi je n'avois pas ſous ma main autant de Maîtres & d'excellens Maîtres pour élever mes enfans dans les Sciences ou dans les Arts qui feront un jour leur établiſſement ; ſi par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes ſaines, & de les acheter peu ; ſi enfin par les ſoins du Prince je n'étois pas auſſi content de ma fortune, qu'il doit lui même par ſes vertus l'être de la ſienne.

* Les huit ou les dix mille hommes ſont au Souverain comme une monnoie dont il achete une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il reſſemble à celui qui marchande & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout proſpere dans une Monarchie, où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du Prince.

* Nom-

* Nommer un Roi PERE DU PEUPLE, eſt moins faire ſon éloge, que l'appeller par ſon nom, ou faire ſa définition.

* Il y a un commerce ou un retour de devoir du Souverain à ſes Sujets, & de ceux ci au Souverain : quels ſont les plus aſſujettiſſans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du reſpect, des ſecours, des ſervices, de l'obéiſſance, de la dépendance ; & d'un autre, les obligations indiſpenſables de bonté, de juſtice, de ſoins, de défenſe, de protection. Dire qu'un Prince eſt arbitre de la vie des hommes, c'eſt dire ſeulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement ſoumis aux Loix & à la Juſtice dont le Prince eſt dépoſitaire : ajouter qu'il eſt Maître abſolu de tous les biens de ſes Sujets, ſans égards, ſans compte ni diſcuſſion, c'eſt le langage de la flatterie, c'eſt l'opinion d'un Favori qui ſe dédira à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu ſur une colline vers le déclin d'un beau jour

Du Souverain. jour paît tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue & tendre qui a échappé à la faulx du moissonneur; le berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vûe, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil; quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples & du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or en ses mains: son chien a un collier d'or, il est attaché avec une lesse d'or & de soye: que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

* Quelle heureuse place que celle qui

qui fournit dans tous les inſtans l'occaſion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poſte que celui qui expoſe à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes.

* Si les hommes ne ſont point capables ſur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuſe & plus ſenſible que de connoître qu'ils ſont aimés; & ſi les Rois ſont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples.

* Il y a peu de régles générales & de meſures certaines pour bien gouverner: l'on ſuit le tems & les conjonctures, & cela roule ſur la prudence & ſur les vûes de ceux qui régnent: auſſi le chef-d'œuvre de l'eſprit, c'eſt le parfait Gouvernement; & ce ne ſeroit peut-être pas une choſe poſſible, ſi les peuples par l'habitude où ils ſont de la dépendance & de la ſoumiſſion, ne faiſoient la moitié de l'ouvrage.

* Sous un très grand Roi ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles; & que l'on remplit ſans nulle peine: tout coule

de

Du Souverain.

de ſource : l'autorité & le génie du Prince leur applaniſſent les chemins, leur épargnent les difficultés, & font tout proſpérer au delà de leur attente: ils ont le mérite de ſubalternes.

* Si c'eſt trop de ſe trouver chargé d'une ſeule famille, ſi c'eſt aſſez d'avoir à répondre de ſoi ſeul, quel poids, quel accablement que celui de tout un Royaume! Un Souverain eſt-il payé de ſes peines par le plaiſir que ſemble donner une puiſſance abſolue, par toutes les proſternations des Courtiſans? Je ſonge aux pénibles, douteux & dangereux chemins qu'il eſt quelquefois obligé de ſuivre pour arriver à la tranquillité publique : je repaſſe les moyens extrêmes, mais néceſſaires, dont il uſe ſouvent pour une bonne fin : je ſai qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ſes peuples, que le bien & le mal eſt en ſes mains, & que toute ignorance ne l'excuſe pas, & je me dis à moi-même, voudrois-je régner? Un homme un peu heureux dans une condition privée, devroit il y renoncer pour une Monarchie? n'eſt-ce pas beaucoup pour celui qui ſe trouve en place par

un droit héréditaire, de ſupporter d'être né Roi ?

* Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien régner ? Une naiſſance auguſte, un air d'empire & d'autorité, un viſage qui rempliſſe la curioſité des peuples empreſſés de voir le Prince, & qui conſerve le reſpect dans un Courtiſan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou aſſez de raiſon pour ne ſe la permettre point : ne faire jamais ni menaces, ni reproches, ne point céder à la colere ; & être toujours obéi : l'eſprit facile, inſinuant : le cœur ouvert, ſincere, & dont on croit voir le fond, & ainſi très-propre à ſe faire des amis, des créatures, & des alliés : être ſecret toutefois, profond & impénétrable dans ſes motifs & dans ſes projets. Du ſérieux & de la gravité dans le public : de la briéveté, jointe à beaucoup de juſteſſe & de dignité, ſoit dans les réponſes aux Ambaſſadeurs des Princes, ſoit dans les Conſeils : une maniere de faire des graces, qui eſt comme un ſecond bienfait, le choix des perſonnes que l'on gratifie,

le

Du Souverain.

le discernement des esprits, des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois : le choix des Généraux & des Ministres : un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoît le meilleur parti & le plus juste : un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis : une mémoire heureuse & très-présente qui rappelle les besoins des Sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes : une vaste capacité qui s'étende non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux vûes de la Politique, au reculement des frontieres par la conquête de nouvelles Provinces, & à leur sûreté par un grand nombre de Forteresses inaccessibles ; mais qui sache aussi se renfermer au-dedans & comme dans les détails de tout un Royaume, qui en bannisse un culte faux, suspect & ennemi de la Souveraineté, s'il s'y rencontre, qui abolisse des usages cruels & impies, s'ils y régnent, qui réforme les Loix &

les

les Coutumes, ſi elles étoient remplies d'abus, qui donne aux Villes plus de ſûreté & plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat & plus de majeſté par des édifices ſomptueux : Punir ſévérement les vices ſcandaleux : donner par ſon autorité & par ſon exemple du crédit à la piéte & à la vertu : proteger l'Egliſe, ſes Miniſtres, ſes libertés : ménager ſes peuples comme ſes enfans, être toujours occupé de la penſée de les ſoulager, de rendre les ſubſides légers, & tels, qu'ils ſe levent ſur les Provinces ſans les appauvrir : de grands talens pour la guerre, être vigilant, appliqué, laborieux : avoir des armées nombreuſes, les commander en perſonne, être froid dans le péril, ne ménager ſa vie que pour le bien de ſon Etat, aimer le bien de ſon Etat & ſa gloire plus que ſa vie : une puiſſance très abſolue, qui ne laiſſe point d'occaſion aux brigues, à l'intrigue & à la cabale, qui ôte cette diſtance infinie qui eſt quelquefois entre les grands & les petits, qui les rapproche, & ſous laquelle tous plient également : une étendue

de

Du Souverain. de connoiſſance qui fait que le Prince voit tout par ſes yeux, qu'il agit immédiatement & par lui-même, que ſes Généraux ne ſont quoiqu'éloignés de lui que ſes Lieutenans, & les Miniſtres que ſes Miniſtres : une profonde ſageſſe qui ſait déclarer la guerre, qui ſait vaincre & uſer de la victoire, qui ſait faire la paix, qui ſait la rompre, qui ſait quelquefois & ſelon les divers intérêts contraindre les ennemis à la recevoir, qui donne des régles à une vaſte ambition, & ſait juſques où l'on doit conquérir : Au milieu d'ennemis couverts ou déclarés ſe procurer le loiſir des jeux, des fêtes, des ſpectacles, cultiver les Arts & les Sciences, former & exécuter des projets d'édifices ſurprenans : Un génie enfin ſupérieur & puiſſant qui ſe fait aimer & révérer des ſiens, craindre des étrangers, qui fait d'une Cour, & même de tout un Royaume comme une ſeule famille, unie parfaitement ſous un même Chef, dont l'union & la bonne intelligence eſt redoutable au reſte du monde. Ces admirables vertus me ſemblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il eſt vrai qu'il eſt

rare

rare de les voir réunies dans un même ſujet : il faut que trop de choſes concourent à la fois, l'eſprit, le cœur, les dehors, le temperament ; & il me paroît qu'un Monarque qui les raſſemble toutes en ſa perſonne, eſt bien digne du nom de Grand.

Fin du premier Tome.

Special
92-B
21874

THE GETTY CENTER
LIBRARY